

SCIENCES SOCIALES

Collection dirigée par Florence Weber

Jean-Claude Chamboredon est né en 1938. Normalien littéraire, il s'est formé à la sociologie au Centre de sociologie européenne aux côtés de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, avec lesquels il a coécrit *Le Métier de sociologue* (1968). Membre de la première équipe de chercheurs réunis autour de Bourdieu, il a enseigné à l'ENS jusqu'en 1988 avant de rejoindre Passeron à l'EHESS. Il a publié un grand nombre d'articles qui ont fait date sur divers sujets : culture adolescente, cités HLM, délinquance juvénile, petite enfance, mondes ruraux, chasse, création artistique, système scolaire, histoire du durkheimisme... Il a aussi contribué, en tant que traducteur, préfacier ou critique d'ouvrages, à introduire en France des auteurs étrangers de premier plan tels que Basil Bernstein, Howard Becker, Edward Thompson et Raymond Williams. Fondateur du Laboratoire de sciences sociales de l'ENS, il y a formé plusieurs générations de sociologues.

Dominique Schnapper a été membre du Centre de sociologie européenne de 1963 à 1968 et directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Parmi la vingtaine de ses ouvrages, citons, parus chez Gallimard, *La Communauté des citoyens* (1994), *La Relation à l'autre* (1998), *La Démocratie providentielle* (2002), *L'Esprit démocratique des lois* (2014) et *Une sociologue au conseil constitutionnel* (2010). Ils portent sur les transformations du lien national et politique dans les sociétés démocratiques qui recherchent l'égalité de tous et le bien-être de chacun de leurs membres.

JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

ÉMILE DURKHEIM
LE SOCIAL, OBJET DE SCIENCE
Du moral au politique ?

Préface de
Dominique Schnapper

ÉDITIONS **NSRUED'ULM**

*Le texte de ce livre est initialement paru
dans le numéro 445-446 de la revue Critique, en juin-juillet 1984.
Il a été révisé par Lucie Maignac pour la présente édition.*

*Sa traduction allemande dans la revue Trivium en 2013
n'en avait pas reproduit les notes, qui constituent pourtant
un texte à part entière essentiel.*

En couverture :
la synagogue d'Épinal en 1866 au moment où Moïse Durkheim
(le père d'Émile, né en 1858) en était le premier rabbin.

*Nous appliquons dans ce livre la plupart des rectifications orthographiques de la dernière réforme
de l'Académie (JO du 6 décembre 1990).*

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2017.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation par tous procédés réservés pour tous pays.

45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05

www.pressens.fr

ISBN 978-2-7288-0569-3

ISSN 2264-6981

Préface

On ne saurait trop louer et remercier les responsables de cette collection d'avoir donné à *Émile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ?* une nouvelle jeunesse. Quand j'en avais pris connaissance au moment de sa publication, en 1984, j'avais été impressionnée par l'ampleur, matérielle et intellectuelle, de cette étude. Cet « article » – ou plutôt ce livre – est double. Il comprend un « texte », parfois polémique, contre les interprétations par deux politologues de la pensée de Durkheim sur la politique, mais aussi un second texte, plus long que le premier, qualifié de « notes » qui vient justifier, nuancer et développer le « texte ». L'ensemble, texte et notes, en fait un véritable livre. Mais ce qui frappe, c'est l'ampleur d'une réflexion qu'on pourrait qualifier de fondamentale sur le point de vue sociologique et, enfin, une érudition aussi étendue que précise. La lecture, trente-trois ans plus tard, confirme la justesse de ma réaction passée.

Cet article est un moment marquant de la littérature consacrée à Durkheim – ainsi que de la carrière intellectuelle de son auteur. Ce dernier part d'une critique des ouvrages de Jean-Claude Filloux, *Durkheim et le socialisme* (1977) et de Bernard Lacroix, *Durkheim et le politique* (1981). Il donne au terme de « critique » son sens kantien et dépasse le compte rendu courant – résumé de la pensée de l'auteur suivi de quelques réflexions ou objections. Il nourrit un projet ambitieux dans lequel trois thèmes se mêlent et se renforcent les uns les autres. Le premier : comment définir le point de vue sociologique pour analyser une œuvre et comment comprendre les réinterprétations auxquelles donnent lieu les œuvres majeures selon les auteurs et les moments de la réflexion ? Fondé sur ces premières analyses, le deuxième thème traite de l'œuvre de Durkheim et de la conception de la politique dans la pensée de celui qui fonda la discipline dans sa tradition française, à la fois intellectuelle et institutionnelle. En remettant en cause l'intention des deux politologues qui, chacun à sa manière, tendent à faire

de Durkheim le père de la science politique autant que de la sociologie, Jean-Claude Chamboredon donne une illustration en acte de la pratique sociologique qu'il a d'abord théorisée. Son analyse amène enfin à poser la question de fond. Étant donné son ambition de révéler le fonctionnement régulier de la société et d'en tirer des lois générales, comment le sociologue peut-il intégrer la politique ? Quel est le rapport entre la compréhension sociologique et l'analyse politique ? Le déterminisme sociologique n'est-il pas contradictoire avec la compréhension de l'événement politique, par nature imprévisible ? Par cette dernière interrogation le texte suscite une réflexion sur ce qu'apporte ou n'apporte pas le « point de vue » sociologique, pour reprendre la célèbre expression de Saussure selon laquelle le point de vue crée la science.

LE POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE

On passera sur le ton mordant et parfois d'une ironie un peu féroce – même si on la trouve souvent justifiée – avec lequel l'auteur traite des deux ouvrages pour proposer une analyse proprement sociologique de la production de l'œuvre et de ses interprétations. Pour Chamboredon, il importe de critiquer des interprétations qui isolent l'œuvre du monde social dans lequel – et parfois aussi contre lequel – elle a été élaborée.

On ne saurait oublier que Durkheim, né en 1858, fait partie d'une génération qui, à la suite de la défaite de 1870 et au moment de l'installation difficile et contestée de la République, s'interrogea sur les origines de la débâcle de 1870 et sur la « question sociale » qui dominait la pensée politique du XIX^e siècle. L'ouvrage d'Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale de la France* (1871), consacré aux origines morales et intellectuelles de la défaite, en est l'expression la plus célèbre, mais c'est toute une génération, admirative de la rigueur et de la profondeur de la science allemande, qui voulut contribuer à la régénération intellectuelle et morale du pays, se mesura à la question sociale et réfléchit à ce que pouvait ou devait être le socialisme pour lui apporter une solution. L'interrogation sinon directement politique, du moins à horizon politique, pour reprendre une distinction inspirée de Weber, s'imposait tout naturellement à un jeune philosophe issu du monde du judaïsme lorrain, monde qui était animé d'un patriotisme ardent nourri par la proximité de la frontière avec l'ennemi et

PRÉFACE

la reconnaissance des juifs envers la République qui les avait émancipés. Toute œuvre, quelle que soit son originalité, s'inscrit dans la configuration intellectuelle et politique du moment où elle prend naissance. On ne saurait donc tirer trop de conséquences des textes de jeunesse, en l'occasion ils manifestent la participation à l'interrogation collective suscitée par la crise de l'installation de la Troisième République. Durkheim, dans ses premiers écrits, n'avait pas encore formé sa réflexion personnelle et son originalité. On sait que l'interprétation des textes de jeunesse de Marx a provoqué les mêmes débats, lorsque certains de ces interprètes du siècle suivant en ont fait l'essentiel du marxisme, alors qu'ils négligeaient *Le Capital*, l'œuvre de la maturité intellectuelle.

Un texte ne saurait être compris comme une monade, isolée des conditions dans lesquelles il a été élaboré. Il faut remettre en question certaines des méthodes inspirées de l'herméneutique qui risquent de conduire à isoler une œuvre particulière dans l'ensemble de l'œuvre et dans l'univers social – intellectuel, institutionnel et politique – de sa production. Un texte peut avoir été écrit dans une intention ou une circonstance particulière qui explique sa forme et son style. Les interventions dans la vie publique, les textes de circonstances, les lettres personnelles, les cours de l'université ne doivent pas être traités au même titre que les œuvres publiées et assumées par l'auteur dans leur pleine ambition scientifique. Le souci pédagogique peut entraîner des propos d'un ordre différent, même si l'on sait, en l'occasion, que l'auteur portait grand soin à son enseignement. Il importe, pour ne pas les surinterpréter, de tenir compte des conditions dans lesquelles les textes ont été prononcés ou écrits. C'est à ce titre que Chamboredon critique l'utilisation par les deux auteurs de quelques textes isolés du reste de l'œuvre (Lacroix) et de citations détachées de leur contexte historique et social (Filloux). Ces procédés risquent d'aboutir à négliger les échanges, intellectuels et concrets, de Durkheim avec le monde académique et les conditions politiques du moment. Certains textes ne peuvent se comprendre qu'à la lumière des conflits entre les disciplines et entre les facultés pour celui qui avait pour projet d'institutionnaliser une nouvelle discipline dans l'université.

C'est à ce titre aussi que Chamboredon critique les interprétations de type psychologique ou psychanalytique. Elles ne se fondent, selon lui, que sur des éléments légers, malgré la publication de nombreuses

lettres personnelles désormais bien connues. Elles risquent trop souvent de conduire à une interprétation rétrospective et de nourrir l'illusion biographique. Ce défaut intellectuel qui reconstitue un développement rationnel de la vie consiste à transposer dans l'ordre individuel l'illusion rétrospective de nécessité de certains historiens qui ne reconstituent pas les hésitations du présent et les potentialités qui étaient ouvertes avant que certaines d'entre elles ne se réalisent. C'est en remettant en cause l'interprétation d'inspiration psychanalytique que notre auteur conteste qu'on puisse comprendre l'œuvre de Durkheim par la « rupture » d'avec le père et la tradition juive. Jusqu'à quel point cette « rupture » ou cette « crise névrotique », que l'un des auteurs considère comme fondamentale sans en avoir d'autres preuves empiriques qu'une certaine fragilité psychologique de Durkheim, dont les sources peuvent être diverses, aide-t-elle à comprendre l'œuvre ? Cette « rupture » fondamentale peut-elle rendre compte des choix intellectuels, n'est-on pas inévitablement réduit à des conjectures ? Le respect de l'auteur n'est-il pas mieux assuré par l'analyse de son œuvre et par le milieu social dans lequel elle est née que par des interprétations psychologiques rétrospectives qui sont inévitablement hasardeuses ?

C'est d'ailleurs en appliquant lui-même la méthode qui découle de ce point de vue que Chamboredon évoque les interprétations successives de l'œuvre durkheimienne. Avec un humour implicite, il cite l'utilisation de la méthode du *Suicide* comme modèle de l'analyse multivariée par Lazarsfeld et Boudon, l'évocation du *grand theorist*, Durkheim comme modèle de celui qui veut élaborer une théorie générale de la structure sociale (Talcott Parsons), la mobilisation de la division du travail dans la théorie de la modernité de Robert Nisbet, et l'analyse de la stratégie de Durkheim, chef d'équipe et chef d'école, en tant qu'exemple du créateur d'une entreprise d'institutionnalisation d'une discipline académique (Terry Clark). C'est là sans doute que le propos nous laisse quelque peu sur notre faim. N'est-il pas naturel et justifié que les œuvres importantes donnent lieu à des utilisations diverses, mais partielles, par les auteurs successifs, inspirés par leur propre projet intellectuel, selon les problèmes sociaux du moment ? On regrette que l'analyse n'ait pas été poussée plus loin (avec le risque de pousser l'auteur à écrire un troisième livre...). Invoquer la « fonction de réassurance, voire de refuge » reste un peu court. La critique

PRÉFACE

ne comporte pas de limites intrinsèques. La sociologie de la sociologie – élément d'une sociologie de la connaissance – aurait pu être poussée plus loin. C'est d'ailleurs ce qu'en pense l'auteur lui-même : « ces différentes figures (qu'on reconstruirait systématiquement en combinant une logique des rôles dans la société savante et une logique des positions dans l'espace épistémologique) ... ». À poursuivre donc.

DURKHEIM, *L'ANNÉE SOCIOLOGIQUE* ET LA POLITIQUE

L'exemple de Durkheim suggère que tout chercheur, sociologue ou anthropologue, part inévitablement de l'observation et de l'expérience de la société dans laquelle il vit. Cette observation est par nature politique ou à horizon politique, si l'on donne à ce terme le sens de l'interrogation sur les manières de vivre ensemble, d'établir des relations avec les autres et de respecter la légitimité du pouvoir, d'autant que le lien social des sociétés modernes a cessé d'être religieux ou dynastique pour être politique. Le jeune Durkheim n'a pas échappé à la règle, mais cela ne signifie pas qu'il ait fait ensuite sa place à la politique dans son œuvre. De fait, lorsqu'il a élaboré sa pensée et son système personnels, il l'a marginalisée. Pour lui, la politique était l'expression de la société. C'était le social en tant que tel – ou, dans son vocabulaire, la société – qui était l'objet de son intérêt ; la société déterminait la politique.

Ce qui intéresse Durkheim, c'est le social et je suis Chamboredon quand il avance que, si Durkheim portait son interrogation sur l'intégration et la régulation sociale, son projet était finalement celui d'un moraliste. Quand la société sera stable et respectera les limites aux aspirations excessives des hommes, le problème de la politique sera résolu.

Les arguments ne manquent pas pour établir cette interprétation. Dans aucun des textes de Durkheim, on ne trouve l'exposé d'une science politique, ni l'analyse des pratiques et des instances parlementaires, alors même que les institutions, au sens large que Durkheim aussi bien que Mauss donnent à ce terme, sont pour lui au cœur du social. Il ne s'est guère intéressé aux institutions qui organisent la vie démocratique ni aux conflits sociaux. Les règles du suffrage universel, à l'égard duquel il manifeste quelque réticence, la pluralité et le rôle des partis politiques, l'organisation des

élections, les comportements électoraux et les pratiques parlementaires lui paraissent des phénomènes superficiels. C'est la société elle-même qui s'exprime à travers la politique. Cette conception est à l'opposé de ce qui a été les intérêts premiers de la science politique. Telle qu'elle s'est développée, elle a longtemps pris pour objet premier l'ensemble des pratiques liées aux élections, au rôle des partis et au fonctionnement des organes parlementaires. La logique des variables, des formes et des régularités du vote continue à y occuper une place essentielle.

Le citoyen Durkheim était un Républicain, soucieux de l'État qui était pour lui la forme de la conscience éclairée de la société. L'État était l'organe de la pensée claire par lequel la société pense et délibère sur elle-même. «L'État est avant tout un organe de réflexion. C'est l'intelligence mise à la place de l'instinct obscur¹.» En ce sens, «parce que le culte de la personne humaine paraît devoir être le seul qui soit appelé à survivre, il faut que ce culte soit celui de l'État comme des particuliers. Ce culte a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour jouer le même rôle que les cultes d'autrefois. Il n'est pas moins apte à assurer cette communion des esprits et des volontés qui est la condition première de toute vie sociale²». La liberté politique n'est pas une fin en elle-même, c'est un moyen en vue de mieux gérer, de réformer la société : il craignait que les électeurs, inévitablement bornés dans leur savoir et leur activité, fassent pression sur les organes de l'État, s'ils étaient en rapport direct avec ces derniers, qui devaient se situer au-dessus des groupes partiels, professionnels ou territoriaux. Il aurait sans doute été favorable à un suffrage indirect ; les dirigeants des corps intermédiaires choisiraient avec plus de compétence les dirigeants de l'État, responsables de la société tout entière.

Chamboredon remarque que c'est dans un cours et non dans ses œuvres publiées que Durkheim présente ses réflexions sur l'État, à l'intérieur d'une réflexion sur la morale. Après avoir « étudié les règles morales et juridiques qui s'appliquent aux rapports de l'individu avec lui-même, avec le groupe familial, avec le groupe professionnel », « nous allons maintenant l'étudier dans les relations qu'il soutient avec un autre groupe, plus étendu que les précédents, le plus étendu même de tous ceux qui sont actuellement constitués, c'est à savoir le groupe politique »³. « Le groupe politique » est l'un des groupes de la société, il implique « avant tout organisation au moins rudimentaire, constitution d'un pouvoir, stable ou intermittent,

PRÉFACE

faible ou fort, dont les individus subissent l'action, quelle qu'elle soit». En effet un «élément essentiel qui entre dans la notion de tout groupe politique, c'est l'opposition des gouvernants et des gouvernés, de l'autorité et de ceux qui lui sont soumis». Son objet premier n'est pas l'État, mais la morale civique. Mauss rapporte qu'il projetait d'écrire un ouvrage sur la morale. L'État «est l'organe de la justice sociale. C'est par lui que s'organise la vie morale du pays»⁴. De fait l'analyse des sujets abordés dans *L'Année sociologique* montre comment la politique a été au cours des années marginalisée et remplacée par l'analyse des régulations morales et sociales. La politique est conçue comme l'expression de la société et ce sont les manières de réguler les relations sociales qui deviennent l'objet essentiel de l'œuvre durkheimienne, non les conflits et les rivalités entre les groupes sociaux, la volonté de faire des choix qui engagent l'avenir de la collectivité et de se défendre contre les menaces extérieures.

Une preuve empirique en est le jugement porté par Marcel Mauss qui, en 1927, dix ans après la mort de son oncle, inspiré par les conséquences de la grande guerre et la révolution bolchévique, constate la carence, le statut incertain et la place insuffisante donnée à la politique dans *L'Année* et se propose de corriger cette évolution. Mais la politique restera marginale aussi bien dans la revue que dans les travaux des survivants de l'école durkheimienne.

Durkheim a eu l'ambition de fonder une science du social, non de codifier un art. Pour lui, la politique, c'est de l'art. En transposant la relation entre la science biologique et l'art médical, Durkheim a choisi la science, la sociologie, et abandonné l'art de la politique. Cette conception conduit à une tension, que signale justement Chamboredon, entre, d'un côté, l'État comme protecteur de l'individualisme et, d'un autre côté, l'individualisme excessif et la suppression des «sociétés» domestiques, religieuses qui risquent de conduire l'individu au suicide. L'État protège les individus contre l'oppression des groupes restreints, mais les groupes restreints favorisent l'intégration des individus. Durkheim pense non en politique, mais en sociologue et en moraliste.

Sur l'influence du judaïsme auquel Filloux fait un sort central, les notations rapides de notre auteur ont été poursuivies par une étude récente de Bruno Karsenti⁵. Durkheim faisait partie des intellectuels républicains, confiants dans les valeurs de la République, patriotes, qui voyaient dans

leur nation la meilleure incarnation possible de l'inspiration des Lumières. Citoyens français avant toute autre forme d'attachement particulier, ils croyaient aux valeurs résumées par les droits de l'homme, la liberté et l'égalité de tous les êtres humains, et participaient à la croyance des juifs français qui jugeaient que, par une sorte de miracle historique, c'est la France qui avait su incarner le mieux les valeurs universelles nées de la Grande révolution. Il n'a fait qu'une déclaration rapide et assez superficielle sur l'antisémitisme («notre antisémitisme actuel est la conséquence et le symptôme superficiel d'un état de malaise social [...] un des nombreux indices par lesquels se révèle la grave perturbation morale dont nous souffrons⁶») et, s'il s'est exprimé comme l'un des intellectuels dreyfusards, c'est en invoquant des raisons à la fois intellectuelles et morales qu'on ne saurait imputer directement à sa judéité. Sans doute s'est-il interrogé sur sa condition de juif républicain, interrogation aiguisée par l'affaire Dreyfus, mais il n'en a pas abordé directement les termes.

L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE ET LA POLITIQUE

Le texte soulève, comme en passant, une question qui continue à hanter la tradition sociologique, l'interrogation sur le rapport entre l'analyse sociologique et la politique. Chamboredon note que la sociologie durkheimienne risque d'être aveugle aux luttes politiques. On peut généraliser cette réflexion. L'ambition scientifique et le déterminisme sociologique traitent avec difficulté de l'interprétation de la politique qui comporte une dimension de hasard, dans laquelle les personnalités peuvent jouer un rôle essentiel et qui garde une forme d'imprévisibilité. Le point de vue du sociologue s'est élaboré contre la tradition de la philosophie héritée des grands auteurs depuis Aristote qui se demandait quel était le meilleur régime politique. Les fondateurs de la pensée sociologique ont établi leur projet contre la tradition de la philosophie politique. Ils ont voulu rompre avec son caractère normatif et mener à bien un projet proprement scientifique ; ils entendaient comprendre ce qui était et non ce qui devrait être. La société moderne qui naissait de la double révolution scientifico-technique et démocratique leur semblait rompre à ce point avec le passé qu'elle imposait, sous l'influence et l'autorité de la science, source incontestée du progrès, une approche également nouvelle de la société qui était en train de naître. La philosophie

PRÉFACE

politique traditionnelle leur paraissait insuffisante pour la comprendre. La valeur accordée à la science imposait, d'autre part, que fût appliqué, sur le modèle des sciences physiques ou biologiques (Chamboredon rappelle l'influence de Claude Bernard sur la pensée durkheimienne), un projet de connaissance proprement scientifique, avec observations systématiques, comptages, élaboration conceptuelle et interprétation rigoureuse, éventuellement sous forme mathématique. Les sociologues ont construit leur projet en fonction de la philosophie et contre la pensée philosophique du politique, contingent par nature, contre sa normativité contraire à la volonté de construire une *science* de la société. Se demander quel était le meilleur régime politique leur apparaissait contraire à la neutralité de l'homme de science. Ils se sont donné pour ambition de produire une connaissance objective de la société, ils ont privilégié l'étude des relations sociales, avec leurs régularités mesurables, aux dépens de l'analyse de la politique, par nature imprévisible. Ils ont cherché à mettre au jour des régularités, les liens permanents et significatifs entre des éléments divers de la vie sociale, par-delà la singularité des événements et des choix. Le point de vue du sociologue tend à effacer le singulier.

De fait la tradition des sociologues et de la discipline instituée a suivi l'inspiration de Durkheim, laissant la place à une discipline académique, la science politique, concentrée autour de la politique au sens étroit du terme. De nos jours, les sociologues jugent que ceux qui intègrent l'analyse politique dans leur projet de connaissance de la société sont des politistes – à moins qu'ils ne soient seulement des essayistes. Quant à ceux qui, héritiers de Montesquieu et de Tocqueville, « peu dogmatiques, intéressés avant tout par la politique [...], sans méconnaître l'infrastructure sociale, dégagent l'autonomie de l'ordre politique⁷ », ils sont toujours restés des marginaux parmi les sociologues. La prééminence du social en tant que tel est restée la marque de ces derniers, à la suite de Durkheim. Selon les sociologues, pour comprendre le monde contemporain, c'est d'abord la société qu'il faut comprendre et non la politique.

Dominique Schnapper



ÉMILE DURKHEIM
LE SOCIAL, OBJET DE SCIENCE
Du moral au politique ?



Il importe, en effet, que le public se rende mieux compte de la préparation qui est nécessaire pour aborder ces études, afin qu'il devienne moins complaisant aux constructions faciles, plus exigeant en fait de preuves et d'informations.

É. Durkheim, *L'Année sociologique*, I, 1897, préface, p. II.

Durkheim est devenu un enjeu dans la compétition entre les sciences sociales, ou dans le conflit entre traditions de pensée à l'intérieur de telle ou telle d'entre elles, particulièrement la sociologie. L'appropriation de cet emblème (pour utiliser le terme que lui-même employait pour analyser le totémisme) est au prix d'une reconstruction généalogique et de l'imposition d'une interprétation de l'œuvre. De là les avatars de Durkheim qui se dessinent dans la définition du sens de son œuvre et dans l'importance conférée à ses différentes parties. En France particulièrement, cette compétition autour de l'œuvre s'est déclarée depuis les années 1960, alors que la sociologie, dans une phase d'expansion et d'institutionnalisation universitaire, cherchait des assurances, une respectabilité et des modèles scientifiques dans le retour aux fondateurs. Ce mouvement a succédé, sans transition, à la fin de la perpétuation académique du durkheimisme et de l'entretien hagiographique de la mémoire de l'homme et de l'école¹. Comme Durkheim avait été plus tôt objet d'analyse et d'étude dans le monde anglo-saxon², on a abouti à des rencontres ou des interférences curieuses, dont on signalera quelques-unes à l'occasion. Les moins curieuses ne sont pas celles où, par un chassé-croisé qui ressemble à certaines acrobaties de l'import-export, un Durkheim « monté » en Amérique avec des pièces d'origines diverses est revendu aux Français, qui n'y voient que du feu (Durkheim a souvent été lu à travers les commentaires de Merton et Parsons). Avec le reflux actuel et la crise intellectuelle de la discipline, dont témoignent l'émiettement théorique et l'éclatement en chapelles (sinon en *sectes*), le recours à Durkheim a une fonction de réassurance, voire de refuge : l'enfermement dans les origines, quand il ne prépare pas à la reprise critique et à l'usage heuristique des constructions théoriques des fondateurs, peut n'être qu'une régression fétichiste ou une canonisation scolastique.

La lutte pour l'appropriation et le souci généalogique ont conduit (à quelque chose malheur est toujours bon...) à une multiplication des travaux – rééditions et rassemblement de textes³, histoire sociale et sociologie de l'école durkheimienne⁴, essais d'interprétation⁵ – qui permettent de préciser la connaissance des œuvres, de reconnaître mieux le sens de l'entreprise scientifique, de cerner ce qui peut être l'objet d'une réinterprétation. Mais c'est à condition de dépasser le morcellement de Durkheim en autant de facettes fétichisées, objet chacune d'un culte séparé dans l'une des diverses peuplades de sociologues ; à condition aussi d'éviter que la reconstruction généalogique ne tourne au roman des origines ; à condition enfin d'éviter le rapport sacralisant aux textes qui consiste à transformer des positions théoriques d'un moment, des théorisations partielles (dans lesquelles un certain degré de flou ou d'ouverture sémantique comme dit à peu près P. Feyerabend est une condition d'invention) en théorie générale close qui n'attend que la glose et la réexposition systématique.

On peut distinguer notamment, parmi les différentes images de Durkheim entre lesquelles se partagent les commentaires et les histoires, un Durkheim « méthodologue » (praticien avec *Le Suicide* et codificateur avec *Les Règles de la méthode sociologique* de méthodes d'analyse des relations entre variables, analyse multivariée, analyse écologique...), celui-ci faisant largement retour en France après un passage par l'Amérique, spécialement Columbia⁶. Un Durkheim théoricien général (*grand theorist* pour reprendre une expression que C. Wright Mills appliquait à d'autres), soit, notamment depuis les analyses de T. Parsons, constructeur de la théorie de l'ordre social, comme exigences normatives intériorisées, et précurseur du structuro-fonctionnalisme ; soit penseur de la société moderne (la division du travail et la différenciation sociale de la société à solidarité organique) et théorisant sa crise (l'anomie) – ceci particulièrement dans les analyses de R. Nisbet⁷. Un Durkheim chef d'école et fondateur scientifique, fédérateur d'une entreprise collective (*L'Année sociologique*), organisateur d'une tentative réussie d'institutionnalisation d'une nouvelle discipline et d'une conquête universitaire. Le livre de Terry Clark (1973), inspiré de la sociologie de la science de J. Ben David (1971), est la tentative la plus systématique pour construire en l'isolant cet aspect du durkheimisme, mais nombre de travaux de sociologie historique de l'école durkheimienne

participent de cette tendance⁸. Peut-être faut-il faire une place, face à toutes ces images positives, au portrait, en partie hérité des *Chiens de garde* de Nizan, de Durkheim en idéologue antimarxiste, tracé, en creux, dans les études de D. Lindenberg sur l'introduction du marxisme en France.

À ces différentes facettes, il faut ajouter ou superposer celle d'un Durkheim épistémologue, dans laquelle sont privilégiés les aspects de son œuvre qui proposent une théorie de la connaissance du social plutôt qu'une théorie sociale particulière, la polémique scientifique avec les illusions de l'artificialisme et de la transparence, l'ambition scientifique (les visées conquérantes et fondatrices qui s'abritent sous le masque, à l'époque révérent, actuellement exécré, du positivisme). La situation de commencement a en effet des mérites particuliers puisqu'elle contraint à l'explicitation fondatrice de certains présupposés, contre les monopoles interprétatifs que revendiquent d'autres disciplines ou contre l'illusion de l'évidence portée par le sens commun. C'est dire aussi que les retours au moment de la fondation (« Durkheim *revisited* ») n'ont pas la seule fonction d'un pèlerinage aux sources (modèle de l'histoire de la discipline comme recollection et ressourcement, soit une forme laïcisée de la théologie) mais qu'ils permettent d'apercevoir (pour les renouveler – comme les promesses du baptême – ou pour les remettre en question) les choix initiaux (acceptations et exclusions) sur lesquels se construit une discipline : rupture avec des traditions savantes ou des savoirs prénotionnels mais aussi négligences, ignorances, exclusions préjudicielles éventuellement.

Ces différentes figures (que l'on reconstruirait systématiquement en combinant une logique des rôles dans la cité savante et une logique des positions dans l'espace épistémologique) ne préjugent pas du devenir des différents aspects de l'œuvre de Durkheim (théorie de la division du travail, de l'anomie, de l'intégration, de la religion, etc.) dans les réélaborations théoriques nées des efforts de systématisation ou (et) d'application empirique. La reprise et la réinterprétation des thèmes théoriques, la réélaboration de l'image sociale de Durkheim comme sociologue, ont effacé les images de Durkheim issues de la tradition philosophique française, et qui marquaient une rémanence de la conjoncture intellectuelle des années 1930 : le positivisme, la scolastique laïque (Thibaudet), la théorie de la morale, le dogme de la

conscience collective (Brunschvicg) dont on trouve les derniers échos dans les analyses de Raymond Aron sur Durkheim⁹.

Les deux livres de J.-C. Filloux, *Durkheim et le socialisme* (1977), et de B. Lacroix, *Durkheim et le politique* (1981), contribuent à cultiver la figure du Durkheim théoricien, en négligeant par trop peut-être celle du méthodologue et surtout celle du chef d'école (étude de l'œuvre abstraite des développements de la théorie dans l'œuvre collective, développements qui peuvent en éclairer certains aspects, aider à en décomposer les éléments)¹⁰. Ils représentent les premiers livres qui, en France, après les dernières productions de la tradition durkheimienne (Davy et Cuvillier) et les reprises françaises des travaux anglo-saxons, traduisent la nouvelle forme du travail de commentaire sur l'œuvre. L'un et l'autre ils apportent, selon le *tempo* propre aux productions universitaires, l'un (celui de J.-C. Filloux, thèse de Lettres) une image de Durkheim pénétrée par les thèmes de la conjoncture du milieu des années 1960 (préoccupation de la construction d'une architectonique du social, sous forme d'une théorie sociologique – G. Gurvitch : interrogation sur les niveaux de détermination – problématique marxiste : sur la relation de la théorie sociologique à l'engagement politique); l'autre (celui de B. Lacroix, thèse de Droit) une image qui doit plus au « théoréticisme » des années 1970 (préoccupation de la coupure épistémologique, de la construction du système conceptuel d'une théorie). Ils ont également en commun la place importante faite à la psychanalyse dans l'interprétation de l'œuvre et, surtout, de l'ambition scientifique de l'auteur. Enfin, du point de vue thématique, centrés l'un, celui de B. Lacroix, sur la reconstruction d'une théorie du système politique qui serait présente dans les œuvres de Durkheim, l'autre, celui de J.-C. Filloux, sur la relation des théories du sociologue aux théories sociales contemporaines, et notamment au socialisme, ils permettent d'éclairer la place de la question politique dans l'œuvre de Durkheim – le livre de B. Lacroix pousse même à ses limites la tentative de reconstruction généalogique qui consiste à ériger Durkheim en père fondateur d'une science politique distincte de la sociologie¹¹. Ces deux livres seront ici l'occasion de nous interroger sur la place et le contenu de la question politique chez Durkheim : la sociologie est-elle une réponse à la crise politique ? Y a-t-il chez Durkheim l'esquisse d'une science politique ? Quant à la méthode, on critiquera deux partis que ces livres

illustrent assez bien : difficultés d'herméneutiques fondées sur une certaine notion de projet intellectuel (caractérisation originelle d'un projet créateur comme intention expressive toute formée ; représentation solipsiste du sujet créateur) ; déformations auxquelles conduit la reconstruction de l'œuvre dans les réexpositions comme doctrine constituée – effet de systématisation scolastique si l'on veut. Au-delà de ces discussions particulières, c'est sur la relation entre la crise politique (autour des années 1880), la crise morale thématifiée dans l'œuvre de Durkheim (particulièrement dans *Le Suicide*) et la crise sociale qu'il faut revenir. N'est-ce pas à partir de la question sociale qu'il faut interroger l'entreprise théorique de Durkheim, les réarrangements successifs du système conceptuel – les déplacements thématiques se comprenant comme autant de tentatives pour déplacer cette question ?¹²

SCIENCE SOCIALE ET ART POLITIQUE

L'entreprise de Bernard Lacroix, constituer Durkheim en père fondateur de la science politique, se fonde sur quatre opérations : insistance sur le flottement terminologique (« sociologie » n'a pas été d'emblée ni toujours le terme utilisé par Durkheim pour qualifier ses travaux) ; privilège donné aux textes des débuts (1885-1888), rendant compte de lectures d'économistes et de théoriciens sociaux allemands pour l'essentiel, pour faire apparaître l'importance des questions politiques dans la problématique ; concentration de l'attention sur les *Leçons de sociologie* comme exposé d'une sociologie politique de Durkheim ; mise en évidence de la crise politique française des années 1870-1880 comme ressort des questions que Durkheim transpose dans sa problématique scientifique. La première consiste, largement, à mener une querelle de mots. Au-delà de cette question de mots, pourtant, elle touche à des problèmes de stratégie académique et d'inscription institutionnelle de l'entreprise de Durkheim. La deuxième et la troisième opérations – déplacements d'attention dans le corpus des textes de Durkheim – posent la question du statut des textes de jeunesse, de l'interprétation à donner des *Leçons de sociologie* (traité de science politique ou traité de morale ?). La quatrième amène à s'interroger sur l'interprétation qu'il faut donner de la « crise » qui est au fondement de

la réflexion de Durkheim : crise politique, crise sociale, crise morale ?
Et sur le moment de cette crise : conjoncture 1870-1880 ou 1880-1890 ?

Les flottements dans la désignation du domaine d'étude que Durkheim s'assigne sont mineurs, couvrent de faibles variations : « science sociale », au singulier et au pluriel, concurrence faiblement « sociologie », d'emploi plus constant et plus systématique¹³. Il est vrai que « sociologie » pouvait souffrir, d'une part, de la réprobation du spiritualisme universitaire, dominant dans les années 1880¹⁴, contre le comtisme¹⁵, d'autre part, de scrupules inspirés par le purisme grammatical devant ce mot d'étymologie composite (latino-grecque), mais l'emploi de « sociologie » et de « sociologue » (un temps concurrencé par « sociologiste ») est régulier, dès les premiers comptes rendus, parus en 1885¹⁶. L'argument de l'indétermination du vocabulaire paraît donc forcé¹⁷. Au-delà de la question de « l'étiquetage » du domaine d'étude se pose celle de la signification de cette désignation : dans quel secteur du savoir s'inscrit une tentative de constitution d'une sociologie, quels choix et quels refus implique-t-elle, comment se situe-t-elle par rapport aux disciplines et aux traditions instituées ? On peut y lire d'abord le refus de l'appellation vague de « sciences morales et politiques » (inscrite dans la taxinomie des classes de l'Académie) parce que, d'une part, celle-ci regroupe des réflexions spéculatives fondées largement sur l'histoire, et que, d'autre part, elle est dominée par des pensées libérales, ennemies des grandes constructions systématiques, qui ont triomphé sous le Second Empire¹⁸ et dès la Monarchie de Juillet (voir la condamnation, portée plus tard, en 1900, dans un tableau de l'histoire de la sociologie en France, contre la médiocrité de cette pensée : « l'accalmie intellectuelle qui a déshonoré le milieu du siècle¹⁹ »). Il faut y voir surtout le refus de traditions de pensée qui visent simplement à mettre en forme, avec le seul appui de la réflexion éclairée par l'exemple historique ou le bon sens philosophique, des préceptes d'action : c'est l'ambition de fonder une science du social et non de codifier un art, opposition que Durkheim a formulée souvent en recourant à l'analogie de la physiologie et de la médecine²⁰ (Claude Bernard est, on l'oublie – ou on le néglige pour l'avoir trop répété : tels sont les effets du psittacisme docte²¹ – la grande référence scientifique de Durkheim). La distance prise par rapport au courant des « sciences politiques » est liée au postulat méthodologique du déterminisme : les disciplines que l'on peut,

à la rigueur et en cédant presque à l'anachronisme, réunir sous ce terme, participant, comme doctrines de l'action de gouvernement, des illusions de l'arbitraire des faits sociaux, du caractère artificiel des institutions (les représentations contractualistes du lien social), de l'action dirigeante des grands hommes, toutes positions avec lesquelles Durkheim polémique sans cesse²². Celui-ci refuse notamment, à travers la philosophie politique traditionnelle, la tradition spéculative de la réflexion sur le contrat politique : la représentation d'un contrat social (qu'il soit de forme hobbesienne ou de forme rousseauiste) entretient les illusions de l'artificialisme du social et de l'atomisme des sujets sociaux. Par exemple, dans la conclusion de « L'état actuel des études sociologiques en France », Durkheim essaie de montrer les atouts et les obstacles que les traditions de pensée françaises représentent pour le développement de la sociologie. Relevant le simplisme lié au goût de la clarté, il montre comment celui-ci a enfermé l'étude de la société dans une réflexion sur les relations entre individus :

Dans ces conditions, tous les problèmes sociologiques consistaient à chercher comment ces individus peuvent exister sans se gêner mutuellement ou en se gênant le moins possible. Tel est, en effet, le caractère de la philosophie politique du XVIII^e siècle qui, jusqu'à une époque très récente, a été aussi la nôtre. [Et il indique les lieux où survit cette idéologie] [...] chez les économistes orthodoxes qui sont toujours nombreux et puissants et chez leurs disciples ; nos facultés de Droit sont leur dernier asile²³.

La référence principale (polémique) pour Durkheim, dans le domaine des sciences sociales c'est l'économie, un indice de plus de la faible consistance sociale et académique de ce que Lacroix cristallise, par « rétrojection », comme « science politique ».

Il se pourrait que le parti méthodologique de poser un déterminisme sociologique ait éloigné Durkheim de l'analyse du système politique, suspect de prêter à l'illusion philosophique de la toute puissance des « décrets » des gouvernants ou des législateurs. Par exemple, reprenant et commentant les intuitions essentielles de Comte, il écrit :

Les institutions des peuples ne pouvaient plus être considérées comme le produit de la volonté, plus ou moins bien éclairée, des princes, des hommes d'État, des législateurs, mais comme les résultantes nécessaires de causes déterminées qui les impliquaient physiquement²⁴.

Enfin, il faut compter avec l'attitude constante de Durkheim dans le domaine du rapport de la sociologie aux problèmes pratiques de gouvernement et d'organisation sociale : il revendique le droit au détour, le devoir même de différer les réponses aux questions immédiates de la pratique en arguant de la jeunesse de la science qu'il entend développer : mise entre parenthèses (*epoché* si l'on veut) qui, donnée, dans ses justifications, comme attitude provisoire, se prolonge et s'éternise et s'établit comme une morale du savant. Cependant, la politique, ainsi suspendue explicitement et officiellement, mais sur fond d'un refus mal argumenté (censure donc plutôt qu'exclusion, prudence dilatoire plutôt que précaution méthodologique), ne fait-elle pas retour, souterrainement, dans l'œuvre ? On y reviendra.

Des problèmes de désignation et d'appellation, on passe assez vite à l'inscription institutionnelle de la discipline cultivée par Durkheim : les variations onomastiques évoquées ci-dessus ne mériteraient pas de retenir aussi longtemps l'attention si elles ne se liaient à des questions de sociologie et de philosophie de la connaissance. Les appellations (autodésignations, ou désignations par des commentateurs et des critiques) de la discipline que Durkheim et les durkheimiens ont entendu développer posent le problème de la carte du savoir où elle s'inscrit. On rencontre ici une autre erreur de la méthode généalogique courante dans le domaine de la sociologie (ou de l'histoire sociale) : procédant par démarche régressive, on projette couramment les divisions présentes sur le passé en prêtant à celui-ci, par simple prolongement, comme on allongerait des lignes de fuite dans un dessin, les frontières et les clivages qui s'observent dans la contemporanéité²⁵. C'est éminemment le cas pour la sociologie que les historiens ou sociologues autonomisent alors que son lieu d'affirmation et de naissance (spécialement la sociologie durkheimienne) est la philosophie²⁶. Il faut noter que ce biais anachronisant est lié à deux thèmes puissants du discours hagiographique sur la science, qui se propage et se répète souvent sous couleur de sociologie ou d'histoire sociale de la science²⁷. C'est d'une part l'idée, vulgairement hégélienne, de la nécessité de la division actuelle des disciplines ; d'autre part, le mythe de la fondation : ici Durkheim (mais ailleurs Freud, Marx ou qui l'on voudra, *ad libitum*, selon la discipline où on émerge) est portraituré en père fondateur d'une

science qui, d'un geste assuré, rompt avec les illusions de la non-science et trace le cadre de la nouvelle discipline²⁸.

Pour saisir adéquatement tant les préceptes et les polémiques épistémologiques de Durkheim que ses stratégies académiques et scientifiques, il faut, semble-t-il, distinguer au moins deux contextes d'inscription et d'affirmation de la sociologie. Ceci permet de rendre compte de la diversité des stratégies, de la labilité des oppositions, tous caractères qui disparaissent dans les narrations historiques dominées par le fixisme. Les cartes scientifiques qu'il faut restituer pour se donner la structure du labyrinthe où Durkheim cherche sa voie, pourraient être rattachées, en dernière analyse, à l'organisation académique, spécialement universitaire, au « conflit des facultés » pour parler comme Kant et au conflit des disciplines à l'intérieur des facultés²⁹. Deux structures d'opposition sont pertinentes, semble-t-il. L'une est celle qui oppose les sciences aux arts, ou les facultés aux écoles comme la théorie à la pratique, le savoir désintéressé aux savoirs professionnels. Dans cette structure, la faculté des Lettres et la faculté des Sciences s'opposent aux facultés (anciennement écoles) de Droit et de Médecine, qui enseignent des savoirs professionnels, préparent des hommes de l'art, justement, et non des savants. Ce mythe peut prendre forme positiviste, le culte de la science, ou forme idéaliste, platonicienne, le culte de la théorie et de la spéculation ou le gardiennage des grandes valeurs – ceci en partie en fonction de la discipline pratiquée ou de l'école (les humanistes à l'ancienne se réclameront plus volontiers de la forme idéaliste; les « savants » des disciplines expérimentales, par exemple les psychologues, plus volontiers de la variante positiviste). Il est symptomatique (car il inverse la situation réelle) du désir de pouvoir qui habite les membres des facultés les plus bas situées dans la hiérarchie universitaire, du point de vue du nombre des étudiants (les facultés des Lettres et des Sciences – le thème est un « lieu » de l'histoire de l'enseignement – n'ont pratiquement pas d'étudiants réguliers, et sont surtout des instances de certification qui délivrent des diplômes), de leur qualité, de leur destinée professionnelle (l'enseignement)³⁰. Dans ce type de carte, la sociologie, enseignée dans les facultés des Lettres, s'oppose à toutes les disciplines qui codifient une pratique, droit (sauf sous les formes savantes de l'histoire comparée du droit), économie (enseignée dans les facultés de Droit) et aussi (mais

elles existent à peine sous forme individualisée dans la carte universitaire) sciences politiques comme forme moderne des « sciences camérales »³¹.

Mais il est un deuxième type d'opposition, moins directement calqué sur l'organisation universitaire, qui s'inscrit, lui, entièrement à l'intérieur des facultés « théoriques » ou « scientifiques » (facultés des Lettres et des Sciences). Cette structure d'opposition s'organise, dans sa forme achevée, comme un système des sciences ; mais elle prend aussi, en deçà de ce degré extrême de cristallisation, des formes plus souples. La première, interne à la faculté des Lettres, est celle qui oppose des disciplines positives (psychologie, qui a le privilège d'avoir fait d'abord sa conversion positiviste³², puis sociologie) à des disciplines spéculatives (la philosophie) ou des traditions lettrées (une certaine forme de l'humanisme littéraire³³). C'est à ce niveau aussi que s'inscrit l'opposition de la sociologie et de l'histoire (celle-ci comme discipline qui a le même objet que la sociologie, le monde social, mais pas ses ambitions de bâtir une science du général par la construction typologique). La deuxième forme de cette opposition, construite selon un modèle encyclopédique, est celle qui organise le système des sciences ayant pour objet les organismes vivants, biologie, psychologie, sociologie, division reprise de la classification comtienne des sciences et qui est pensée, chez Durkheim, sous l'influence du discontinuisme épistémologique de Boutroux³⁴. Le discours épistémologique, les polémiques scientifiques, les stratégies de Durkheim et des durkheimiens doivent être situés dans ce contexte d'oppositions si l'on veut en comprendre la logique et les ressorts. Ces structures d'opposition s'organisent selon un modèle d'ensemble que l'on pourrait dire d'emboîtement (oppositions internes à la faculté des Lettres, par exemple sociologie/morale, ou sociologie/histoire ; puis oppositions interfacultés (par exemple sociologie/ droit ou sciences/ arts de la pratique, etc.), à condition de ne pas oublier, pour transposer ce que Goody a montré à propos des techniques de l'écriture ou de la figuration en tableaux³⁵, que ces oppositions ne s'ordonnent pas avec la systématisme et la rigidité d'un système théoriquement codifié, mais comme des potentialités, qui gardent certaine souplesse – le flou classificatoire étant justement la condition de possibilité des jeux stratégiques (stratégies intellectuelles et stratégies académiques). On pourrait montrer que les différentes polémiques et exposés problématiques de Durkheim (dans

les textes-programmes ou bilans, *Règles de la méthode* et articles divers qui, jalonnant l'œuvre, établissent des tableaux, tracent des programmes scientifiques, situent l'état de la discipline³⁶), que ses stratégies de recherche et la définition du champ de ses problématiques prennent sens dans telle ou telle des structures d'oppositions que nous avons décrites. Ceci suffit, il semble, à dissiper l'illusion anachronique et pénétrée d'hagiographie scientifique d'un fondateur de science hésitant devant une alternative clairement constituée, sociologie ou science politique. Mais les problèmes de définition de la discipline, d'inscription, épistémologique et institutionnelle, dans le champ du savoir, sont distincts de deux autres, qu'il faut examiner systématiquement, celui des objets (quelle place la sociologie de Durkheim fait-elle aux objets d'une science politique ?), celui des origines (quelle importance la crise politique des débuts de la Troisième République a-t-elle, d'une part, dans la naissance de la vocation scientifique de Durkheim, d'autre part, dans ses problématiques scientifiques ?). Telles sont en effet les questions que posent ensemble les livres de Filloux et de Lacroix, même s'ils sont en désaccord sur la réponse puisque Filloux propose le portrait d'un Durkheim moraliste dont l'adversaire intime est le socialisme, et Lacroix le tableau d'un Durkheim fondateur de science dont la théorie politique est la visée première. Il faut, auparavant, faire un court détour par une discussion de méthode.

HERMÉNEUTIQUE OU SOCIOLOGIE DES ŒUVRES

Les deux études de J.-C. Filloux et de B. Lacroix ont en commun deux partis de méthode que l'on pourrait désigner comme la fascination pour l'herméneutique du projet créateur d'une part, l'illusion philologique du bon plaisir du scoliaste d'autre part. Le premier parti consiste à abstraire l'œuvre, isoler le créateur, traiter l'œuvre comme opus, système signifiant clos, et l'auteur comme monade, dont le rapport à l'histoire est pensé sur le seul mode de l'opposition entre un projet expressif et des obstacles à l'expression. De là, un arbitraire herméneutique et la négligence pour les conditions de constitution et d'élaboration de ce projet ; l'inattention à la cohérence de l'œuvre, à ses restructurations successives et sa relation aux problématiques ambiantes, à la conjoncture idéologique et théorique. Globalement, cette position de méthode s'inscrit dans une division du

travail entre spécialistes du commentaire de l'œuvre, le clan des exégètes, et spécialistes de l'étude des carrières et de l'histoire institutionnelle de l'école, le clan des « sociologues »³⁷. Si l'on faisait des distinctions plus fines, dans le cas des commentaires sur Durkheim il faudrait distinguer, à l'intérieur de la classe des exégètes, les théoriciens (Filloux et Lacroix s'y rangeraient) et les méthodologues (notamment commentateurs de la méthodologie du *Suicide*). Ce choix de méthode est lié fonctionnellement à un autre choix, au niveau du traitement des textes : sous couleur de respect lettré – voire sacré ou rituel – pour un corpus de textes à commenter, les exégètes instaurent l'arbitraire et le bon plaisir dans le traitement de l'œuvre qu'ils étudient. Cet arbitraire, pour les besoins de la glose, prend deux formes, en apparence opposées, profondément parentes en fait, soit que l'on décide d'isoler des textes sans dire leur rapport au reste de l'œuvre (c'est le choix de B. Lacroix qui retient des textes de jeunesse, de 1883 à 1887, et les *Leçons de sociologie*³⁸), soit que, l'étude portant sur l'ensemble de l'œuvre, celle-ci soit réduite à une poussière de citations utilisées sans les « garde-fous » du contrôle par la cohérence d'ensemble de l'œuvre – ou, du moins, du morceau de longueur significative – et par l'ordonnancement chronologique (c'est le choix de J.-C. Filloux³⁹).

Ces présupposés de l'herméneutique, profondément conformes à la tradition du commentaire sur les œuvres (l'œuvre comme totalité dont le commentaire doit exhiber la cohérence en la reconstruisant comme système ; l'auteur comme personnage isolé dans le panthéon des penseurs dont le discours critique restitue le tableau ; les théories comme des essences données d'emblée dans leur perfection comme elles sont dans le tableau des doctrines que dresse l'histoire d'une discipline) se maintiennent même dans les avatars nouveaux du discours critique. Le modèle du projet expressif, d'inspiration sartrienne, donne une nouvelle vigueur à la représentation du créateur comme monade⁴⁰. Dans des formes plus étroitement inspirées de la psychanalyse, c'est l'idée d'une crise originelle, d'une structure de la personnalité qui s'exprime dans le projet créateur de l'œuvre⁴¹. Ainsi, pour J.-C. Filloux, le projet prophétique de Durkheim, solution de la contradiction entre le projet paternel concernant Émile Durkheim (le rabbinat) et l'affirmation individuelle (laïcisation de la vocation). Ce modèle d'émergence d'une essence de l'œuvre et du projet expressif est à peine

modifié par deux variations qui introduisent une simple péripétie dans le développement de l'œuvre : le schème de la « coupure » et le schème de la « crise névrotique ».

Cette histoire en chambre (même si c'est la *camera oscura* de la psychanalyse) enferme le destin d'une œuvre dans l'évolution individuelle d'un créateur et circonscrit le sens d'une œuvre à son contenu immédiat (sans tenir compte des rapports d'opposition et de proximité avec d'autres œuvres, dans un champ de problématiques, qui lui donnent sens). Il ne suffit pas, pour critiquer cette approche, de dire qu'elle reproduit le rapport d'exégète et l'illusion philologique (l'œuvre comme système, l'exégète comme créateur) et qu'elle conduit, en fait, le plus souvent, à livrer l'œuvre à l'arbitraire de reconstructions commandées par les doctrines récentes : par exemple, chez J.-C. Filloux, la reconstruction d'un système durkheimien calqué sur la topique de G. Gurvitch des paliers du social (du plus cristallisé au moins cristallisé⁴²), ou, chez B. Lacroix, le sort fait, dans la tentative de reconstruction d'une théorie politique de Durkheim, à la désignation métaphorique du « substrat »⁴³. Ces partis de commentaire conduisent à rigidifier, immobiliser et systématiser des analogies, des métaphores, mobiles, labiles, dont le flou sémantique est justement une condition d'invention théorique⁴⁴. Il faut encore indiquer qu'elle méconnaît la sociologie des conditions d'expression et de formation de l'œuvre et oublie le rapport qui lie un créateur à son audience et à son contexte social. Manquent ici l'analyse de la relation du créateur à son audience, et une sociologie du rapport expressif qui lie l'auteur à des groupes (ou des quasi-groupes) ; l'analyse du champ idéologique ; la construction d'une périodisation, périodisation spécifique du développement de l'œuvre, qui s'articule avec la périodisation de champs englobants (champ philosophique, champ politicosocial) dont les évolutions commandent le contexte problématique où se développe l'œuvre, ce qui pose la question de l'emboîtement ou du décalage des conjonctures ; l'analyse du processus de fixation de l'œuvre en une tradition.

Ces questions peuvent être posées à propos du tournant supposé dans l'œuvre de Durkheim autour de l'année 1895. Quelle est l'évidence empirique sur quoi se fonde le diagnostic de cette coupure ? Des déclarations de Durkheim lui-même sur la « découverte » de l'importance de la religion⁴⁵ ;

des indices d'une crise morale et psychologique liée à un tournant de la carrière⁴⁶; des indications de Mauss (dans l'introduction au *Socialisme*) sur un tournant « scientifique » et l'abandon des préoccupations d'analyse critique de la pensée sociale et d'étude du socialisme⁴⁷; un changement institutionnel : création, avec *L'Année sociologique*, d'un organe rassemblant une école, d'un mode de travail plus collectif et d'un instrument d'élaboration d'un corps de doctrine (atelier critique et de création collective si l'on veut)⁴⁸; un changement enfin dans l'œuvre : déplacements thématiques, de la *Division du travail social* au *Suicide*, plus précisément encore changement du sens de certains termes (particulièrement « anomie », concept lié chez Durkheim à l'analyse de la crise des sociétés modernes)⁴⁹. Notons que ce sont seulement les deux premiers indices, complétés par le dernier, que retient B. Lacroix (l'originalité voulue de son livre est même de leur faire un sort); J.-C. Filloux, lui, fait aussi une place au troisième. Il suffit d'énoncer ensemble ces diverses raisons pour que naisse le doute sur le modèle prestigieux et gratifiant d'une « coupure » dans l'œuvre (coupure *in vitro*, consommée dans l'espace clos de l'opus et dans la singularité ou le solipsisme du projet créateur). En effet, la non-synchronisation de ces calendriers, le caractère miraculeux d'un autodiagnostic sur un tournant de l'œuvre (au demeurant donné dans les circonstances très particulières d'une polémique), la ténuité de certaines indications, enfin l'absence totale de relation, dans ces changements évoqués, avec l'histoire académique, intellectuelle, politique et sociale, ne peuvent manquer d'inquiéter qui n'est pas complètement fasciné par les lectures symptomales⁵⁰.

Sur le rapport expressif qui lie le sociologue (dans d'autres cas l'écrivain ou le créateur) à des problématiques portées par des groupes, on donnera deux indices choisis dans le domaine des questions sociales et politiques. On pourra ensuite s'interroger sur la position d'énonciation de Durkheim et sur le statut institutionnel de son semi-prophétisme, et décrire la conjoncture idéologique (ou la succession de conjonctures) et les problématiques concurrentes sur fond desquelles se construit son œuvre, qui apparaîtra ainsi comme une transaction expressive plutôt que comme la libre énonciation d'un projet intellectuel autonome (sur le modèle de la création *ex nihilo* ou de la révélation, dont les circonstances sont contingentes, d'une œuvre dont la nécessité était donnée de toute éternité – selon les

présupposés de ce que l'on peut appeler l'idéalisme du philosophe ou du scoliaste). Mauss, rappelant, dans l'introduction au *Socialisme*, l'intérêt de Durkheim pour la question du socialisme, la situe par rapport à la problématique théorique et aux intérêts éthiques du sociologue et décrit ensuite la relation du professeur à une audience différenciée : instances académiques d'une part (moralistes, spiritualistes, économistes libéraux ou chrétiens), étudiants aux sympathies socialistes d'autre part.

Il cherchait à prendre parti et à motiver ce parti. Il y était incliné par une série d'évènements, quelques-uns petits et personnels, quelques autres plus graves. Il se heurtait au reproche de collectivisme que lui assènèrent, à propos de sa *Division du travail*, des moralistes susceptibles et plusieurs économistes classiques ou chrétiens. Grâce à des bruits de ce genre, on l'écartait des chaires parisiennes. D'autre part, parmi ses propres étudiants, quelques-uns des plus brillants s'étaient convertis au socialisme, plus spécialement marxiste, voire guesdite. Dans un Cercle d'études sociales, quelques-uns commentaient *Le Capital* de Marx comme ailleurs ils commentaient Spinoza. Durkheim sentait cette opposition au libéralisme et à l'individualisme bourgeois⁵¹.

Le travail d'expression sociologique, travail théorique si l'on veut, est la formulation d'une demande, l'essai pour intégrer en une problématique les questions portées par des groupes, dans un champ problématique différencié où les stratégies d'expression impliquent que le refus de certaines positions n'enferme pas dans d'autres prédessinées par les adversaires. Ce jeu expressif (dans les rapports avec les collègues et les pairs, au niveau des problématiques constituées) se double d'un autre, dans les rapports avec les étudiants (ceux-ci comme public introduisant, serait-ce sous la forme de la curiosité ou de l'interrogation, des problématiques extérieures aux problématiques constituées de la tradition universitaire). Le marxisme, et généralement, les problèmes sociaux et le socialisme ont ce statut, dans les années 1880 et 1890, de théories et d'intérêts extérieurs au cercle reconnu des problématiques académiques⁵². Le travail du sociologue universitaire est aussi d'introduire, en les transformant, ces questions dans la philosophie universitaire⁵³. L'attitude qu'indique Mauss, analogue au rapport qui lie le prophète à son audience selon Max Weber, on l'aperçoit chez Durkheim lui-même, jouée et mise en scène, dans la façon dont, dans la conclusion du cours sur le socialisme, il propose un diagnostic sur les courants idéologiques et en esquisse une théorie en y lisant une demande

sociale dont la science sociale doit énoncer le sens véritable. La façon, en particulier, dont il interprète le courant néoreligieux, récemment apparu dans la vie intellectuelle, manifeste que Durkheim définit aussi la sociologie comme une tentative pour identifier et caractériser ces mouvements de pensée, d'opinion qu'il a nommés ailleurs (notamment dans *Les Règles de la méthode sociologique*) les « libres courants de la vie collective ».

Les analogies [...] sont frappantes entre la période que nous venons d'étudier (celle du saint-simonisme) et celle où nous vivons [...]; les trois idées suivantes s'y sont simultanément produites : l'idée d'étendre aux sciences sociales la méthode des sciences positives [...]; l'idée d'une rénovation religieuse ; enfin, l'idée socialiste⁵⁴.

Durkheim identifie dans ces trois mouvements, et dans leur conjonction (et leur résurgence simultanée à son époque) et leur convergence profonde (au-delà des contradictions de surface) une caractéristique de la crise des sociétés modernes et des mouvements pour y chercher une issue (qui réussiront à condition qu'on les fasse converger au lieu de laisser chacun pousser dans une direction particulière).

Notre conclusion, c'est donc que si l'on veut faire un pas en avant à toutes ces théories pratiques qui n'ont pas beaucoup avancé depuis le commencement du siècle, il faut s'astreindre, par méthode, à tenir compte de ces tendances différentes, et en chercher l'unité.

C'est un mérite des études de J.-C. Filloux et B. Lacroix que de rappeler, contre l'image de la froideur du positiviste ou de la compulsivité du nouveau scolastique, la charge émotionnelle dont est investie l'entreprise scientifique et éthique de Durkheim – et sans doute le parti psychanalytique les a-t-il rendus attentifs à cet aspect de la question⁵⁵. Mais la querelle que nous avons n'est pas là ; elle porte sur le contenu, le sens et le rapport au contexte de ce prophétisme. Les facilités d'analyse que couvre la bannière de la psychanalyse permettent en effet de se dispenser d'une analyse sociologique de la conjoncture intellectuelle et sociale où se développe la sociologie durkheimienne. Les illusions que l'on a signalées précédemment font système. L'illusion du créateur comme monade permet d'étudier un producteur intellectuel, abstraction faite du milieu intellectuel qui lui apporte sollicitations, modèles, obstacles, et sans considérer les traditions de pensée à partir desquelles (en opposition ou en

sympathie) il invente ses problématiques propres⁵⁶ – une forme particulière de cette illusion est celle qui conduit à négliger les relations d'échange à l'intérieur d'un groupe intellectuel ou d'une école, en amont (les prédécesseurs immédiats et les compagnons) et en aval (les collaborateurs et disciples). On avouera qu'elle est particulièrement mal venue à propos de Durkheim dont l'entreprise, très tôt, a été indissociable de l'organisation et de la structuration d'un projet collectif autour de *L'Année sociologique*. Il faut ajouter, s'agissant du développement d'une problématique scientifique dans les travaux des membres d'un groupe, que la considération des développements de la sociologie durkheimienne, dans les travaux de Bouglé, Davy et Mauss notamment pour le sujet qui nous occupe ici⁵⁷, aurait permis de donner une réponse plus précise et plus argumentée à la question de la place et du contenu d'une sociologie politique. L'illusion de la crise existentielle originelle (de quelque nom qu'on l'appelle, névrose si, pour céder aux tendances les plus prestigieuses, on ne craint pas le « psy » ttacisme⁵⁸) renforce le schématisme de l'analyse : on se donne un conflit originel, qui ne fait que se déployer dans le déroulement d'une biographie, avec, le cas échéant, la simple péripétie d'une crise centrale, où le conflit se révèle (à l'analyste) et se renoue durablement pour s'investir dans l'œuvre. On peut au moins demander, pour réserver les droits de l'explication historique contre cet essentialisme psychologique, que, si la charge émotionnelle est donnée par cette première crise, on admette que cette structure psychologique originelle, qui contribue à déterminer sans doute l'histoire du sujet, soit conçue comme le fond sur lequel se déroulent et viennent s'imprimer les différents événements qui font la biographie singulière⁵⁹ (histoire familiale, histoire de la carrière, histoire intellectuelle, histoire politique et sociale car il advient aussi une histoire et pas seulement des répétitions du drame originel) – qu'il soit admis que ce n'est pas un monolithe immuable mais une configuration susceptible de restructurations (au moins dans ses expressions). Il suffit en effet de cela au sociologue pour lire, là où une certaine reconstruction psychanalytique (faut-il dire, en un autre sens, un roman familial ?) peindrait un drame solipsite, l'ombre portée de l'histoire, une histoire collective et non une histoire biographique singulière⁶⁰.

Du point de vue de la biographie intellectuelle, cette illusion se prolonge ou se spécifie dans celle qui définit un moment de constitution de la problématique, de préférence les années de jeunesse ou de formation, ce projet originel ne connaissant ensuite que des accommodements contingents aux circonstances. Or, une histoire des œuvres et des producteurs intellectuels suppose que l'on reconnaisse que les conjonctures ne sont pas de simples péripéties ou de simples décors sur fond desquels se déroule une histoire inscrite dès l'origine dans la cellule familiale. Les restructurations du projet scientifique s'opèrent au fil de la carrière, intellectuelle et académique, en fonction de l'évolution d'ensemble du champ universitaire et intellectuel. Le « retour du religieux » dans les intérêts scientifiques de Durkheim⁶¹, pour ne prendre que cet exemple, ne signifie pas seulement la résurgence (contingente dans ses circonstances, déterminée seulement dans son origine) d'un originel projet paternel concernant Émile Durkheim ; il prend sens dans une certaine conjoncture intellectuelle (mouvement néoreligieux⁶²), politique et sociale⁶³, et académique⁶⁴. Une biographie doit donc être périodisée aussi par référence à la périodisation du champ historique (celui d'un milieu académique, d'une histoire politique, d'une histoire sociale) où elle s'inscrit.

Ces diverses illusions parentes participent d'une vision essentialiste et a-historique de la production intellectuelle. Elles sont confortées par certains biais de la méthode herméneutique que l'on a signalés ci-dessus (arbitraire de l'interprétation, pointillisme de la citation). Elles sont, surtout, facilitées par certains usages de la méthode biographique qui, isolant un producteur intellectuel, porte à l'autonomisation incontrôlée. Il est de méthode plus sûre, sinon plus économique, de construire la biographie sur fond d'une sociographie du milieu ou de l'école ou des pairs, bref d'un collectif dont le tableau permet de saisir le cas étudié comme configuration singulière de variations dont la population étudiée offre toute la gamme. En ce sens la biographie gagne à s'appuyer sur une prosopographie, selon le vocabulaire des historiens de l'antiquité⁶⁵.

Le premier problème qui s'offre à qui veut analyser la trajectoire intellectuelle et sociale de Durkheim et le contexte problématique de sa sociologie est celui de la position de « prophétisme institutionnel » occupée par le sociologue : c'est ainsi que l'on pourrait désigner toute

une série d'aspects de la tentative intellectuelle de Durkheim, car la richesse d'investissement du projet scientifique est bien mise en valeur par J.-C. Filloux et B. Lacroix, même s'ils en restent aux origines personnelles et psychologiques supposées et à une caractérisation très abstraite de ce projet – ambition de moraliste pour le premier, de fondateur de science pour le deuxième, l'un reprenant le stéréotype du prophète juif détourné, l'autre le mythe, hérité de l'épistémologie des lecteurs de Canguilhem et d'Althusser, des bâtisseurs d'empires scientifiques. Or, ces caractéristiques ne sauraient s'expliquer à partir de la seule trajectoire biographique singulière (projet de réforme politique et de fondation scientifique d'un jeune intellectuel conçu en un moment de crise politique ; projet moraliste prolongeant et déplaçant la vocation religieuse transmise par héritage – « il ne faut pas oublier que je suis fils de rabbin »). À force de vouloir éviter l'accusation de réductionnisme proférée par les tenants jaloux des droits imprescriptibles de la subjectivité devant toute tentative d'analyse rationnelle des productions scientifiques ou artistiques qui ne se satisfait pas d'être le simple discours d'accompagnement et d'orchestration de la consommation éclairée, on tombe facilement dans une abstraction – l'abstraction biographique singularisante, symétrique de l'abstraction du réductionnisme. Sans doute tous les fils de rabbins laïcisés ne sont-ils pas devenus Durkheim pour paraphraser Sartre, mais ce fils de rabbin partageait avec d'autres juifs d'après l'assimilation⁶⁶ l'optimisme civique fondateur de la Troisième République, la croyance dans la nécessité et la valeur d'une morale laïcisée ; il avait en commun avec d'autres universitaires la foi dans la science ; avec d'autres philosophes (et contre d'autres), la conviction que pouvait s'établir un savoir positif dans certaines aires où avait régné une philosophie spéculative⁶⁷ ; avec d'autres philosophes et intellectuels, le sentiment que les questions politiques et sociales appelaient une réponse philosophique, que la série des problèmes et des discussions recouvertes par les termes de « questions sociales » ou de « socialisme », devaient être introduits en philosophie⁶⁸ – ouverture et renouvellement thématiques qui représentent la pénétration des vieilles problématiques de la philosophie universitaire par les problèmes des philosophes non cousins extérieurs à l'Université⁶⁹. On ne saurait, par cercles concentriques – comme ceux qu'une pierre fait à la surface d'une mare – étendre à l'infini ces

interrogations. Mais il faut au moins rappeler que l'ambition d'une réponse rationnelle aux questions politiques, qui a un long passé (au moins depuis la période révolutionnaire, le déclin de l'autorité religieuse et la montée, sous des formes diverses, d'un mythe du pouvoir intellectuel⁷⁰), s'est précisée, qu'elle trouve un contexte politique favorable à son affirmation avec la crise des anciennes élites politiques liée à l'élimination du personnel impérial et surtout, après le 16 mai, à l'élimination des anciens notables et de fractions de fonctionnaires liés à l'ancien pouvoir⁷¹, qu'elle rencontre, notamment à travers les projets et les réformes de Louis Liard, l'ambition universitaire rénovée. Louis Liard, directeur de l'enseignement supérieur et « protecteur » des débuts de la carrière de Durkheim⁷², institutionnalise la science sociale sur la base d'une crise de la philosophie spiritualiste universitaire et de son incapacité à répondre à la demande d'une science positive de la politique⁷³. La prophétie politique et sociale, d'ambition du poète inspiré (le mythe romantique du poète), de monopole du réformateur politique et religieux dissident (les réformateurs socialistes et, en dernier lieu, Auguste Comte), devient, pour une fraction de cette génération (le groupe positiviste et républicain), la fonction de l'universitaire ; de même, la crise de la tradition d'inculcation morale religieuse (liée à la défiance positiviste et républicaine pour l'Église catholique) ouvre aux universitaires un rôle nouveau de « prédication » à l'égard du peuple. Ces fonctions nouvelles recouvrent ainsi l'image ancienne du rhéteur lettré, disqualifiée par la faillite politique et militaire du Second Empire qui, réfractée dans le champ universitaire, devient la faillite du spiritualisme cousinien et des moralistes⁷⁴. Mais ceci dans le cadre d'une concurrence des disciplines pour cette position de conseil politique et de moralisation du peuple. Si les spiritualistes cousinien sont disqualifiés (*out*, pour ainsi dire), restent les historiens et les sociologues. Entre ces deux corporations, la concurrence n'est pas seulement épistémologique ; il y a aussi compétition pour la position de moralisation et de prédication populaires, rendues importantes par l'organisation et l'institutionnalisation d'un enseignement nouveau à l'intention du peuple⁷⁵.

Le prophétisme n'est donc pas seulement le produit d'une transaction psychologique singulière ; s'il y a un problème psychologique de Durkheim dans l'interruption de la tradition familiale (la succession dans le rabbinat),

il y a une configuration institutionnelle qui dessine des solutions, celles-ci n'étant pas le seul résultat d'une projection fantasmatique. Et, de même, s'il y a une tentation prophétique comme réponse à un problème individuel, la modalité particulière de ce prophétisme « institutionnel » s'explique par le contexte social où il prend naissance.

LE CHOIX DE L'OBJET : TAXINOMIES ET STRATÉGIES

La sociologie de Durkheim a-t-elle une visée politique ? Fait-elle une place à une science de la politique ? Prétend-elle apporter une réponse et un remède – sous la forme d'une morale – à une crise politique ? On abordera ces questions par le détour – ou par la médiation – d'autres interrogations ; soit, premièrement, celle de la genèse existentielle et historique de la problématique de Durkheim (putativement, la crise politique des débuts de la Troisième République) ; deuxièmement, celle de la place éventuelle d'une sociologie politique dans la sociologie de Durkheim (et, singulièrement, celle de l'interprétation des *Leçons de sociologie*) ; troisièmement, celle de la « politique » de Durkheim : prises de position politiques explicites ou diffuses ; théorie politique implicite dans l'œuvre ; portée et statut politiques de sa sociologie et sens éventuel d'une prophétie à base sociologique ; relations, au fil de la carrière, entre l'œuvre scientifique et les problématiques politiques ambiantes.

N'est-ce pas trop céder à certains modèles sartriens de l'intellectuel (par exemple le portrait de Nizan dans la préface à *Aden Arabie*⁷⁶) que de voir dans les choix académiques du jeune Durkheim des réponses à une situation politique immédiate, directement éprouvée ?⁷⁷ Rappelons quelques dates et quelques faits. Le moment de « prédéfiniion »⁷⁸ de son projet académique, celui de ses études à l'École normale supérieure, les années 1879-1882, suit immédiatement une crise politique : balbutiements de l'instauration du régime républicain et victoire républicaine après la crise du 16 mai. Mais peut-on dire que cette crise soit perçue dans une réflexion adolescente solitaire ? Peut-on dire qu'elle soit seulement politique (ou même simplement constitutionnelle et parlementaire) ? La crise n'est pas seulement politique ; elle est sociale en deux sens : crise liée à l'antagonisme des classes et crise, plus profonde et fondement de la première, d'une société dont l'ordre ancien (fondé sur des absolus

rejetés – foi religieuse, absolutisme royal ou despotisme), effondré, n'est pas remplacé par un ordre fondé en raison sur de nouveaux principes⁷⁹. La période d'instauration difficile de la République, suite à l'effondrement impérial, réveille justement les interrogations nées de la longue réflexion sur la crise de la société française commencée depuis la Révolution. Durkheim, comme les autres jeunes intellectuels de sa génération, ne pense pas seul, au seul vu des péripéties politiques présentes et immédiates. Il y a une tradition, philosophico-historique, de réflexion sur la crise sociale, au double sens qu'il faut donner à ce terme. Renan (*La Réforme intellectuelle et morale de la France*, 1871), Taine (*Les Origines de la France contemporaine*, 1875-1893) notamment définissent les cadres de cette réflexion ; à travers eux on ne peut s'empêcher de penser à une influence de Tocqueville, ou du moins à la tradition de l'interrogation libérale sur la décomposition de la société organique⁸⁰ d'Ancien Régime, bien qu'elle ne soit pas très fortement attestée ni par les études sur la biographie intellectuelle de Durkheim, ni par les références à cette tradition de pensée dans l'œuvre durkheimienne. On peut penser que c'est notamment par la médiation de Fustel de Coulanges (l'un de ses maîtres à l'École normale) que cette tradition de pensée politique est arrivée à Durkheim⁸¹ et, plus largement et moins philosophiquement, à travers la critique antiromantique, fort répandue dans l'enseignement de la littérature⁸². À l'opposé, une tradition laïque et démocratique, optimiste, célébrant l'affranchissement de l'individu par rapport aux servitudes des ordres anciens, la disparition des autorités non fondées en raison, à laquelle Durkheim accède notamment à travers Renouvier⁸³, interdit de voir dans l'affirmation individualiste, dans la revendication d'un affranchissement social, des signes d'une décomposition d'un état social organique. À noter que les thèmes positivistes dans leur forme vulgarisée courante dans les années 1870 unissent le pessimisme de la décomposition de l'ordre social, le volontarisme de la nécessité d'une reconstruction et l'optimisme des lumières, notamment à travers les espoirs placés dans l'éducation (à la fois instruction et inculcation d'une nouvelle morale⁸⁴).

Au reste, dans le domaine du rapport à la politique de Durkheim, l'anachronisme guette aussi. Il ne faut pas méconnaître ce qu'il peut y avoir d'inertie dans les schèmes de pensée et les représentations. En particulier, dans la *Division du travail social*, la série des métaphores de la sécession

et de la guerre des classes doit beaucoup à des représentations d'histoire romaine (la sécession de la plèbe, la guerre des esclaves⁸⁵). On oublie trop facilement ce qu'une pensée politique détournée par la censure impériale vers des comparaisons historiques, guidée, par la prégnance de la culture gréco-romaine, vers l'Antiquité, pouvait devoir à ces modèles de lecture de la crise politique et sociale. L'histoire ancienne ne fonctionne pas seulement comme un répertoire de clés ; elle suggère un mode de lecture de la situation, une interprétation de la crise ; elle fonctionne aussi, par son seul effet de médiation-écran, comme un facteur de renforcement du « mystère » de la crise, elle facilite les déplacements : la crise de la guerre des classes, masquée par les métaphores antiques, est un simple symptôme d'une crise plus profonde, « sociétale » pourrait-on dire selon le vocabulaire actuel⁸⁶ ; ce qui rendra possible le glissement d'une interprétation de la crise de la société moderne d'un modèle de l'antagonisme des classes (modèle disons marxiste) à un modèle d'une crise de l'unité, de l'intégration d'un organisme. Soit, au niveau des métaphores, un glissement vers les schèmes organicistes, au niveau du diagnostic sur les causes de ce malaise, une lecture mettant l'accent sur la crise des croyances communes, du consensus. La « lecture » antique de la crise moderne n'est pas seulement en effet la trace d'un usage ornemental de connaissances d'histoire ancienne ou les restes (inertie rhétorique) d'une habitude (née de la censure impériale) d'un discours détourné et masqué en philosophie politique (la critique s'avancant masquée sous les exemples antiques). On sait, Marx notamment l'a rappelé, que les acteurs d'une situation la jouent souvent – à fortiori quand, élèves d'un système d'enseignement qui les a immergés dans la culture classique gréco-romaine, ils ont une telle distance au présent historique⁸⁷ – avec des réminiscences d'une situation passée. C'est une autre façon de voir l'histoire se faire que de la percevoir ainsi à travers Plutarque, Tite-Live ou Tacite. Les effets de brouillage liés à l'imposition de ces grilles de lecture répondent aussi à une nécessité. Ce qui frappe en effet, dans le discours politique des années 1870 et 1880, c'est à quel point la crise sociale est à la fois présente et masquée, souvent dissimulée sous l'image de la crise politique et de la crise morale⁸⁸. Il conviendrait de s'interroger sur les effets de distanciation de ce mode de lecture de l'histoire, et surtout pour un homme comme Durkheim. On a coutume de voir dans le statut de minorité

(ethnique, culturelle, religieuse) des conditions favorables à une vocation sociologique, au nom d'une philosophie un peu courte de la différence et de la marginalité. Il nous paraît qu'il y a des raisons peut-être plus décisives à ce « dépaysement » originel et fondamental, condition de l'interrogation sociologique ; dans le cas de Durkheim on pourrait les chercher du côté de la distanciation qu'introduisent la diversité et la superposition des grilles culturelles de lecture de l'histoire (culture judaïque, culture gréco-latine). Ces « lectures » portent, ou suggèrent, aussi des diagnostics. On doit se demander en particulier si l'interprétation par le facteur religieux⁸⁹ et par le facteur moral⁹⁰ ne trouve pas consistance, parce que présentes dans la trame même des métaphores historiques, à travers ces références culturelles. On y reviendra ci-après.

On a indiqué quelques-unes des médiations qui s'interposent entre un jeune universitaire et le paysage politique qu'il perçoit : il faut, en effet, se garder de l'image simpliste, dérivée des représentations optimistes et naïves de l'« engagement », d'un contact immédiat entre une conscience de théoricien (politique, sociologue) et l'« histoire » – comme si celle-ci s'offrait comme un paysage tout entier exposé au regard, sans confusion ni brouillage, à bonne distance de perception⁹¹. Ces diverses médiations, écho dans la réflexion philosophique et historique des transformations historiques de la société française, retraduction selon des grilles héritées de l'étude, historique et morale, des sociétés gréco-latines, fonctionnent comme des systèmes intermédiaires qui, tout à la fois, orientent, affinent et détournent la perception. On pourrait, pour caractériser ces effets, recourir à des images diverses, telles celle de la surimpression ou celle de l'oblitération. Ce modèle de perception armée et médiatisée ne se justifie pas seulement par les traits génériques de la perception, spécialement historique, mais aussi, dans ce cas, par la tradition de perception détournée créée à la fois par l'héritage de la censure politique du Second Empire et par la clôture du monde académique aux questions du présent politique et social⁹². Parmi les écrans qui s'interposent entre la perception du jeune universitaire et sa situation historique, il faut compter aussi les situations historiques des pays étrangers. On a coutume de voir dans le séjour d'études de Durkheim en Allemagne l'occasion d'une découverte (ou d'un approfondissement) de la tradition de pensée du socialisme de la chaire, de l'organisation universitaire,

de l'avènement de disciplines positives et expérimentales issues de la philosophie (la psychophysologie), éventuellement aussi l'occasion d'un contact avec certains courants de pensée socialistes (et notamment le contact avec la pensée marxiste⁹³). Mais il faut aussi remarquer que le jeune Durkheim découvre une conjoncture idéologique et, à travers elle, retraduite, une conjoncture sociale qui pourra se superposer à sa perception de la situation historique française. Plus précisément, le séjour de 1886 en Allemagne lui est peut-être l'occasion de découvrir les situations et des problématiques (celles du rapport au socialisme, du conflit, dans les visées socialistes, entre un courant organisateur et planificateur et un courant qui met l'accent sur la lutte des classes et l'expression et l'organisation des antagonismes sociaux⁹⁴) que la conjoncture historique française des années 1890 réveillera : les écrans fonctionnent aussi comme des médiations et des cadres organisateurs de la pensée.

Il n'est pas difficile de voir, même dans les tout premiers écrits de Durkheim, que c'est par leur écho en philosophie politique que les péripéties politiques et sociales s'introduisent dans la réflexion du jeune universitaire ; ainsi la réflexion – classique – sur l'élaboration d'une définition du bien commun par le concours et la convergence de décisions individuelles des sujets politiques s'actualise et s'enracine dans des débats politiques à propos du suffrage universel et de la participation politique populaire, que Durkheim rencontre en rendant compte d'un livre de Fouillée⁹⁵. Cette présence, masquée et voilée, de la politique dans l'œuvre du sociologue est-elle centrale ? Il faut en venir ici au sens des *Leçons de sociologie* et à celui de l'hypothétique présence d'une sociologie politique dans la sociologie durkheimienne (au sens étroit et au sens large de l'adjectif) d'une part, et d'autre part, subsidiairement, au problème de la « politique » de Durkheim, c'est-à-dire à celui de ses prises de position politiques et de ses prescriptions pratiques, explicites ou diffuses, directes ou indirectes (médiatisées par tel ou tel des membres de l'école).

On peut sans difficulté se convaincre que les *Leçons de sociologie*, édition posthume d'un cours⁹⁶, visent à énoncer une morale et ne sont pas l'exposé systématique d'une science politique. Mais il est clair que, puisque c'est dans ce texte que Durkheim parle le plus explicitement de l'État, des corporations, on peut y retrouver une « politique », plus diffuse

et plus cachée dans le reste de son œuvre. On discutera rapidement le statut de la conceptualisation politique dans la sociologie de Durkheim et on examinera plus longuement la question substantielle, celle de la politique présente dans cette sociologie et des questions qu'elle a pu introduire, des inflexions qu'elle a pu déterminer dans la problématique durkheimienne. Les *Leçons de sociologie* ne sont pas la forme originelle d'une science politique occultée par les conditions de transmission et de tradition de l'œuvre. Ce cours, intitulé «Physique des mœurs et du droit», s'inscrit dans un projet général de moraliste. Mauss, en éditant, en 1920, le manuscrit de ce qui en aurait été l'introduction⁹⁷, a indiqué que Durkheim avait entrepris une *Morale*, ouvrage systématique dont on peut retrouver des éléments dans certains textes sur la famille (la morale domestique), sur les groupes professionnels (la morale professionnelle). L'exposé de Durkheim distingue une morale universelle, celle qui vaut dans les rapports avec soi-même et dans les rapports avec les autres indépendamment de toute appartenance, «abstraction faite de tout groupement particulier», et qui vise le respect ou le développement de l'humanité, et des «morales particulières», qui définissent des règles relatives à la position particulière dans un groupe, «morale domestique», «morale civique», «morale professionnelle»⁹⁸. C'est comme préalable à la morale civique que Durkheim esquisse une théorie de l'État et, particulièrement, des rapports de l'État et de la société. Mais rien n'indique qu'il faille y voir l'amorce d'une science politique dont le projet orienterait tout l'effort scientifique de Durkheim.

Différentes classifications de la sociologie ont été tracées par Durkheim, qu'il s'agisse de tableaux programmatiques ou de bilans systématiques de la discipline. On peut retenir notamment «Les études de science sociale» (1886), un article, paru d'abord en italien, sur «l'état actuel des études sociologiques en France» (1895), la préface du premier volume de *L'Année sociologique* (1898) et le plan de ce premier volume, avec les modifications de ce plan l'année suivante (qui donne le cadre systématique de l'entreprise scientifique de Durkheim et de son groupe, et que l'on pourra référer à ses modifications ultérieures proposées et commentées par Mauss en 1927), les articles «La sociologie en France au XIX^e siècle» (1900), «La sociologie et son domaine scientifique» (1900) – on pourrait interpoler ici l'article «Sociologie», de 1901, de Paul Fauconnet et Marcel Mauss –,

« Sociologie et sciences sociales » (1903, en collaboration avec Fauconnet ; et un autre de même titre en 1909), « La sociologie » (1915)⁹⁹. Ces différents textes qui se situent entre le programme parfois systématisé en forme de plan d'études et le bilan – tableau critique, historique ou palmarès –, et, dans chacun de ces cas, avec une perspective sur l'ensemble de la discipline ou, au contraire, une référence privilégiée au groupe durkheimien (celle-ci s'affirmant, évidemment, avec le temps), donnent tous, à des degrés variables d'explicitation, une taxinomie de la discipline. Sans entrer dans le détail de chacun on retiendra, pour repérer la place – ou l'absence – d'une sociologie politique, l'article de 1886, note critique à fonction programmatique, et le plan des rubriques de *L'Année sociologique*, avec ses aménagements successifs, y compris au-delà de la mort de Durkheim, ce qui définit trois autres moments de référence, 1898, 1899, 1927¹⁰⁰. Quand on met en série ces divers textes, ce qui frappe, c'est la disparition progressive de la politique.

La note « Les études de science sociale », premier texte de quelque ampleur de Durkheim après des comptes rendus consacrés à des ouvrages isolés en 1885, discute successivement un livre de Spencer (sur les institutions ecclésiastiques, 6^e partie des *Principes de sociologie*), un livre d'A. Regnard (sur l'État), un livre d'A. Coste, A. Burdeau et L. Anéat (*Les Questions sociales contemporaines*), un livre de Schaeffle (*La Quintessence du socialisme*). Ce regroupement d'ouvrages divers et « disparates » permet à Durkheim de jalonner le champ des disciplines qu'il définit comme les principales sciences sociologiques : il discute successivement, en prenant plus ou moins de liberté par rapport aux livres points de départ, la religion (à la suite de Spencer) mais aussi la morale et le droit comme instances régulatrices (droit, morale, religion « sont les trois grandes fonctions régulatrices de la société », p. 197) ; l'État (et il appelle à la « constitution d'une théorie scientifique de l'État », p. 203 ; plus pure que la science de l'État en Allemagne, exclusivement « cultivée par des philosophes ou des juristes », p. 203) ; l'économie politique, à partir de travaux critiques de l'économie libérale orthodoxe et en prenant appui sur le courant allemand d'une économie sociale¹⁰¹. Ces discussions partielles conduisent à proposer un tableau de l'organisation de la sociologie qui est une sorte de découpage des branches de la discipline, division interne établie sur le modèle des classifications des sciences. Durkheim distingue ainsi trois « sciences »

sociologiques « particulières », « l'une qui étudie l'État, l'autre les fonctions régulatrices (droit, morale, religion), la troisième enfin, les fonctions économiques de la société ». À ces sciences du normal fait pendant une science de l'anormal, « sociologie pathologique dont la criminologie est la partie la plus avancée » (et ici il cite avec éloge les articles de Tarde dans la *Revue philosophique*). Opposée enfin aux sciences sociologiques particulières, une sociologie générale (sur le modèle de la distinction entre sciences biologiques particulières et biologie générale) dont « relèvent les travaux de Comte, de Schaeffle, de Spencer, de Lilienfeld, de Le Bon, de Gumpłowicz, de Siciliani, etc. » et à qui il revient d'étudier « la formation de la conscience collective, le principe de la division du travail, le rôle et les limites de la sélection naturelle et de la concurrence vitale au sein des sociétés, la loi de l'hérédité ou de la continuité dans l'évolution sociale, etc. » (p. 214). Soit une classification fondée sur la distinction du général et du particulier (et empruntée à, ou, plus probablement, autorisée par la distinction entre biologie générale et biologies particulières, ou mieux, et dans les catégories de C. Bernard, physiologie des êtres vivants en général ou physiologie d'espèces particulières) ; sur la distinction, au niveau des disciplines particulières, entre normal et pathologique (sans que le parallélisme soit poussé bien loin), sur la distinction qui, elle aussi se réclame de subdivisions de la physiologie¹⁰², au niveau des branches, entre fonction de direction (État), fonctions de régulation (droit, morale, religion), fonctions de répartition (économie). On aura remarqué que, parmi les disciplines particulières, sont distinguées deux disciplines fortement constituées, l'économie politique (dans sa forme sociale et collective, l'économie sociale, ou dans sa forme individuelle, l'économie classique) et la science de l'État (*Staatwissenschaft*, p. 203) et une troisième, qui l'est beaucoup moins, l'étude des fonctions régulatrices, ce qui est une manière pour Durkheim de désigner le lieu d'investissement privilégié de la sociologie. À noter que plus tard (1895), dans un panorama de la discipline et des courants contemporains¹⁰³, Durkheim, pour marquer la spécificité des intérêts des sociologues universitaires de sa génération (soit Richard et lui-même) par opposition à celle de Fouillée et d'Espinass, indique qu'ils ont délaissé l'étude des phénomènes les plus généraux (nature des sociétés, lois d'évolution, relations du social au biologique)

pour « se limiter à l'étude des phénomènes moraux » (p. 91). Ce qui, si l'on retient les divisions ci-dessus décrites, représente à la fois l'abandon d'une sociologie générale (grandes lois d'évolution) et, au niveau des « sciences sociologiques particulières », la concentration sur la science des régulations morales, à l'exclusion de la science de l'économie et de la science de l'État.

La classification qui organise *L'Année sociologique* confirme cette disparition de la politique comme objet spécifique d'une branche de la sociologie. Durkheim, dans la préface du premier volume, définit l'aire d'inscription et d'échange de la sociologie en citant les domaines scientifiques où les sociologues doivent emprunter matière et analyses pour ce que l'on pourrait appeler l'entreprise d'accumulation primitive de capital scientifique représentée par *L'Année sociologique*¹⁰⁴. Sont proposées à la lecture critique, aux tentatives de systématisation, sous le nom de « sciences spéciales » dont les sociologues doivent être informés, « l'histoire du droit, des mœurs, des religions, la statistique morale, les sciences économiques, etc. » et, plus loin, comme écoles, les « écoles historiques et ethnographiques de l'Allemagne et de l'Angleterre » (p. 1); enfin, comme sciences spéciales à rapprocher de la sociologie, l'histoire – les faits qu'établit et analyse l'histoire sont la base du comparatisme sociologique – (p. II, III) et, en note, la « statistique, soit économique, soit morale » (p. IV). Ce qui définit apparemment deux aires distinctes : le champ des disciplines très proches, qui peuvent être conçues soit comme disciplines auxiliaires de la sociologie (la statistique), soit comme complémentaires (l'histoire), éventuellement appelées à se fondre avec elle (c'est une thèse que Durkheim affirmera de plus en plus à propos de l'histoire); d'autre part, le champ des disciplines spécialisées voisines, où la sociologie puise une part de ses matériaux (on peut suggérer l'histoire du droit, sans doute aussi l'ethnographie ou l'histoire des religions). Ici encore, on notera l'absence des sciences ou d'une science politique.

Quant à l'organisation systématique de la sociologie, qui s'inscrit dans le plan des rubriques de *L'Année sociologique*, elle obéit au principe général de la division entre le général et le spécial : sociologie générale (la 1^{re} section) et diverses branches spécialisées, certaines bien constituées (sociologie religieuse, 2^e section; sociologie morale et juridique, 3^e section;

sociologie criminelle, 4^e section ; sociologie économique, 5^e section ; à quoi s'adjoindra, à partir de *L'Année sociologique* 1898, la morphologie sociale, 6^e section ; peut-être faut-il compter parmi celles-ci la sociologie esthétique, partie de la rubrique divers, d'importance moindre mais d'objet clairement défini), d'autres moins, qui sont réunies dans une 6^e section (7^e à partir de l'apparition de la rubrique consacrée à la morphologie sociale), soit parce qu'elles sont des traditions de recherche spécialisées très cristallisées autour d'une problématique (l'anthroposociologie), soit parce qu'elles sont des techniques de connaissance du social mal intégrées à la problématique durkheimienne (la démographie). Les objets de la science politique figurent pour l'essentiel¹⁰⁵ dans la section de « sociologie morale et juridique », mais sans y tenir toujours une place importante, l'essentiel de cette division étant consacré à des travaux d'histoire du droit, d'histoire de la morale et d'ethnographie (organisation sociale ; droit de la famille ; mariage ; propriété ; contrat ; responsabilité ; etc.). On note ainsi, pour l'année 1898, une subdivision « organisation politique et sociale » dont un des sous-chapitres est titré « organisation politique » ; ou encore, pour l'année 1900-1901, une subdivision (III) « organisation politique » dont le premier article (A) est titré « Théorie générale de l'État ». Inclure la théorie de l'État dans la « sociologie morale et juridique », c'est la situer dans l'aire de cette science des régulations qui, dans le premier tableau de la science sociale esquissé par Durkheim, faisait pendant à l'économie politique et à la science de l'État ; donc en réduire l'importance et la spécificité. Peu de place donc pour une théorie politique dans la systématique durkheimienne et peu d'intérêt direct de Durkheim lui-même pour les thèmes politiques dans les rubriques de *L'Année sociologique*. Cette place s'est-elle modifiée dans sa forme transformée, à partir de 1927, sous la responsabilité de Mauss ? Signalons, sans avoir le temps ici de lui donner toute l'attention qu'il mériterait par rapport à cette discussion, que le texte de Mauss « Divisions et proportions des divisions de la sociologie » (1927), réflexion sur le découpage et l'importance des rubriques de *L'Année sociologique*, serait une référence privilégiée pour étudier le rapport de la sociologie durkheimienne à la politique. Présentation d'une nouvelle série, après la guerre et les coupes claires qu'elle a imposées au groupe¹⁰⁶, ce texte est aussi un bilan et un retour sur le cadre conceptuel qui organisait la

sociologie durkheimienne, en une conjoncture où la sociologie est mieux implantée («en un moment où nos études sont populaires») et où les sciences politiques ont une existence bien établie, à travers l'École des sciences politiques, à un moment aussi où l'association du durkheimisme, à travers les recrues plus jeunes (Halbwachs, Simiand, etc.) au socialisme, et aux mouvements politiques de gauche, est peut-être plus étroite. C'est donc une bonne occasion d'apercevoir le rapport de la sociologie à la théorie politique. D'un mot, Mauss marque à la fois la place des recherches «de politique ou théorie de l'État» dans la rubrique de sociologie générale et dans celles de sociologie juridique ou de sociologie économique (p. 185 *sq.*), reconnaît le statut incertain et la place insuffisante de ce type d'analyses dans *L'Année sociologique*. Donnant des exemples de questions politiques où les sociologues peuvent être sollicités (sur le mode de la contribution des «études positives» à des problèmes politiques), il cite en fait des problèmes de politique sociale, celui des «assurances sociales» et celui de «l'immigration». La question est reprise à la fin du texte, dans un examen plus systématique des relations de la sociologie à la politique. Mauss y rappelle et y renouvelle la distinction durkheimienne de la science et de l'art; pour laisser à la sociologie ses privilèges scientifiques (droit au détour et à la mise entre parenthèses par rapport aux problèmes de la pratique), mais aussi pour reconnaître à l'art politique sa spécificité et sa dignité¹⁰⁷. Mais il va aussi un peu plus loin, dans le souci de fonder une «fonction sociale» des sociologues sur leur contribution au travail collectif de direction par la société, de son évolution et de ses transformations. Il pose donc qu'«il est possible de faire la science de cet art» (p. 235), définition d'une sociologie politique, assortie d'un jugement sur les tentatives de construire, à partir de l'histoire et de l'observation (opposées au dogmatisme et au normativisme des juristes classiques), une science des «formes et des constitutions politiques» (p. 236). Il le prolonge par un programme de ce qui serait cette «science de l'art social» (p. 237)¹⁰⁸. C'est donc ici que l'on voit vraiment apparaître, comme couronnement de la sociologie et donc aussi comme absence dans le corpus de la sociologie durkheimienne, l'idée d'une théorie politique. Mais cette introduction de la politique dans la sociologie, qui confirme, *a contrario*, ce que nous avons dit de sa place dans les projets de Durkheim, ne va pas sans réaménagements de

l'espace conceptuel : définition d'un niveau d'intervention du sociologue et d'un niveau particulier de la « politique sociologique ». On reviendra sur la définition de l'intervention des sociologues par rapport à d'autres « spécialistes » de l'art social (fonctionnaires et juristes), et sur le niveau d'intervention particulier des sociologues en politique, qui définit un champ de la politique différent de celui où ont lieu les affrontements des agents politiques¹⁰⁹.

CRISE POLITIQUE, CRISE SOCIALE, CRISE MORALE

On peut donc retenir de cette discussion taxinomique la place incertaine de la politique dans le cadre systématique qu'est le plan des rubriques de *L'Année sociologique*. Au total on assiste, par rapport aux projets initiaux du jeune Durkheim (1886), à un effacement de la science de l'État, avec un faible retour – sous la forme du souci d'indiquer les applications politiques des résultats de la sociologie – dans les réaménagements proposés par Mauss. Mais la question du programme et des annonces est distincte de celle des contenus et des objets réels de l'entreprise scientifique. Comment Durkheim a-t-il traité des objets d'une « science politique » (État, partis, etc.) ? On pourrait ici, par un nouvel anachronisme, lire sous la grille des catégories des sciences politiques contemporaines les livres de Durkheim : y a-t-il l'amorce d'une réflexion sur la légitimité et le pouvoir, sur l'État, la représentation, les structures des partis, la mobilisation, etc. Coucher, en somme, Durkheim sur le lit de Procuste de Duverger – opération où il perdrait les pieds mais peut-être aussi la tête¹¹⁰. Démarche sans grand intérêt et sans valeur probatoire : on retiendra toujours quelque chose dans cette opération de passage au tamis ; mais la logique de l'œuvre échappe. Si l'on néglige les remarques de détail et les analyses annexes, Durkheim traite d'objets politiques spécifiques dans peu de textes à l'exception des *Leçons de sociologie* et du *Socialisme*. Ce dernier livre est une analyse d'histoire des idées, une étude des aspirations au socialisme et de leurs fondements dans l'organisation de la société moderne. Il relèverait, très partiellement, d'une sociologie des partis politiques et mouvements sociaux. Mais on y reviendra ci-dessous. C'est dans les *Leçons* que l'on trouve les textes les plus précis de Durkheim sur l'État et le système politique. Bernard Lacroix, curieusement, préoccupé qu'il est de découvrir

une théorie du système politique¹¹¹, ne prête pas attention aux analyses de l'État et du parlementarisme qui y sont exposées. Il est obnubilé, en effet, par l'élucidation et la glose théorique de ce qui n'est qu'une métaphore empruntée à la biologie, celle du « substrat »¹¹²; à partir de ce terme et de quelques autres (représentations collectives, règles, etc.), il tente de construire un schéma général du système politique dans ses rapports avec le système social, qui apparaît comme une construction artificielle que seule la contention théorique peut maintenir, étant donné le caractère ponctuel et fragmentaire de son fondement dans les textes de Durkheim¹¹³. Il aurait été plus intéressant de prêter attention précisément à l'analyse de l'État moderne et du parlementarisme que Durkheim propose. On y trouve en effet, dans le langage durkheimien (relation de l'État à la « conscience collective »), fortement pénétré d'analogies biologiques (ici, notamment, métaphore du cerveau comme organe directeur central), la théorie ou l'idéalisation du parlementarisme républicain. L'État est la conscience délibérante et la conscience éclairée, rationnelle de la société (« Il n'est le siège que d'une conscience spéciale, restreinte, mais plus haute, plus claire, ayant d'elle-même un plus vif sentiment¹¹⁴ »). Ce n'est pas le lieu d'étudier la place de cette analyse de l'État dans le « système » durkheimien, ni ses sources¹¹⁵. Répétons qu'elle n'est pas centrale dans la sociologie de Durkheim et qu'elle n'a pas inauguré ou préparé, dans les travaux durkheimiens, un domaine de sociologie politique important, en dépit de certaines analyses de Bouglé et de Mauss¹¹⁶.

Plus centrales par rapport à la sociologie durkheimienne sont deux autres séries de notations. La première est l'analyse des fonctions de l'État comme protection contre ce que peuvent avoir d'oppressif les groupes restreints auxquels appartient l'individu (groupes secondaires dans le langage de Durkheim parce que seconds et subordonnés par rapport à l'unité sociale globale qui les réunit). C'est une position où Durkheim se définit par la double opposition à une conception hégélienne d'un État tout puissant et à une conception kantienne, ou de l'individualisme utilitaire. On voit que l'on y trouverait matière à nourrir les débats sur l'hypertrophie étatique¹¹⁷. Plus intéressante, du point de vue sociologique, est la théorie de l'équilibre et de l'emboîtement des groupes que propose Durkheim à l'occasion de cette analyse des fonctions de l'État comme

garant de la liberté individuelle contre le « particularisme collectif » (p. 76) des petits groupes¹¹⁸. C'est en effet une manière de refuser les thèses du traditionalisme libéral (et aussi, dans d'autres filiations théoriques, de l'évolutionnisme) qui déduisent les formes supérieures de groupements de petits groupes originels, l'État de la famille – ce qui permet à cette tradition de philosophie politique de dénoncer comme oppressives et artificielles certaines structures sociales¹¹⁹. C'est une façon aussi de récuser l'analyse libérale de l'hypertrophie de l'État sous le double effet de l'absolutisme royal et de la centralisation jacobine, qui conduisent à éliminer la multitude des communautés restreintes, groupes semi-naturels, pourrait-on dire, qui formaient un écran protecteur pour l'individu contre l'action oppressive de l'État¹²⁰. La deuxième série d'analyses porte sur la fonction des groupes restreints pour l'équilibre psychologique et moral de l'individu : instance de socialisation où s'intériorise la règle sociale d'une part, d'autre part lieu d'intégration et objet d'identification. Ce sont les deux aspects de la relation de la société à l'individu, fonction de répression et fonction d'intégration-identification, sanction et fusion. On pourrait sans doute expliciter les fondements anthropologiques de la sociologie de Durkheim¹²¹. Retenons simplement ici cette théorie de la fonction des groupes secondaires (qui s'articule avec une théorie de la crise de l'intégration dans la société moderne, donnée notamment dans *Le Suicide* ; on en reparlera) appelée à de riches développements dans la tradition psychosociologique américaine (théorie des groupes restreints)¹²² et dont on pourrait reconnaître des avatars dans les discours contemporains sur la sociabilité et les associations¹²³. C'est donc sur leur fonction de socialisation des individus que sont interrogées les instances politiques, l'analyse durkheimienne faisant peu de place à l'étude spécifique du système et des institutions politiques.

On peut abandonner sans regret le débat sur la constitution d'objet, sur la présence éventuelle, sous le masque de la sociologie, d'une science politique putative dans l'œuvre de Durkheim. Cependant, la question de la « politique » de Durkheim n'est pas épuisée par la question de l'objet de la science qu'il a voulu constituer. Cette question a deux aspects, l'un est celui de ses interventions politiques, des prescriptions pratiques qu'il a proposées dans les débats politiques de son temps, au nom de sa sociologie ; l'autre est celui de l'organisation politique qu'il a pu proposer – c'est la

question du corporatisme et du fascisme, du rapport au socialisme, traitée longuement dans le livre de J.-C. Filloux. Sur la politique « pratique » de Durkheim, sur ses diagnostics et ses suggestions politiques comme sociologue, on connaît la distance du sociologue à la politique et la rareté de ses interventions : celles-ci ont porté sur la législation du mariage, sur la suppression de certaines formes de transmission héréditaire, sur le droit de grève des fonctionnaires¹²⁴ et – mais c’est une intervention de moraliste plus que de politique – sur la question des droits de la conscience individuelle à l’occasion de l’affaire Dreyfus¹²⁵. Le thème récurrent de ses prescriptions politiques, c’est celui des groupes professionnels, présent dans la *Division du travail social*, et, explicitement et systématiquement, dans la deuxième préface (1902), dans *Le Suicide*, les *Leçons de sociologie*. On peut y voir les prémisses d’une doctrine corporatiste¹²⁶. J.-C. Filloux discute longuement ce problème et à juste titre car il est central pour la question du rapport de Durkheim au socialisme. Il faut ici se garder de l’anachronisme et aller au-delà de la logique du soupçon ou de celle, antithétique, de l’apologie : la première pourrait s’alimenter au refus du marxisme chez Durkheim (refus de la lutte des classes)¹²⁷, à la préoccupation de restaurer une autorité morale de l’État, au souci de donner un fondement social au sentiment religieux (ce qui, inversement, peut ouvrir la voie à la déification de l’État) ; la deuxième invoquer le libéralisme constant de Durkheim, son approbation de la suppression des corporations¹²⁸, ses déclarations sur la légitimité de la séparation des syndicats de patrons et d’employés respectivement¹²⁹, ses sympathies socialistes, son souci de définir un ordre social juste¹³⁰, signaler enfin que Mauss a pu reconnaître dans les soviets une forme d’organisation aussi comparable aux idées de Durkheim sur les groupes professionnels que les corporations du fascisme¹³¹. Plutôt que de se faire procureur ou avocat, il convient de situer les prescriptions sociales du sociologue par rapport à sa théorie et d’indiquer ce qu’elles révèlent sur son analyse de la crise de la société moderne et, spécialement, sur la question sociale. Durkheim assigne trois fonctions aux groupes professionnels. Constituer des instances légitimes (ou, mieux, légitimantes) de régulation et de négociation des relations professionnelles : il s’agit de créer un milieu spécifique, lieu de discussion où se négocient et se fixent entre patrons et ouvriers des règles faisant autorité pour créer un « état de

droit» dans les relations sociales¹³². Former un milieu de socialisation, à la fois instance de répression et objet d'identification, exerçant une contrainte plus douce et plus proche que celle de l'État ou de la société et une contrainte plus forte et plus autorisée que celle que peut exercer le groupe domestique dans la société moderne, et de même objet d'adhésion plus proche que la société, instance trop éloignée de l'individu¹³³. Enfin, offrir un niveau adapté de collectivisation de la propriété, au-dessus de ce qui fut jadis la propriété collective de la famille devenue appropriation privée, avec les injustices que crée et reproduit l'héritage, au-dessous de la propriété collective de l'État, trop impersonnelle, renforçant le risque de l'hypertrophie étatique et les dangers du développement parasitaire de l'appareil administratif¹³⁴. Soit une fonction sociale de régulation professionnelle, une fonction morale de répression et d'intégration, une fonction économique de collectivisation de la propriété. L'importance reconnue aux groupes professionnels s'explique par l'analyse de l'évolution des liens domestiques et des liens de territorialité : réduction fonctionnelle de l'importance du groupe domestique, resserrement de ce groupe à l'échelle de la famille conjugale¹³⁵ ; importance décroissante des liens de territorialité : c'est moins l'appartenance à une communauté locale qui définit l'individu que la série des rapports qu'il entretient avec les autres du fait de sa position dans une division des fonctions sociales¹³⁶. Elle découle aussi d'une analyse de la spécificité de la société industrielle moderne (thème venu de Spencer et de Saint-Simon) : les fonctions économiques se développent aux dépens des fonctions militaires, administratives, religieuses et même des fonctions scientifiques, importantes mais en bonne part du fait de leur contribution au développement des fonctions économiques¹³⁷. Durkheim a pu trouver l'idée corporative chez Schaeffle, peut-être chez Tonnies¹³⁸. Elle s'élabore chez Sorel, et pas à la seule source durkheimienne¹³⁹. Elle a chez Durkheim deux fonctions essentielles : elle répond à l'absence ou à l'effacement de groupes intermédiaires, nécessaires pour médiatiser la relation de l'individu et de la société ; dans le domaine économique, domaine où l'activité se développe anarchiquement et qui souffre d'une insuffisance de régulation (anomie au sens premier du mot chez Durkheim, dans la *Division du travail social*), elle promet la moralisation de la vie économique et la régulation des relations entre les classes. Le premier thème

répond au constat d'une crise morale, crise de l'intégration de l'individu à la société (« égoïsme » et libération incontrôlée des désirs – « anomie » – ou déréliction) ; le deuxième prolonge un diagnostic sur la vie économique comme secteur développé de façon anarchique, échappant au contrôle de la société : crise de l'intégration de la société comme organisme.

C'est par l'intermédiaire du diagnostic sur la vie économique que le thème des groupes professionnels se lie à l'analyse du socialisme. Durkheim a deux façons de penser le socialisme. Dans l'une et l'autre, il le traite comme un symptôme de l'évolution et de la crise sociales ; mais dans un cas il y voit l'expression et l'organisation de la lutte des classes ; dans un autre cas il y voit d'abord l'intention de soumettre la vie économique à une organisation. Les doctrines socialistes peuvent donc être interprétées d'abord comme expression et tentative de solution de la question ouvrière, ou d'abord comme énonciation d'une exigence d'organisation de la vie économique¹⁴⁰. C'est la notion d'anarchie qui sert de racine commune aux deux sortes d'interprétations ; mais ce n'est possible qu'au prix d'un jeu avec les sens multiples du terme. Ce que le sociologue aperçoit dans le premier aspect du socialisme, c'est le symptôme de l'anarchie du désir¹⁴¹ dans la société industrielle moderne, faute d'instances de régulation suffisamment proches et suffisamment fortes : c'est ici que s'inscrit le recours aux groupes professionnels comme milieux de socialisation. En ce sens la sociologie se fonde sur une anthropologie au sens philosophique¹⁴². Selon la deuxième ligne d'analyse – et c'est celle que Durkheim privilégie (on y reviendra ci-dessous) –, le socialisme énonce, même de manière détournée ou incomplète, une exigence d'organisation d'un secteur de la vie sociale, celui de la vie économique, qui s'est développée de façon anarchique, hors du contrôle du système central ou de l'État. Hypertrophie, développement extrême des fonctions économiques (par comparaison avec un état de la société où la vie commerciale et industrielle est peu développée), développement séparé de l'État et des fonctions d'information et de communication : les métaphores biologiques sont nombreuses dans ce type d'analyse¹⁴³. Le schème organiciste permet de mettre au deuxième plan le modèle de la lutte des classes. La définition de l'intégration comme intégration d'un organisme commandé par un système nerveux central, permet de neutraliser ou de déplacer la question de l'intégration au sens

social et des menaces que représente la « guerre des classes » pour cette intégration. De sorte que c'est plutôt le planisme comme exigence de régulation que l'égalitarisme ou la lutte contre la domination que l'analyse de Durkheim privilégie dans son diagnostic sur le mouvement social qui s'exprime dans le socialisme¹⁴⁴.

Cette discussion sur la place des objets politiques dans la sociologie de Durkheim et sur la portée politique de cette sociologie nous conduira à poser quelques questions sur le projet qui habite l'entreprise durkheimienne et qui peut continuer de hanter la tradition sociologique. Pour élucider son rapport à la politique, il ne suffit pas en effet de dire que cette sociologie exclut ou rend difficile l'appréhension des objets politiques¹⁴⁵. On peut sans doute invoquer le refus de l'art politique au nom de l'idéal scientifique, la revendication du droit au détour, à la mise entre parenthèses des problèmes sociaux immédiats au nom de la longue patience de la science ; on peut relever aussi que l'analyse de l'institutionnel, du social sous la forme cristallisée qu'il prend dans des institutions¹⁴⁶ rend difficile l'appréhension des ordres sociaux comme arrangements « négociés » et donc oblitère la dimension politique des phénomènes ; indiquer encore que la définition de l'expérience du social comme contrainte, résistance par rapport aux mouvements de la conscience individuelle, rend le sociologue moins attentif à l'étude des mécanismes par lesquels s'instaure ou se perpétue une légitimité. Ce serait s'interroger sur les aspects occultés ou repoussés aux marges du champ visuel par la perspective que le sociologue prend sur son objet et on pourrait ici, pour s'aider de comparaisons et de schèmes de pensée, se demander pourquoi le durkheimisme privilégie la statique aux dépens de la dynamique, en termes comtiens, ou référer Durkheim à Weber pour comparer la place faite par chacun à la dimension politique de l'ordre social et des arrangements sociaux. Mais peut-être faut-il ne pas se contenter de ces préalables (la politique laissée de côté) pour s'interroger sur les effets internes, sur l'objet sociologique, de cette lacune ou de cette censure. Si le domaine de la sociologie est une région du social hors l'atteinte de l'accord des volontés individuelles, pour bien marquer que la société ne se déduit pas du contrat, si c'est l'institution qu'étudie le sociologue, ne risque-t-il pas de négliger la constitution¹⁴⁷ ? Si la sociologie a pour objet des phénomènes qui échappent à la conscience individuelle ou l'excèdent,

régulations ou mouvements « inconscients »¹⁴⁸, le sociologue n'aura-t-il pas quelque peine à restituer aux débats des sujets sociaux leur consistance et leur portée¹⁴⁹ ? Enfin et surtout, si le sociologue délimite et définit une région du social où il peut retrouver des ensembles sociaux sous l'atomisation des sujets politiques¹⁵⁰, ne risque-t-il pas d'immobiliser en une topique (des « niveaux de la réalité sociale ») ce qui est une carte provisoire du savoir et des domaines de recherche¹⁵¹, définie ici dans la polémique scientifique, explicite et implicite, avec la pensée traditionaliste¹⁵² ; ne risque-t-il pas d'exclure ainsi du domaine des régulations qu'il étudie des phénomènes de lutte politique qu'il aura peine ensuite à y réintroduire comme stratégies ?

On aura remarqué que ces questions de choix d'objet pourraient se formuler en termes de relations de la sociologie à des disciplines : relation au droit et à la philosophie politique pour la première, relation à la psychologie pour la deuxième, relation à la philosophie de l'histoire, aux « sciences morales et politiques » pour la troisième : encore une occasion de remarquer que les objets scientifiques ne se construisent pas dans la solitude d'un projet intellectuel fondateur et inaugural¹⁵³. La question de la place de l'objet politique chez Durkheim est donc obérée par le substantialisme (poser un « objet » politique), sans même parler de l'esprit de chapelle ou de corporation académique ; mais elle est intéressante si elle permet d'interroger la sociologie durkheimienne sur sa cécité aux luttes politiques : c'est ce que voudraient suggérer les questions ci-dessus. Mais, après avoir balayé devant sa porte, le sociologue pourra peut-être demander à ses voisins académiques de regarder devant chez eux : à eux de dire quelles scolies obstruent la leur¹⁵⁴. La censure de la politique dans la sociologie durkheimienne n'a-t-elle pas pour effet de laisser bavarder, ailleurs, une « science » construite pour cet « art » de la politique, pour reprendre autrement les termes de Mauss¹⁵⁵ ?

QUESTION SOCIALE ET QUESTION JUIVE

L'exposé ci-dessus a présenté quelques-unes des grandes oppositions autour desquelles s'organise la sociologie durkheimienne sans insister sur la manière dont elles s'organisent dans le temps. Il faut y venir maintenant plus systématiquement : ce sera une manière de reprendre la question du tournant ou des tournants de l'œuvre. D'un mot on soutiendra, pour

centrer la discussion sur la période de 1885 (premiers comptes rendus de Durkheim) à 1898 (parution du premier tome de *L'Année sociologique*, qui suit la *Division du travail social*, *Les Règles de la méthode sociologique*, *Le Suicide*)¹⁵⁶, que Durkheim passe d'une problématique sociologique organisée par référence à la question sociale à une définition de la crise de la société moderne comme crise morale ; que, dans le diagnostic sur cette crise morale, l'antagonisme entre les classes cède progressivement la place à la contradiction des valeurs à l'intérieur de la bourgeoisie ; enfin, que, dans l'analyse de cette contradiction, s'introduit, de manière largement implicite, une réflexion sur la question juive dans la France de son temps.

La question sociale est au cœur de la problématique des premières œuvres de Durkheim, spécialement de la *Division du travail social* ; cette question, on l'a dit, couvre deux interrogations : d'une part celle du lien social, des fondements d'un ordre social, d'autre part celle de la question ouvrière. On peut considérer que, si la première reste au cœur de sa problématique, la seconde est lentement refoulée ou déplacée. En effet, dans la *Division* (dont on a coutume de lire surtout les deux premiers livres en prêtant moins d'attention au troisième, interrogation sur les formes « anormales »), Durkheim s'interroge longuement sur la guerre des classes¹⁵⁷. Dans *Le Socialisme*, Durkheim privilégie la question « sociale » (au premier des deux sens indiqués ci-dessus) par rapport à la question « ouvrière ». Cette dernière est d'abord pour lui une question morale : il s'agit que l'organisation effective des rétributions soit juste et, surtout, que les mécanismes de discussion, d'instauration, d'inculcation de ces règles de répartition soient assez efficaces pour que « les hommes se contentent de leur sort¹⁵⁸ ». C'est le sens des analyses et des recommandations sur les groupes professionnels. Considérée ainsi la question ouvrière est d'abord un problème de régulation (ou de répression) des aspirations¹⁵⁹.

Cette série de déplacements prend sens, évidemment, sur fond de l'histoire du socialisme (comme théorie et comme mouvement politique et social) en France¹⁶⁰. Ils s'opèrent au fil de l'itinéraire intellectuel qui mène de la *Division du travail social* (1893) à la deuxième préface au même livre (1902) *via* le cours sur le socialisme (1895).

Mais il y a plus d'un mouvement dans la problématique et dans les intérêts de Durkheim : le déplacement de la question sociale, « question

ouvrière » dans les termes qu'il emploie, à la question morale, est accompagné d'un approfondissement et d'une spécialisation empirique dans les études de statistique morale, avec l'analyse du *Suicide*¹⁶¹. On a coutume (on se souvient de nos remarques sur la rigidité de la division des « genres » dans la littérature et, plus encore, dans la critique sociologique) d'y voir un essai d'étude empirique, un modèle méthodologique. Mais, comme interrogation sur un symptôme de crise morale et analyse des modes de régulation sociale des aspirations et des modes de relation des individus aux groupes, ce livre est en continuité profonde avec les interrogations de Durkheim sur la crise, sociale et morale, des sociétés industrielles. L'analyse des causes du *Suicide* comporte en effet, symétrique de l'étude des défauts (par excès ou insuffisance) de l'intégration et des défauts de la répression¹⁶², une interrogation sur les bonnes manières de vivre dans la société moderne. Celle-ci s'organise comme une réflexion sur les valeurs qui doivent animer les différents groupes professionnels¹⁶³. Cette réflexion où on pourrait facilement reconnaître des convergences avec des thèmes weberiens, sur les *éthos* de classes ou de groupes, ou avec une philosophie weberienne et, en deçà, nietzschéenne, sur le caractère inconciliable de ces différentes éthiques¹⁶⁴, traduit deux sortes de déplacements par rapport aux réflexions initiales de Durkheim sur la question sociale. D'abord un passage d'une interrogation sur la lutte des classes à une réflexion sur les valeurs des différents groupes de la bourgeoisie (hommes d'affaires, militaires, intellectuels, etc.)¹⁶⁵. Ensuite, à l'intérieur même de cette réflexion et la surdéterminant, une méditation sur les bonnes manières d'être un juif assimilé dans la France contemporaine, sans doute aiguës et approfondies par les débuts de l'affaire Dreyfus¹⁶⁶. Ceci paraîtra peut-être hasardeux à ceux qui ne lisent *Le Suicide* que dans les *readers* ou dans les commentaires méthodologiques. Cependant, la simple lecture des textes, la simple mise en relation chronologique conduisent à ne pas se contenter des récits classiques qui situent les réactions de Durkheim à l'affaire Dreyfus dans l'ordre, soigneusement balisé et délimité, de la prise de position politico-morale (le moment de la conscience pétitionnaire), l'œuvre restant étrangère aux questions que se pose l'universitaire juif¹⁶⁷. Il nous paraît au contraire que l'on peut se demander (et la comparaison des analyses données dans un premier travail de Durkheim sur le suicide,

en 1888, avec celles du livre, en 1897, autorise cette question)¹⁶⁸ si *Le Suicide* n'est pas aussi une réflexion, déclenchée et dramatisée par l'affaire Dreyfus, sur la différence des attitudes éthiques requises chez le militaire et chez l'universitaire, manière de se convaincre que Dreyfus n'est pas un lâche quand il se laisse accuser; et si ce n'est pas aussi, plus généralement, une réflexion sourdement poursuivie depuis longtemps sur les modes d'intégration des juifs dans la France contemporaine. On montrerait, par une analyse de l'exemplification (présences et absences qui trahissent des censures)¹⁶⁹ dans *Le Suicide*, que c'est un des moments du retour de la culture et de la tradition juive dans la conscience de Durkheim¹⁷⁰. Mais ceci est un autre grimoire...¹⁷¹

Notes

Préface

1. Extrait de la *Revue philosophique* (1900-1905 ?), in É. Durkheim, *Textes*, t. III, *Fonctions sociales et institutions*, éd. V. Karady, p. 174.
2. É. Durkheim, *Leçons de sociologie. Physique des meurs et du droit*, Paris, PUF, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1969 (1898), p. 104.
3. *Ibid.*, p. 79.
4. Extrait de la *Revue philosophique* (1900-1905 ?), in É. Durkheim, *Textes*, t. III, *op. cit.*, p. 175.
5. B. Karsenti, « Émile Durkheim », dans Jacques Picard, Jacques Revel, Michael Steinberg et Idith Zertal (dir.) *Makers of Jewish Modernity*, Princeton, Princeton University Press, 2016, p. 30-45.
6. Cité dans É. Durkheim, *Textes*, t. II, *Religion, morale, anomie*, éd. V. Karady, p. 252.
7. R. Aron, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1965, p. 295.

Émile Durkheim. Le social, objet de science Du moral au politique ?

1. A. Cuvillier, *Où va la sociologie française*, 1953 et G. Davy, *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui* (1931), 1950 et *L'Homme, le fait social et le fait politique*, 1973, en témoignent encore dans les deux dernières décades.
2. T. Parsons, *The Structure of Social Action*, 1937 ; H. Alpert, *Émile Durkheim and his Sociology*, 1939 ; et, pour finir, S. Lukes, *Émile Durkheim, his Life and Work. A Historical and Critical Study*, 1973, dans une biographie intellectuelle.
3. Avec quelques-uns des effets fâcheux d'une concurrence « sauvage ». Ainsi, en dehors des œuvres canoniques (*De la division du travail social*, *Les Règles de la méthode sociologique*, *Le Suicide*, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*) régulièrement rééditées aux PUF, des livres, éditions de cours de Durkheim, sont restés longtemps difficilement trouvables, voire introuvables (*Le Socialisme et surtout L'Évolution pédagogique en France*). Le rassemblement des articles

NOTES

et mémoires de Durkheim a été entrepris, mais leur classement thématique et chronologique compromis par le souci de maintenir des droits éditoriaux : on a ainsi *La Science sociale et l'action*, textes présentés par J.-C. Filloux, Paris, PUF, 1970, ci-dessous désigné SSA ; *Le Journal sociologique* (appellation curieuse qui couvre une réunion de textes de Durkheim publiés dans *L'Année sociologique*), Paris, PUF, 1969 ; et, surtout, les *Textes* édités par V. Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1975 (3 vol.).

4. Notamment T. Clark, *Prophets and Patrons, The French University and the Emergence of the Social Science*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1973 ; les numéros spéciaux de la *Revue française de sociologie*, ci-dessous RFS (*À propos de Durkheim*, 1976 ; *Les Durkheimiens*, 1979 ; *Sociologies françaises au tournant du siècle*, 1981). Par ailleurs, un groupe d'études durkheimiennes, qui édite un bulletin (Paris, Maison des sciences de l'Homme), entretient l'érudition sur Durkheim, les durkheimiens et leur œuvre.

5. Par exemple et notamment, P. Besnard, « Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé », *RFS*, 14 (1), 1973, p. 27-61 ; P. de Gaudemar, « É. Durkheim, sociologue de l'éducation », *Homo*, Annales de la faculté de Toulouse, VIII, octobre 1969, p. 129-142 ; F.-A. Isambert, « Durkheim et la statistique écologique », in *Une nouvelle civilisation. Hommage à Georges Friedmann*, Paris, Gallimard, 1973, p. 93-110.

6. Par exemple H. Selvin, « Aspects méthodologiques du *Suicide* », reproduit in R. Boudon et P. Lazarsfeld, *Méthodes de la sociologie, 2. L'analyse empirique de la causalité*, Paris-La Haye, Mouton, 1966, p. 276-291.

7. R. A. Nisbet, *The Sociology of Émile Durkheim*, 1974. On reviendra plus loin dans le texte sur « l'anomie », concept présent dans la *Division du travail social* et dans *Le Suicide*. Ces interprétations anglo-saxonnes doivent être distinguées d'une ligne analytique plus récente qui fait dériver de la notion d'anomie une exaltation du « désordre » présent sous « l'ordre » social. Ce sont particulièrement les post-gurvitchiens (J. Duvignaud, *L'Anomie, hérésie et subversion*, Paris, Anthropos, 1973 ; G. Balandier) qui bouleversent l'image structuro-fonctionnaliste de Durkheim, forgée par Parsons et Merton.

8. C'est le cas des travaux de V. Karady (« Normaliens et autres enseignants de la Belle Époque : note sur l'origine sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *RFS*, 13 (1), 1972, p. 35-48, et les contributions aux numéros spéciaux de la *RFS*, cités ci-dessus) ; de P. Vogt (*The Politics of Academic Sociological Theory in France, 1890-1914*, Ann Arbor, Michigan, Xerox University Microfilms, 1976). Le livre qui donne le cadre analytique général de cette sociologie

NOTES

des disciplines scientifiques est celui de J. Ben David (*The Scientist's Role in Society*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1971). Les différentes figures formées par les traditions critiques dessinent une idéologie des trois fonctions dans la cité scientifique, si l'on peut dire : fonction de théoricien, fonction de méthodologue, fonction d'organisateur-patron.

9. R. Aron, *Les Étapes de la pensée sociologique*, 1967.

10. Une actualité plus récente témoigne que les luttes d'interprétation autour de Durkheim se poursuivent. Dans le *Dictionnaire de la sociologie critique* de R. Boudon et F. Bourricaud, Durkheim, reconnu et célébré naguère par le premier de ces auteurs pour son scrupule méthodologique et ses soucis empiristes (*L'Analyse mathématique des faits sociaux*, Paris, Plon, 1967), est interrogé et critiqué sur les présupposés «holistes» de son système et sur la méconnaissance de l'action individuelle. Ces traits de la doctrine durkheimienne sont imputés, à bon droit, à la préoccupation de prendre le contre-pied des philosophies individualistes et artificialistes de la société. Il semble cependant que ce Durkheim-là ait été «gauchi» pour les besoins de la cause, et de la polémique contemporaine. On peut se demander s'il n'en est pas de même (mais par une déformation symétrique) pour Max Weber érigé en père fondateur de «l'individualisme méthodologique» au prix de lectures (ou, du moins, de citations) partielles.

11. On sait que celle-ci vient d'avoir la consécration d'une section du CNRS («Sciences du politique»), signe indubitable et définitif de l'existence scientifique.

12. Je remercie pour leurs discussions et leurs critiques J.-L. Fabiani et P.-Y. Pétilion ; pour sa lecture et sa transcription N. Ruster, du Laboratoire de sciences sociales de l'ENS ; et J. Piel, qui m'a aidé à quelques sacrifices.

13. L'expression de «science sociale» dans ses emplois les plus courants au moment où Durkheim commence à travailler (par exemple dans les titres des ouvrages de Coste ou de Fouillée, dont traitent les premiers comptes rendus de Durkheim) désigne le traitement philosophique d'un ensemble de questions sociales. À Bordeaux, le premier cours professé par Durkheim a été un cours de «science sociale» (voir Durkheim, *Textes*, éd. cit., t. I, p. 73-74).

14. On s'illusionne en effet parfois sur la domination intellectuelle du positivisme où on voit comme une idéologie officielle régnant sans partage. La statistique de la tendance philosophique des universitaires de la Sorbonne dans ces années le montrerait.

15. Voir l'aveu discret de Durkheim dans «L'état actuel des études sociologiques en France» (1895), *Textes*, éd. cit., t. I, p. 73 : «la sociologie, née de la philosophie

NOTES

positive, a pris parfois à l'égard de certaines doctrines philosophiques une attitude inutilement agressive».

16. Sur l'étymologie « vicieuse » de sociologie, « Sociologie et sciences sociales » (1909), in *SSA*, p. 137. Dans les trois premiers écrits de Durkheim publiés de son vivant (le discours de distribution des prix aux lycéens de Sens, de 1883, ayant été publié en 1967), trois comptes rendus parus dans la *Revue philosophique* en 1885, on note à propos de Schaëffle, dans la discussion critique : « on a montré que la science sociale avait un objet non moins réel que les sciences de la vie (à travers les débats sur l'origine des sociétés) [...] la sociologie est maintenant sortie de l'âge héroïque [...] qu'elle se fonde, s'organise, trace son programme » et encore : « les sociologues s'organisent en deux écoles » (*Textes*, t. 1, p. 374-375). À propos de Fouillée, « la sociologie moderne » (que Fouillée, dans un de ses livres, avait tenté de concilier avec la morale de Rousseau) ; le « sociologue » est désigné comme spécialiste de l'étude des événements sociaux (*SSA*, p. 171 et p. 178). À propos de Gumpowicz : « c'est une preuve de plus des efforts persévérants qui sont faits en Allemagne pour pousser dans tous les sens l'investigation sociologique [...] cet intéressant mouvement [...] si peu connu et si peu suivi chez nous ! C'est ainsi que la sociologie, française d'origine, devint de plus en plus une science allemande » (*Textes*, éd. cit., t. 1, p. 344 ; *Revue philosophique*, XX, 1885, p. 627-634). « Science sociale » est utilisé comme un équivalent du néologisme « sociologie », avec l'intention de souligner le caractère scientifique de ce nouvel objet d'étude.

17. Et quelquefois appuyé sur de mauvais indices : que « *scientia politica* » soit utilisé dans la thèse latine de Durkheim sur Montesquieu prouve simplement que le latin de cette époque était encore assez vivace pour que l'on sentît le macaronique, voire le barbaresque de « sociologia » ou « *societatis scientia* ».

18. L'état de la philosophie sous le Second Empire témoigne de l'antagonisme entre une tradition libérale de spéculation à fondement historique (qui se retrouvera dans la lignée Taine-Boutmy) et une tradition rationaliste de réflexion sur l'organisation sociale à fondement philosophique.

19. « La sociologie en France au XIX^e siècle » (1900), in *SSA*, p. 136 ; et, pour une analyse plus détaillée de l'« enthousiasme rationaliste » de la Restauration, de l'« effervescence intellectualiste », de l'ambition de « refaire » par la science « l'organisation morale du pays », sources du « saint-simonisme, du fouriérisme, du comtisme et de la sociologie », et de la retombée de cet enthousiasme « dès les débuts de la Monarchie de Juillet », p. 121-122.

20. Par exemple dans « La sociologie en France au XIX^e siècle », *ibid.*, p. 111-113 ; mais aussi dans *Les Règles de la méthode sociologique*. Dans « Sociologie et

NOTES

sciences sociales» (1909) : «Les progrès de l'art politique suivront ceux de la science sociale, comme les découvertes de la physiologie et de l'anatomie ont aidé au perfectionnement de l'art médical.» (SSA, p. 143).

21. *Immemor* «*homo papaver*», pour démarquer une expression de Balzac.

22. Si l'on veut un autre indice du statut et du contenu de la « science politique » pour les durkheimiens, voici, dans un compte rendu par R. Hourticq d'un livre de M. Deslandes, *La Crise de la science politique et le problème de la méthode* : « Cette science est de nos jours à demi-abandonnée. [L'auteur] ne change rien à l'idée essentielle que l'on s'est faite de la science politique. Celle-ci sera surtout pratique et dira non seulement ce qui est mais ce qui doit être. » (*L'Année sociologique*, 6, 1901-1902, p. 370)

Les « sciences politiques » existent à peine comme corpus relativement autonome de disciplines au temps des débuts de Durkheim. Paul Janet enseigne la philosophie politique à la faculté des Lettres ; il y a des intérêts pour ce domaine chez les juristes de la faculté de Droit ; le courant mieux constitué des *Staatwissenschaften* allemandes propose un exemple ; enfin si l'École libre des sciences politiques est fondée en 1871 par Boutmy (largement inspiré par Taine), ce que l'on y enseigne est un conglomerat de techniques, de spéculations, de disciplines utiles à l'homme politique plutôt qu'une discipline nettement constituée (cf. P. Favre, « Les sciences d'État entre déterminisme et libéralisme. Émile Boutmy (1835-1906) et la création de l'École libre des sciences politiques », *RFS*, XXII (3), 1981, p. 429-465).

23. « L'état actuel des études sociologiques en France » (1895 en italien, dans *La riforma sociale ; Textes*, t. 1, p. 105). Ces textes pourraient être doublés par des citations des *Règles de la méthode sociologique*.

24. « Sociologie et sciences sociales » (1909), in SSA, p. 141. Ce sont les mêmes raisons qui rendent compte de la défiance de Durkheim à l'égard des méthodes biographiques, suspectes de participer des illusions épistémologiques de l'histoire « historisante » (ou de les entretenir).

25. C'est notamment le cas de l'ouvrage de T. Clark (voir note 4) ; mais il n'est pas le seul.

26. Voir l'étude de J.-L. Fabiani, *La Crise du champ philosophique (1880-1914). Contribution à l'histoire sociale du système d'enseignement* (multigr.), Paris, Laboratoire de sciences sociales de l'ENS, 1980.

27. Le cynisme apparent (de première venue, décisive et préalable) qui se satisfait à bon compte avec les seuls mots de « stratégie », « pouvoir », stratégies d'imposition ou de légitimation et autres *ejusdem farinae*, ne saurait masquer la naïveté profonde de ces approches.

NOTES

28. « Paradigme de Romulus » ; le héros fondateur commence par « circonscrire » un champ ; le geste scientifique inaugural « trace », « délimite », « définit ». Dans la cité savante que nous peignent ces épistémologies de fantaisie, il y a plus de fondateurs que de travailleurs : on ne s'étonnera pas dès lors qu'il y ait plus de vocations de géomètres et d'arpenteurs que de laboureurs, à fortiori de bêcheurs.

29. E. Kant, *Le Conflit des facultés*, trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1935. Kant formule de façon paradigmatique, en 1798, la revendication de prééminence et de pouvoir intellectuel de la faculté de Philosophie par rapport à la faculté de Théologie, de la faculté de la Science par rapport aux facultés de la Pratique et du Gouvernement, du corps des savants (les professeurs d'Université, « savants corporatifs ») par rapport aux savants indépendants et aux « amateurs », vivant « dans l'état de nature de la science » (p. 14). On retiendra notamment, pour le débat qui nous occupe ici, la revendication d'un primat de la théorie et de la science sur les disciplines dont l'importance est décrétée par le gouvernement, savoirs profanes qui n'ont pas vraiment la légitimation de la corporation des savants. C'est à partir de là qu'il faudrait interroger les fantasmes de pouvoir intellectuel liés à la montée de l'idée universitaire. Ce n'est précisément pas le rêve d'un pouvoir mandarinal pour les philosophes puisqu'il s'agit de subordonner le savoir de type mandarinal (savoirs et culture des administrateurs, « hommes d'affaires ou techniciens de la science », qui « doivent assurément avoir étudié à l'Université, mais peuvent avoir beaucoup oublié », p. 14) à la science des universitaires. Cette utopie de cité savante porte condamnation, on le voit, de la « caméralistique ».

30. Voir L. Liard, *L'Enseignement supérieur en France, 1789-1889*, 2 vol., Paris, A. Colin, 1888-1894 ; O. Gréard, « L'enseignement supérieur à Paris en 1881 », in *Éducation et instruction*, t. III : *Enseignement supérieur*, Paris, Hachette, 1887 ; ainsi qu'A. Prost, *L'Enseignement en France, 1800-1967*, Paris, A. Colin, 1968 (4^e partie, chap. 10).

Le positivisme comme mise en forme philosophique de l'ambition universitaire (à la fois ambition scientifique, ambition théorique, ambition politique – on reviendra sur le lieu d'application et la traduction de cette visée politique) peut s'analyser comme ressentiment ou fantasme de dominés ; on peut aussi considérer que les « prolétaires » de l'Université ont en partie réussi, au moins pour un temps, dans l'entreprise de réhabilitation des disciplines « scientifiques » par rapport aux disciplines « professionnelles », des « facultés » par rapport aux « écoles », le positivisme étant un meilleur support pour cette ambition que le spiritualisme à l'ancienne des philosophes cousins.

La fière architecture des palais universitaires de la Sorbonne nouvelle (construction de 1885 à 1889) en témoigne, de même que, dans l'ordre du

NOTES

discours, la théorie de l'Université (voir les thèses de L. Liard là-dessus), et, dans l'ordre pratique et juridique, l'organisation des facultés en Universités. Cette « promotion » dans la hiérarchie universitaire des Lettres supposait des conditions théoriques (nouvelle « carte » du savoir, épistémologie des Lettres comme disciplines scientifiques) et morphologiques (formation d'un public de « vrais » étudiants).

31. Les « sciences camérales », enseignement du savoir de l'homme d'État, tôt constituées en Allemagne, préfigurent les sciences politiques. Pour la Prusse, au XVIII^e siècle, c'est l'Université de Halle qui est le centre principal de formation des fonctionnaires prussiens ; sous l'influence de Christian Thomasius et, plus tard, de Christian Wolff, Halle privilégie le savoir séculaire moderne par rapport aux traditions scolastiques (géographie, politique, mathématique et particulièrement « statistique », sciences naturelles sont les disciplines essentielles).

La stratégie de Durkheim pour gérer le rapport de la sociologie aux formations du praticien et du politique (distance ; affirmation du droit à détourner et ignorer les questions de la pratique ; mais aussi insistance sur la prééminence de la théorie, y compris pour résoudre les questions de la pratique) est apparente dès la leçon d'ouverture du cours de science sociale à Bordeaux (SSA, p. 77-110). Ce rapport s'exprime à propos de la relation de la science sociale aux enseignements de la faculté de Droit.

32. D'abord en Allemagne (Wundt et l'école des psychophysicologues), ensuite en France (Th. Ribot) (cf. J. Ben-David et R. Collins, « Social Factors in the Origins of a New Science : the Case of Psychology », *American Sociological Review*, 31 (4), 1966, p. 451-465).

La référence scientifique la plus proche pour Durkheim, c'est la psychologie (modèle de *L'Année psychologique*, qui paraît depuis 1895, n° 1 daté 1894 ; Th. Ribot enseigne à la Sorbonne depuis 1885, a fondé la *Revue philosophique* qui paraît depuis 1875) ; de son voyage en Allemagne, Durkheim a rapporté notamment une étude sur « la science positive de la morale en Allemagne » (1877, in *Textes*, t. I, p. 267-343) consacrée pour une grande part à Wundt.

33. Mais les disciplines littéraires peuvent aussi se penser (et, d'une certaine manière, se pratiquer) en se conformant au modèle positiviste de la discipline expérimentale : le modèle allemand du séminaire est associé au modèle scientifique du laboratoire ; les disciplines de la philologie érudite, de l'histoire peuvent se calquer sur le modèle de l'analyse de laboratoire de l'infiniment petit (par exemple dans les textes d'O. Gréard, *op. cit.*, p. 71).

NOTES

34. É. Boutroux (*De la contingence des lois de la nature*, Paris, Germer-Baillière, 1874), professeur de philosophie de Durkheim à l'École normale supérieure. Et, avec Fustel de Coulanges, selon G. Davy, presque le seul à l'avoir marqué durablement (G. Davy, « Durkheim : voie nouvelle offerte à la science de l'homme », in *L'Homme, le fait social et le fait politique*, p. 17-23 ; 1^{re} parution 1960, *Annales de l'Université de Paris*). Il théorise l'avènement de disciplines positives autonomes, issues de la philosophie : « on dirait que le temps approche où la philosophie, comme telle, aura vécu et sera remplacée, purement et simplement, par une collection de sciences philosophiques, c'est-à-dire par quelques unités ajoutées à la liste des sciences positives [...] l'on vit se former une psychologie, une sociologie, une méthodologie ayant chacune leur base expérimentale distincte et, par suite, leur existence à part » (« La philosophie en France depuis 1867 », 3^e Congrès international de philosophie, Heidelberg, 1908, in *Revue de métaphysique et de morale*, XVI (6), 1908, p. 683-716, citation p. 685).

35. J. Goody, *La Raison graphique*, trad., prés. J. Bazin, A. Bensa, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

36. Voir note 99 pour la liste des références. On pourrait y ajouter des notes plus brèves extraites de débats ou de comptes rendus ; mais ces divers textes, qui jalonnent l'histoire du durkheimisme, donnent l'essentiel d'une cartographie du savoir qui, comme les cartographies liées aux voyages de découverte et d'exploration, est autant une perspective (projet de conquêtes et de parcours) qu'une description.

37. Pour prendre des exemples américains (*Meliora e longinquo exempla*), T. Parsons et T. Clark (voir notes 2 et 4).

38. Ce qui pose quand même un problème (saut par-dessus les œuvres majeures telles que la *Division du travail social*, *Le Suicide*, *Le Socialisme*, *L'Évolution pédagogique en France*, ou utilisation lointaine : références peu argumentées au dernier livre, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*).

39. Chez J.-C. Filloux, le parti d'étudier les prises de position politiques conduit à une relative négligence pour le système conceptuel des grandes constructions théoriques ; or précisément celles-ci seraient à interroger sur la place qu'elles font, serait-ce de façon très détournée, aux positions (ou aux questions) politiques et sociales plus patentes dans des textes de circonstance ou des interventions *ad hoc* (voir ci-dessus p. 55 *sq.*, « Question sociale et question juive »).

40. Dans la sociologie des producteurs intellectuels proposée par P. Bourdieu, ce peut être l'« *habitus* » qui joue le rôle monadal. Les choses sont plus complexes chez Sartre.

NOTES

41. On nous permettra de douter de ce modèle de la « crise » centrale voire unique, comme si un noyau originel contenait en germe toute l'histoire du sujet, dont les divers évènements n'ont, dès lors, que le statut de péripéties. Chez Durkheim, il y a des crises plutôt qu'une crise, et leur hiérarchisation au profit d'une crise « principale » ou privilégiée ne va pas de soi. À fortiori ne va pas de soi la coïncidence d'une crise principale et d'un tournant épistémologique ou thématique dans l'œuvre.

Pour récapituler divers indices ou symptômes qui transparaissent à travers les récits biographiques, il y a chez Durkheim, avant la « crise » de 1902, des crises, d'enfance et de jeunesse d'abord. Durant l'enfance à Épinal, G. Davy signale une crise mystique sous l'influence d'une institutrice catholique (« É. Durkheim : l'homme », *Revue de métaphysique et de morale*, 26, 1919, p. 181-198) ; c'est d'autre part l'abandon de la vocation rabbinique pour la vocation professorale, contradiction du projet paternel et familial et de la tradition de la lignée. À Paris, de moments difficiles liés à l'expérience de la pension Jauffret, à l'inquiétude, devant l'épreuve de la préparation à l'École normale supérieure (faut-il voir un symptôme dans le fait qu'il faille trois tentatives à ce brillant sujet scolaire, nommé au concours général, pour « intégrer », alors que son condisciple Jaurès réussit à la première tentative ?).

Ensuite, à l'École normale, divers signes de malaise : le rapport difficile aux humanités classiques, une scolarité irrégulière surprenante pour ce jeune homme dont la gravité et la qualité intellectuelle frappent ses camarades (reçu premier à la licence, mais en fort mauvaise place à l'agrégation). Les témoignages parlent d'autre part d'une grave maladie en troisième année d'École (G. Davy, « Durkheim, voie nouvelle offerte à la science de l'homme », in *L'Homme...*, p. 20). On sait d'autre part que c'est au cours de son séjour à l'École normale qu'il se détacha du judaïsme (on reviendra – voir ci-dessus p. 55 *sq.* – sur la signification possible de ceci). Il faut aussi supposer un moment difficile lié au suicide d'ami proche. Tout ceci avant diverses périodes critiques, au « fil » de sa carrière, notamment lors du séjour en Allemagne, lors de la première année d'enseignement à Bordeaux, qui précèdent la « crise » des années 1902-1903 et celle de 1916, moment de la « disparition » de son fils, mort sur le front de Salonique, auxquelles seules Lacroix fait un sort. G. Davy, dans les deux articles biographiques cités ici, qui insiste sur la sensibilité refoulée et sur les angoisses de Durkheim, permet de mettre en perspective la construction arbitraire opérée par Lacroix.

L'idée d'une crise unique, circonscrite, est un compromis que passe, aux moindres frais, une conception profondément statique avec les exigences de la dynamique. Elle a le statut de la péripétie dans la dramaturgie classique. Dans

NOTES

l'ordre de l'œuvre, l'homologue de cette idée c'est la représentation du tournant décisif, de la coupure consommée une fois pour toutes.

42. Les moins jeunes parmi nos lecteurs se souviendront que G. Gurvitch, à côté de travaux d'histoire du droit et de la pensée politique, de philosophie politique, d'histoire des doctrines sociologiques, a été préoccupé par la construction et la codification de niveaux du social, « paliers en profondeur de la réalité sociale » (*La Vocation actuelle de la sociologie*, vol. 1, Paris, PUF, 1957, 2^e éd.). Cette architectonique – volcanique dans ses expressions métaphoriques – était dominée par le souci de marquer la labilité, les potentialités de restructuration et de réorganisation des ordres sociaux, de préserver les possibilités de l'émergence et de l'innovation (contre les fatalismes objectivistes), de marquer la diversité des déterminismes (contre les mécanismes du facteur explicatif unique).

43. Le « substrat » n'est pas beaucoup plus, chez Durkheim, qu'une métaphore empruntée à la biologie, spécialement à la physiologie du système nerveux, et que la lecture de Claude Bernard a pu lui suggérer. Il l'utilise pour penser la relation des règles sociales à leur forme actualisée dans les comportements des sujets, les rapports des groupes et des institutions à leur cadre matériel ou spatial ou à leur « support » démographique, bref, en termes plus proches de la lettre durkheimienne, la relation de la conscience collective à l'organisme social. Cette métaphore est à la fois au principe d'une topique du social (elle permet de dessiner des instances, du niveau de la morphologie à celui de la conscience collective) et d'un schéma de détermination entre les différents niveaux (analogues au schéma marxiste infrastructure/superstructure). Selon la première éventualité, elle permet de poser des jeux de réverbération entre les diverses instances du social, donc des homologies : on peut saisir, au niveau de la morphologie, les mêmes structures que l'on saisit au niveau de la conscience collective. Selon la deuxième éventualité, elle fournit un schéma causal (ce qui explique que Durkheim n'ait pas eu trop de peine à accorder – dans l'un des rares textes où il parle explicitement du marxisme, le compte rendu d'un livre de G. Labriola : cf. ci-dessous note 52 – son langage avec le schéma marxiste). Cette ambiguïté est au principe de la richesse et de la fécondité de la théorie des indicateurs chez Durkheim dont on pourrait trouver la formulation, au mot près, dans les chapitres 2, surtout, et 5 des *Règles de la méthode sociologique* et une « maxime » dans la *Division travail social* (« substituer au fait interne qui nous échappe un fait extérieur qui le symbolise », Paris, PUF, [1893] 1967, 8^e éd., p. 68).

44. P. Feyerabend, in H. Feigl et G. Maxwell (éd.). « Scientific Explanation, Space and Time », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. III, Minneapolis,

NOTES

1962, p. 31 ; et *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975), trad. B. Jurdant et A. Schlumberger, Paris, Le Seuil, 1979.

45. En réponse à un article de S. Deploige dans la *Revue néoscolastique* paru en 1907, Durkheim déclare, dans une lettre envoyée à cette revue : « C'est seulement en 1895 que j'eus le sentiment net du rôle capital joué par la religion dans la vie sociale. C'est en cette année que, pour la première fois, je trouvai le moyen d'aborder sociologiquement l'étude de la religion. Ce fut pour moi une révélation. Ce cours de 1895 marque une ligne de démarcation dans le développement de ma pensée, si bien que toutes mes recherches antérieures durent être reprises à nouveaux frais pour être mises en harmonie avec ces vues nouvelles [...] ce changement était dû tout entier aux études d'histoire religieuse que je venais d'entreprendre et notamment à la lecture des travaux de Robertson Smith et de son école. » (*Le Conflit de la morale et de la sociologie* [1911], Paris, Alcan, 1923, 3^e éd., p. 361-362, où a été republié le débat paru d'abord dans la revue en 1907.)

Noter cependant le contexte très particulier de cet « aveu » autobiographique : la revue, le moment, les circonstances d'une polémique où Durkheim redresse des « erreurs » pour faire la leçon au scolastique de Louvain.

46. Dans les lettres de 1902 et 1903 à Octave Hamelin, Durkheim confie une crise, « malaise mental », « neurasthénie », qu'il lie à l'abandon d'un certain style de vie universitaire provinciale : « ce qui était pour la plus grande part, dans mon état, c'était [...] le sentiment d'une certaine diminution morale par le fait que j'avais renoncé, sans raison absolument impérieuse, à la vie sévère que je menais de concert avec vous... » (in *Textes*, t. II, p. 455).

Rappelons nos remarques (note 41) sur le décalage chronologique entre la « crise » que retient Lacroix et la « coupure » qu'il veut obstinément apercevoir dans l'œuvre. Étonnons-nous aussi que Lacroix, tel qu'on le connaît, avec le nez qu'il a pour flairer la névrose, n'ait pas fait un sort à une des phrases de Durkheim dans la lettre de 1902 citée ci-dessus, « Mon nez me faisait souffrir ». Il aurait pu s'appuyer à la fois sur le nez selon Fliess et sur celui du capitaine Dreyfus pour mettre cet aveu en exergue. Voir W. Fliess, *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentées selon leurs significations biologiques* (1897), trad. P. Ach et J. Guir, Paris, Le Seuil, 1977.

47. Il suffit de lire le rappel par Mauss de la succession des sujets d'intérêt scientifiques et académiques de Durkheim pour que toute cette périodisation factice de l'« aventure » scientifique de Durkheim vole en éclats. L'intérêt initial (années 1880-1883) de Durkheim pour la question sociale se prolonge, avec des intermittences, jusqu'au cours sur le socialisme professé à Bordeaux (année 1895-1896) qui aurait dû être suivi de cours sur Fourier et Proudhon,

NOTES

sur Lassalle, sur Marx et le socialisme allemand. « Mais dès 1896, Durkheim, entreprenant *L'Année sociologique*, revint à la science pure » (É. Durkheim, *Le Socialisme : sa définition, ses débuts, la doctrine saint-simonienne*, Paris, Alcan, éd. posth. 1928, introduction de M. Mauss, p. 8).

Ce témoignage doit aussi être critiqué : au moment où Mauss publie cette introduction et édite ce cours (1928), on pose plus de questions politiques à la sociologie durkheimienne ; Mauss a des rapports étroits avec le mouvement socialiste (de 1921 à 1927, collaboration au *Populaire* dont il fut membre directeur ; en 1924 et en 1925, il a publié des articles sur le bolchévisme, « Appréciation sociologique du bolchévisme », « Socialisme et bolchévisme », cf. l'article de F. Weber, « Un texte politique de Marcel Mauss », *Critique*, 445-446, juin-juillet 1984, p. 542-547) et il insiste sur la relation de certaines idées de Durkheim au sujet des groupes professionnels avec l'importance des soviets dans la nouvelle organisation sociale révolutionnaire. On peut penser que Mauss majore l'importance de la préoccupation socialiste chez Durkheim : plus loin dans cette même introduction, il se soucie de marquer l'origine durkheimienne de certaines idées relatives à l'organisation professionnelle développées par Sorel. Et, de même, sans doute, majore-t-il les raisons de l'abandon par Durkheim de ses préoccupations d'analyse du mouvement socialiste : le texte doit donc aussi être critiqué pour le modèle de la coupure rigide (science/questions morales et politiques) qu'il introduit pour catégoriser les intérêts successifs de Durkheim. Je reviendrai ci-après sur le rapport des durkheimiens au socialisme.

48. On peut s'étonner que ce changement-là soit ignoré : c'est aussi un tournant important dans l'œuvre de Durkheim et du groupe des durkheimiens. De manière générale – et c'est un paradoxe, surtout s'agissant de cette sociologie –, les commentateurs séparent indument (encore une coupure mal à propos) l'œuvre de Durkheim de celle du groupe de *L'Année sociologique*.

49. Schématiquement, « anomie » apparaît dans la *Division du travail social* (1893) pour désigner un état social où la division du travail n'est pas réglée (dirait-on, en termes anachroniques, situations de « dérégulation ») et réfère aux crises économiques et à l'antagonisme des classes (du capital et du travail) ; le mot change de sens dans *Le Suicide* (1897) où il désigne, dans un système conceptuel à quatre termes (définis sur deux axes, l'axe de la sociation, pour parler en termes wéberiens, soit la dimension de l'intégration aux groupes, et l'axe de la régulation ou de la répression des désirs), les situations diverses où la répression des désirs n'est pas adéquatement réalisée (voir note 162).

50. Le paradigme stéréotypé de la « coupure » a pour effet d'éliminer deux problèmes importants de périodisation, celui du modèle de déroulement de la carrière, intellectuelle et académique, et celui de l'évolution de la problématique de

NOTES

Durkheim. Le premier (que l'on peut considérer comme un problème de cursus) est relatif à l'organisation et au rythme de la production intellectuelle, dans son rapport avec l'organisation universitaire et avec la vie intellectuelle. Au tournant du siècle, le parcours ordinaire d'un universitaire est organisé autour de la thèse d'État (en général soutenue autour de 30-35 ans), qui marque un sommet de la production (et donc aussi un arrêt relatif de l'évolution des positions intellectuelles) ; seuls les grands académiques ont une production étalée et soutenue, la thèse étant suivie d'un flux continu (articles, livres) qui impliquent la possibilité (sinon toujours l'existence) d'une évolution des thématiques et des problématiques. Peut-être pourrait-on ajouter à ces deux modèles, modèle professoral si l'on veut et modèle producteur, un modèle publiciste (production étalée, mais aux caractéristiques objectives différentes de celle des « producteurs ») ; une statistique portant sur les bibliographies des universitaires permet d'établir ces modèles.

Le deuxième problème est celui de l'évolution des problématiques durkheimiennes, du parcours théorique qui mène de la *Division du travail social* aux *Formes élémentaires de la vie religieuse*, problème que ni B. Lacroix (dont l'analyse est obnubilée par la « coupure ») ni J.-C. Filloux (peu attentif aux questions de périodisation parce que préoccupé par le souci de dégager un « cœur » ou un « noyau » de la doctrine) ne traitent vraiment. Dans sa reconstruction de Durkheim, T. Parsons distingue quatre étapes : les années de formation (la *Division*), la première synthèse (les *Règles*, *Le Suicide*), la transition (*L'Éducation morale*), l'esquisse d'une deuxième synthèse (les *Formes*). L'évolution serait une remise en question du positivisme initial à travers la théorie du contrôle social esquissée dans *l'Éducation*. Cette reconstruction est, on peut le penser, obérée par une fausse chronologie : les textes de *l'Éducation*, du début du siècle sous leur forme publiée, reprennent en fait des cours professés à Bordeaux. D'autre part, l'évolution de Durkheim serait à resituer dans plusieurs contextes pertinents : par rapport à la philosophie (relation au déclin du positivisme, au kantisme ; au retour de la métaphysique), par rapport à l'histoire (évolution des méthodes historiques et de leur formulation), par rapport aux modèles scientifiques de référence pour les sciences sociales (régression de la prégnance de l'appareil métaphorique biologique et évolutionniste), par rapport aux autres disciplines dans le champ des sciences humaines (recul du prestige du modèle de la psychologie scientifique, de la criminologie et de la statistique morale, montée de l'ethnographie, de l'anthropologie, de l'histoire des religions), par rapport au contexte politique et social (autonomisation progressive de la sociologie par rapport à la philosophie sociale, distance prise avec le solidarisme, abandon de la question sociale comme préoccupation majeure). On reviendra là-dessus ci-dessous.

NOTES

Notons pour finir que le modèle linéaire de la « coupure » interdit de prêter attention à des formes d'évolution qui impliquent déplacement, reprise, transfert de problématiques d'un domaine à l'autre, etc. ; et aussi, éventuellement, clôture thématique ou problématique, involution, questions que l'optimisme évolutionniste profond de cette sorte d'épistémologie interdit de poser.

51. *Le Socialisme*, op. cit., p. 7.

52. Sur le statut et la diffusion du socialisme, et de sa forme marxiste (qu'il ne faudrait pas grossir par projection rétrospective – c'est ce que tend à faire, semble-t-il, D. Lindenbergh), voici quelques repères chronologiques : 1879 – congrès socialiste à Marseille, 1880 – formation du Parti ouvrier français (J. Guesde), 1884 – loi sur les syndicats professionnels, 1886 – grèves de Vierzon et Decazeville, 1891 – Fourmies (1^{er} mai), 1895 – congrès constitutif de la CGT, 1896 – banquet de Saint-Mandé, 1904 – fondation de *L'Humanité* par Jaurès. C'est en 1877 que Jules Guesde introduit le marxisme en France. On situe à peu près en 1890 la conversion de Jaurès (via L. Herr) au socialisme allemand.

Sur le rapport de Durkheim à Marx, le texte classique – mais il peut être trompeur (voir note 43 sur la « morphologie ») – est le compte rendu consacré par celui-là à un ouvrage de Labriola, les *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, dans la *Revue philosophique*, vol. XLIV, 22^e année, décembre 1897, p. 648 sq. (reproduit dans SSA) ; et le témoignage de Mauss dans l'introduction au *Socialisme*, déjà citée.

C'est notamment *Le Devenir social*, fondé par Sorel en 1895 (et qui durera jusqu'en 1898) et auquel A. Labriola est étroitement associé au début, qui est l'organe d'expression d'un marxisme théorique. Sur la relation de la sociologie, en voie d'établissement académique, et du marxisme dans les années 1890, on peut trouver un autre témoignage intéressant dans l'article de C. Bouglé, « Marxisme et sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, XVI (6), 1908, p. 723-750.

53. C'est aussi, d'un autre point de vue, ce que demandent certains intellectuels antiacadémiques à Durkheim. Voir en particulier les attentes de Sorel à l'égard de Durkheim : il place en lui l'espoir d'une introduction du marxisme dans l'Université (« Les théories de M. Durkheim », *Le Devenir social*, 1^{re} année, n° 1, avril 1895, p. 1-26, et n° 2, mai 1895, p. 148-180). Ces deux articles sont une longue discussion critique des *Règles de la méthode sociologique*. Si Sorel voit en Durkheim « un adversaire de premier ordre » (p. 2) pour le socialisme, il ne désespère pas de voir venir cet adversaire du libéralisme au socialisme : « L'auteur a poussé ses recherches aussi loin qu'il lui a été possible sans entrer dans le socialisme ; à bien des reprises, il semble qu'il ait été effrayé de sa hardiesse et qu'il n'ait pas osé formuler ses pensées avec toute la précision que l'on était en droit d'attendre

NOTES

de lui. M. Durkheim cherchera-t-il à dépasser la position qu'il a prise ? S'il le fait, il ne pourra manquer d'emprunter au marxisme la conception des classes. Peut-être même arrivera-t-il à franchir pleinement la frontière qui le sépare de nous : ce serait pour la philosophie sociale un heureux évènement... Nul savant n'est aussi bien préparé que lui pour faire entrer les théories de K. Marx dans l'enseignement supérieur.» (p. 179-180) Pour des attentes comparables à l'égard de Jaurès et la « demande » des socialistes d'une introduction du marxisme à l'Université, voir la préface d'A. Veber, en 1892 dans la *Revue socialiste* de Benoît Malon, à la traduction de la thèse latine de Jaurès : « À présent que l'Université possède parmi les siens un docteur en socialisme [...] que ne crée-t-on une chaire de socialisme ? » (J. Jaurès, *Les Origines du socialisme allemand* [1892], trad. A. Veber, Paris, Maspero, 1960, p. 157). On notera la différence des images et des positions de Durkheim et de Jaurès.

Un débat sur le socialisme s'instaure dans la *Revue philosophique* à partir de réactions à deux comptes rendus, le premier, par G. Tarde, du livre de J. Bourdeau, *Le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, Paris, Alcan, 1892 (compte rendu in *Revue philosophique*, XXXV, janvier 1893, p. 79-84) ; le deuxième, par G. Belot, du livre d'A. Ott, *Traité d'économie sociale*, Paris, Fischbacher, 2 vol. (compte rendu in *Revue philosophique*, XXXV, mai 1893, p. 537-545). G. Sorel réagit au premier, pour défendre le marxisme, dans une lettre, sur-titrée « science et socialisme » (*Revue philosophique*, XXXV, mai 1893, p. 509-511). G. Belot, répondant à une lettre de lecteur qui soulignait l'ambiguïté du terme et la différence des sens que lui confèrent les notes de Sorel et de Belot, propose une définition (*Revue philosophique*, XXXVI, août 1893, p. 182-189). C'est dans ce débat que s'inscrit la prise de position de Durkheim (« Note sur la définition du socialisme », *Revue philosophique*, XXXVI, novembre 1893, p. 506-512, reproduit dans SSA) ; Belot y reviendra dans le numéro de décembre 1893, p. 631-635.

Sur l'attention de Durkheim, dans les années 1880-1890, pour le mouvement socialiste, on a divers indices, qui peuvent éclairer la note sur la définition du socialisme et le cours sur le socialisme de 1895. La traduction libre par Benoît Malon d'un ouvrage de Schaëffle, *La Quintessence du socialisme*, est de 1880 et c'est sans doute un des premiers contacts de Durkheim avec la pensée marxiste telle que la véhiculent les théoriciens du mouvement ouvrier. On sait que Durkheim, dans ses premières notes publiées, a rendu compte d'un ouvrage de Schaëffle. Le voyage en Allemagne, en 1886, est sans doute l'occasion d'un contact avec la pensée socialiste plus important qu'on ne l'a remarqué (on a fait peu de cas des remarques de Mauss à ce sujet dans l'introduction au *Socialisme*).

NOTES

Le programme de Marseille (congrès de 1879) du Parti ouvrier, de Guesde et Lafargue, est cité dans «L'état actuel des études sociologiques en France» (1895, in *Textes*, t. I, p. 80) et référé à la définition du socialisme selon Marx ; c'est dans une revue aux préoccupations sociales, *La riforma sociale*, que cet article a d'abord été publié et cela explique sans doute le souci, plus nettement affiché ici que dans d'autres textes, de référer la sociologie aux «doctrines» socialistes. Plus précisément, la discussion de Durkheim vise à mettre en doute (et, stratégiquement, sans doute, à casser) la convergence entre les travaux anthropologiques de Ch. Letourneau (radicalisme primitiviste, si dire se peut) et la pensée socialiste, les revues et les groupes socialistes faisant à ces recherches une faveur que Durkheim juge infondée, peut-être aussi parce qu'il est en concurrence avec cette école pour le rôle théorique-prophétique de référence et de conseil pour le mouvement ouvrier. C'est aussi cela qui est en jeu dans les relations des universitaires de gauche au mouvement socialiste dans ces années 1890.

On sait d'autre part que Jaurès (ami, dès les années de la pension Jauffret, de Durkheim) a choisi pour sujet de thèse complémentaire (1893), thèse latine, les «origines du socialisme allemand» (référence ci-dessus) ; que, dans les années 1889-1890, il étudie Marx et les penseurs socialistes.

Sur tout ceci, les sources sont, notamment, Ch. Andler, *La Vie de Lucien Herr (1864-1926)* [1932], F. Maspero, Paris, 1977 ; H. Bourgin, *De Jaurès à Léon Blum. L'École normale et la politique*, Paris, Fayard, 1938.

La thèse de Durkheim (spécialement dans les premières formulations de son sujet, cf. M. Mauss, introduction au *Socialisme*) énonce dans le langage philosophique universitaire la question socialiste.

54. *Le Socialisme*, *op. cit.*, p. 158 (et p. 159 pour la citation suivante). Pour donner quelques repères sur l'apparition d'un mouvement néoreligieux, il faut rappeler la polémique Brunetière/Berthelot sur la valeur de la science (1895, suite à «Après une visite au Vatican» de Brunetière, directeur, dans la *Revue des deux mondes*) ; la conversion de Brunetière au catholicisme ; en littérature, celle de Huysmans (dans les années 1890).

Il faudrait étudier ici la relation de Durkheim aux philosophes parties prenantes ou curieux de ce renouveau, notamment Xavier Léon et Élie Halévy, fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale* (1893) ; dans le champ philosophique, le retour de la métaphysique, la restauration aussi de l'ambition systématique après le règne de la critique et du criticisme et du positivisme.

Tout ceci permettrait de situer et de spécifier ce que l'on appelle un peu vite le «positivisme» de Durkheim, qui est plus ou moins fort selon les domaines (méthodologie ou ontologie), qui est relatif en ce sens qu'il est relationnel,

NOTES

qu'il prend sens dans une certaine conjoncture philosophique (opposition aux spiritualistes éclectiques cousinsiens), qui n'a pas, enfin, l'immutabilité qu'on lui prête par commodité.

Quant à la curiosité anthropologique pour l'histoire des religions et l'ethnographie, elle témoigne d'abord d'un déplacement dans les références scientifiques. Celles-ci, dans une première période, étaient d'abord la statistique morale, la psychologie expérimentale et la psychologie collective, l'école de criminologie italienne. Elles sont complétées ou remplacées par l'histoire des religions, « l'école ethnographique anglaise » (selon les termes de la lettre à la *Revue néoscolastique*). Elle témoigne, d'autre part, d'un déplacement dans les problèmes qui sont au point de départ de l'interrogation sociologique : problème social (« guerre des classes » dans le langage de la *Division du travail social*) supplanté par un problème moral (la crise de la conscience moderne dans la société industrielle). Enfin, philosophiquement, elle est liée à une reprise sur d'autres terrains, ou à un approfondissement ou à une extension, des ambitions d'apporter des réponses positives aux problématiques kantienne (celles de la morale, celles de l'à priori, en montrant qu'il y a une genèse sociale tant de l'obligation morale que des catégories mentales) ; on se souvient du mot de Bouglé sur la doctrine de Durkheim (du kantisme revu par du comtisme).

55. Avec moins de véritable cohérence chez Lacroix que chez Filloux. Lacroix passe un peu rapidement d'un projet (paternel) religieux au projet scientifique d'une science *du* politique, sans nous dire comment s'effectuent ces métamorphoses. Filloux situe le projet moraliste de Durkheim dans la continuité du projet religieux refoulé.

56. C'est un nouveau mérite, insoupçonné et paradoxal, de la psychanalyse : elle permet de se débarrasser des censures « inutiles » ou inhibantes (pour le discours critique et l'exégèse) de l'histoire des idées.

57. Notamment C. Bouglé, *Les Idées égalitaires, étude sociologique*, Paris, F. Alcan, 1899 ; *Essais sur le régime des castes*, Paris, F. Alcan, 1908, et une série d'ouvrages, de critiques, de commentaires sur les idées sociales (le solidarisme), les penseurs socialistes, les idéologies contemporaines ; de M. Mauss, les deux projets de livres, sur *La Nation* (inachevé, en partie édité par H. Lévy Bruhl en 1956 dans *L'Année sociologique*, in M. Mauss, *Œuvres*, éd. V. Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1968-1969, t. III, p. 573-625) et *Appréciation sociologique du bolchévisme*, projet inachevé et inédit, sauf pour deux parties publiées en article, « Appréciation sociologique du bolchévisme », *Revue de métaphysique et de morale*, 31, 1924, p. 103-132, et « Socialisme et bolchévisme », *Le Monde slave*, nouv. série, 2, février 1925, p. 201-222, tous deux non réédités ; de G. Davy, *Éléments de sociologie*,

NOTES

I. *Sociologie politique*, Paris, Delagrave, 1924 et (en collaboration avec Moret) *Des clans aux Empires*, Paris, La Renaissance du livre, 1923.

58. Les effets d'écho dans le vocabulaire sont révélateurs de l'ambition : « coupure », « névrose ». D'où des risques d'hallucination ou d'*alldoxia* pour parler comme Platon – cela peut conduire à prendre Durkheim pour un autre (Marx, Flaubert) et le critique lui-même pour Althusser ou Sartre.

59. Il nous faudrait sans doute indiquer mieux et de façon plus documentée que l'histoire du sujet est conçue, même, ou spécialement, par les psychanalystes, comme une série de restructurations et non comme l'expression continuellement redondante de la même structure originelle.

60. Il ne s'agit pas de plaider pour « le tout est dans le tout », la rente dans Flaubert, la main invisible du capitalisme dans la culotte de l'auteur [...]. Le problème justement de chaque analyse concrète est de déterminer les contextes englobants pertinents par rapport au cas étudié, afin d'emboîter ou d'articuler histoire singulière et histoire sectorielle (pour une discussion plus documentée, sur un cas précis, cf. ma note, « Le temps de la biographie et les temps de l'histoire. Remarques sur la périodisation ; à propos de deux études de cas », in P. Fritsch [dir.], *Le Sens de l'ordinaire*, Paris, CNRS, 1983, p. 17-29 et p. 212-213).

61. *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) ont été précédées par un article de 1899, « De la définition des faits religieux » (*L'Année sociologique*, 2, 1899, p. 1-28) ; avec *L'Année sociologique* se multiplient les comptes rendus d'ouvrages ethnographiques (portant notamment, comme on peut le voir en consultant la bibliographie de Durkheim établie par V. Karady, in *Textes*, t. III, sur la famille et la parenté, l'organisation clanique, les religions archaïques).

Le refoulé religieux, sous réserve d'analyse plus précise, doit être au moins inventorié : il n'y a pas seulement la « vocation » rabbinique ; avec elle, plus profondes et moins anecdotiques, la religion juive (problème chez Durkheim de l'abandon de la pratique, de la distance prise à cette religion familiale) et la culture juive (s'interpénétrant largement avec la religion). Que sait-on du rapport de Durkheim à la langue hébraïque ?

Le refoulé religieux et culturel peut faire retour sous les espèces de la curiosité du savant pour l'histoire des religions et l'ethnographie (notamment les travaux de « l'école anglo-saxonne », spécialement Robertson Smith, que Durkheim, dans la 2^e lettre à la *Revue néoclassique*, 1907, dit avoir découverte à l'occasion du cours de 1895 sur la religion) et de l'attention que l'interprète des « courants » de la « vie collective » porte aux manifestations d'une inquiétude religieuse nouvelle.

NOTES

Je reviendrai sur la question du rapport au judaïsme. Notons encore que la préoccupation religieuse peut et doit aussi s'analyser dans sa relation aux thèses de Fustel de Coulanges (un des maîtres de Durkheim à l'École normale). Celui-ci (fidèle en cela, comme d'habitude, aux textes et au sens précis des mots) enseignait que le fondement du lien social était religieux (contre la philosophie rousseauiste du contrat). *Les formes de la vie religieuse* peuvent aussi se lire comme une *Cité primitive*, doublet archaïque et originel de la *Cité antique*; et, de même, la *Division du travail social* comme une *Cité moderne*.

On pourrait analyser l'évolution de la position de Durkheim à partir de sa référence, implicite ou explicite, à Fustel. À travers celui-ci, c'est aussi une relation à la critique traditionaliste (dénonciation de l'individualisme) et libérale (critique de l'hypertrophie étatique) de l'évolution historique de la France (voir Renan et Taine) qui s'établit.

62. Voir note 54 pour quelques repères chronologiques. En philosophie, c'est le moment où le positivisme est largement battu en brèche; pour un témoignage d'un bon observateur de la vie philosophique contemporaine, D. Parodi: «Le positivisme avait dominé pendant la seconde moitié du XIX^e siècle: c'est dans les dernières années qui ont précédé la guerre que l'on a commencé à en sentir les étroitesse, les insuffisances, le dogmatisme négatif.» (présentation, octobre 1929, d'un recueil d'articles parus «pour la plupart dans la *Revue de métaphysique et de morale*, dans la *Revue philosophique* ou dans la *Revue du mois*, de 1895 à 1929», *Du positivisme à l'idéalisme, philosophies d'hier*, Paris, J. Vrin, 1930 (2 vol.), t. I, p. 7) Il ne faudrait pas au reste établir une opposition trop rigide entre un positivisme et un spiritualisme; l'inquiétude religieuse, au moins sous la forme de l'interrogation sur un relais ou un substitut de la religion catholique, est largement présente chez les positivistes (à commencer par Comte naturellement).

63. L'affirmation politique d'un mouvement socialiste, l'organisation d'un mouvement syndical (1886 – grève de Decazeville, 1892 – congrès constitutif de la Fédération des bourses du travail, 1895 – congrès constitutif de la CGT, 1896 – banquet de Saint-Mandé) rend plus nécessaire ou, du moins, importante l'affirmation des différences entre la sociologie et le mouvement socialiste (mouvement de dissimulation qui accentue des divergences préexistantes mais latentes).

Durkheim s'affirme comme commentateur et critique philosophique du socialisme; aux textes déjà cités, on peut ajouter le compte rendu du livre de S. Merlino, *Formes et essence du socialisme* (1898), dans la *Revue philosophique*, 1899, in *Textes*, t. III, p. 163-172. Dans des débats philosophiques où Durkheim apparaît comme le représentant de la sociologie, il s'affirme comme l'adversaire ou au moins comme l'interlocuteur privilégié des penseurs et intellectuels socialistes.

NOTES

64. Le « tournant » que l'on peut situer dans les années 1895-1900 est donc à la fois surdéterminé et étalé dans le temps, fait d'une multitude de réorientations ou de restructurations de la problématique.

Signalons les aspects essentiels de ces restructurations théoriques de la pensée durkheimienne et complétons la note 54. Dans les références scientifiques, passage d'une science de la morale dont les disciplines de référence sont la statistique morale et la criminologie, à une science plus attentive aux phénomènes religieux dont les disciplines de référence sont l'ethnographie, l'histoire des religions, l'histoire du droit (lectures et comptes rendus, lieux de publication, citations et discussions permettraient de préciser et de décrire ce passage). Dans les objets, la problématique initiale (la crise de la société moderne et le fondement de l'intégration) se généralise, après une étude de la crise morale contemporaine (*Le Suicide*), à une interrogation sur les institutions (domestiques, religieuses). Dans les intentions philosophiques, la sociologie de Durkheim étend progressivement sa visée de la réponse aux problèmes sociaux (la sociologie et le traitement de la question sociale) à l'ambition de fonder la raison pratique et la raison pure (en termes kantien, mais ce sont les termes imposés par le criticisme dominant) – l'impératif moral, les catégories de pensée – sur les caractéristiques du social. Dans la stratégie scientifique, on peut aussi voir dans la place accordée au concept de « représentations collectives », la volonté d'établir, avec la sociologie, une psychologie des représentations collectives faisant pièce à une psychologie des représentations individuelles. Du point de vue des références scientifiques, on a déjà indiqué en quoi on pouvait aussi apercevoir un retour à Fustel de Coulanges dans les divers « déplacements » qui s'opèrent dans l'œuvre de Durkheim. De sorte qu'il est à la fois vrai et sommaire d'analyser le glissement progressif de Durkheim vers l'ethnologie comme un signe de la dépolitisation de sa problématique ainsi que l'a fait Paul Vogt.

65. La comparaison pouvant s'effectuer dans deux sens, horizontalement situer Durkheim par rapport aux professeurs de la Sorbonne, aux professeurs de philosophie, aux normaliens... contemporains ; verticalement, caractériser la position des sociologues à différentes dates (1880, 1890, etc., 1930 par exemple). Ces comparaisons permettent d'apercevoir la série des déterminations dues à des relations de compétition et de coexistence ; de caractériser des mouvements ou des écoles par la comparaison avec des mouvements homologues observés dans d'autres contextes.

Cette intention méthodologique pourrait se prévaloir d'analyses de N. Elias sur la sociologie du sport, spécialement du football : celui-ci permet d'apercevoir l'efficace et la réalité propres du système des postes, configuration objective des

NOTES

positions sur le champ de jeu, à distinguer du système des places effectivement occupées à un moment du jeu. Cet exemple « montre que les configurations d'individus ne sont ni plus ni moins réelles que les individus qui les forment. La sociologie configurationniste [...] par opposition aux théories sociologiques qui traitent les sociétés comme si c'étaient de purs noms [...] une construction du sociologue – et qui, en ce sens, représentent une sorte de nominalisme sociologique – constitue un réalisme sociologique... ». La « configuration » ne peut être réduite à « l'interaction de joueurs individuels » (N. Elias et E. Dunning, « Dynamics of Sport Groups with Special Reference to Football », *The British Journal of Sociology*, vol. XVII, n° 4, décembre 1966, in E. Dunning (éd.), *The Sociology of Sport, A Selection of Readings*, Londres, Frank Cass and Co. Ltd, 1971, p. 66-80 et p. 74-75).

66. On reviendra sur l'histoire sociale du judaïsme français et sur la façon dont cette histoire est présente dans les attitudes et les problématiques de Durkheim.

On sait l'importance des minorités religieuses (protestants surtout, juifs) dans la conception et la diffusion de la morale civique et spécialement des réformes scolaires de la Troisième République.

67. C'est sur cette conviction, inspirée du positivisme, que se fonde le projet d'une sociologie, venant après l'apparition d'une psychologie positive. Boutroux (dans un rapport sur « La philosophie en France depuis 1867 » présenté au congrès de philosophie de Heidelberg en 1908 et publié dans la *Revue de métaphysique et de morale*, t. XVI, n° 6, 1908, p. 683-716) témoigne de cette évolution, dont il a en partie fait la théorie dans ses écrits en posant la spécificité et l'autonomie de méthode des diverses sciences.

Pour le jeune Durkheim, l'entreprise sociologique peut se référer à l'entreprise psychologique, qui l'a précédée : Ribot et, en deçà, la constitution d'une psychophysiologie en Allemagne (Wundt). À noter que Wundt, découvert par Durkheim en Allemagne lors de son voyage d'études, est représentatif de la double ambition de constituer une psychologie scientifique et une science de la morale. Voir l'article que Durkheim a consacré principalement à l'*Éthique* de Wundt, mais dont l'introduction montre qu'il était curieux et informé de l'histoire de la psychophysiologie (« La science positive de la morale en Allemagne », *Revue philosophique*, 1887, in *Textes*, t. I, p. 267-343).

68. Voir les premiers comptes rendus de Durkheim (sur Fouillée, *La Propriété sociale et la démocratie*, 1884, in *Revue philosophique*, 1885 ; sur Gumplowicz, *ibid.*, 1885 ; sur Schaëffle, *ibid.*, 1885) et la note « Les études de science sociale », *Revue philosophique*, XXII, 1886, p. 61-80 (in *SSA*, p. 184-214). A. Fouillée pourrait être un bon exemple de la forme et des circonstances de l'intérêt « philosophique »

NOTES

pour les questions sociales et politiques ; avant lui, mais dans une forme visant à une plus grande diffusion, Jules Simon. La problématique sociologique consiste à traiter de ces problèmes sociaux et politiques avec l'esprit de système que l'on trouve chez Comte ou chez Spencer ; ou encore, à introduire dans la philosophie politique et sociale l'esprit de système présent dans la philosophie de Renouvier, d'esprit tout opposé à l'électisme spiritualiste alors dominant dans l'Université ; à insérer ces questions dans une problématique philosophique dépassant la simple réflexion de philosophe cultivé et curieux. Pour caractériser l'esprit de la tentative durkheimienne on pourrait la rapprocher de celle, immédiatement antérieure, d'Espinas et de celles, à peu près contemporaines, d'Izoulet et de Richard.

Cette ouverture des philosophes universitaires aux questions sociales représente la reprise par les philosophes professionnels des intérêts des philosophes et penseurs politiques « non professionnels » (notamment les comtistes). D'autre part, c'est la traduction thématique d'un mouvement de professionnalisation de la philosophie et, secondairement, de restructurations à l'intérieur du corps des philosophes, les professeurs d'Université conquérant progressivement, notamment aux dépens des professeurs de lycée, le monopole de la production philosophique. À noter que, dans l'ordre de la sociologie, Tarde représente le type de la trajectoire de l'« amateur », non universitaire (si ce n'est tardivement).

Une autre dimension de ce mouvement philosophique, c'est l'opposition aux historiens, avec qui il y a lutte pour l'expression sur le terrain politique au nom de la spécialité académique (mais c'est une structure d'opposition qui s'établira pleinement dans les années 1880 et durera ; on pourrait d'ailleurs en suivre les vicissitudes dans les années 1980 – voir *Le Nouvel Observateur* et la revendication de légitimité des historiens dans le domaine de la politique). Enfin et surtout, peut-être, c'est l'opposition aux spécialistes du droit, public et constitutionnel, donc l'investissement, au nom de la science (et dans un rapport pensé sur le modèle de la relation de la science à l'art, de la théorie aux codifications de la pratique) de domaines qui étaient ceux des facultés (plus justement écoles) de Droit.

69. L'introduction du positivisme, jusqu'alors porté par des « amateurs » ou des « dissidents », des « free-lances » philosophiques tels Comte ou Littré, dans le corps universitaire, a des dimensions politiques (au double sens de politique académique et de politique générale. Cf. note 73).

Mais l'investissement des questions politiques et sociales et la reprise critique des préoccupations de réforme sociale, auparavant apanage de penseurs non universitaires (écrivains, journalistes, etc.) peut s'analyser aussi comme un procès de spécialisation – les questions sociales deviennent un domaine d'intérêt des philosophes, élargissant ainsi le champ traditionnel de la philosophie politique et morale ; comme un exemple

NOTES

et un aspect d'un processus de professionnalisation (des intérêts d'amateurs aux spécialités de professionnels) ; comme un moment d'une lutte entre catégories d'intellectuels – opposition, sur le terrain des questions sociales, entre penseurs attachés au mouvement ouvrier, « intellectuels organiques » de la classe ouvrière si l'on veut, qui commencent d'apparaître avec la dissociation entre les ouvriers et les intellectuels (moins marquée dans la 1^{re} Internationale et avant, au temps du socialisme utopique et ouvrier), d'une part et, d'autre part, penseurs universitaires « neutres », « sans attaches ni racines », penseurs de l'universel. La comparaison entre Durkheim et Jaurès, situés différemment par rapport à ces deux pôles, serait éclairante ici. Cette lutte est une concurrence pour le *leadership* intellectuel de la classe ouvrière, qui entre, avec l'institutionnalisation d'un mouvement syndical, de partis socialistes, dans une nouvelle phase d'organisation.

Secondairement, on peut aussi voir dans ces déplacements thématiques des intérêts des philosophes, la reprise par les normaliens de la veine utopiste-systématique jusqu'alors apanage des autodidactes (Saint-Simon et les penseurs utopistes) ou des polytechniciens ou assimilables (Renouvier, A. Comte, etc.). Les normaliens s'attachent à l'érudition lettrée ou au culte humaniste ou à la critique (voir la génération About, Prévost-Paradol, Taine), conquérant ainsi un nouveau territoire.

70. Cf. P. Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, J. Corti, 1973. Pour une étude du mythe du mandarinat dans la philosophie de l'école de l'art pour l'art, cf. A. Cassagne, *La Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes*, Paris, Hachette, 1906. Il se peut que ces thèmes et ces mythes soient advenus à Durkheim par la médiation des réflexions de Renan (notamment *Questions contemporaines* et *La Réforme intellectuelle et morale*).

71. Sur l'épuration administrative après la crise du 16 mai, voir J.-M. Mayeur, *Les Débuts de la Troisième République, 1871-1878*, Paris, Le Seuil, 1973, et les études particulières qu'il utilise. Mais ce n'est pas ponctuellement, sous la forme d'une crise politique et des péripéties politico-administratives qui la suivent, que le sentiment de la nécessité et de l'urgence d'un nouveau pouvoir fondé sur une nouvelle autorité morale et intellectuelle peut se former dans la conscience d'un jeune philosophe. Le sentiment, nourri par la défaite de 1870, par la crise sociale et l'épisode révolutionnaire de la Commune, d'une relève nécessaire d'élites corrompues (la fête impériale) ou dépassées (traditionalisme des anciens notables) ou disqualifiées (les philosophes éclectiques, les rhéteurs lettrés) est fort dans les années de formation de Durkheim. On peut le sentir, dans des modalités différentes (peut-on dire, avec le *feeling* propre à chacun), en lisant Renan ou Liard.

NOTES

72. On sait que c'est lui qui lui procure l'occasion d'un voyage d'études en Allemagne (1886), puis qui le fait nommer à Bordeaux (chargé d'un cours de science sociale, 1888, première chaire de sciences sociales).

73. Il est vrai que le projet d'une sociologie s'inscrit dans ce contexte pénétré par les problématiques et les espoirs positivistes. Liard exprime cette ambition d'une discipline ayant vocation à donner un fondement scientifique à cet art qu'est encore la politique. Dans une analyse où il présente les intentions de la politique universitaire des débuts de la Troisième République et les conceptions de ses inspireurs, exprimées notamment par une commission extra-administrative comprenant Bréal, Boutmy, Berthelot, Herold, Liouville, du Mesnil, Monod, Gaston Pâris, Renan et Taine (1877) – dirait-on que c'est la théorie des Universités qui fait écho à celle des inspireurs du renouveau des Universités allemandes au début du XIX^e siècle –, il écrit, après avoir énoncé les attentes principales à l'égard de la science : « Ils allaient même jusqu'à espérer que de la science finiraient par se dégager des formules nouvelles de l'organisation sociale, auxquelles les esprits jusque-là divisés par les vieilles formules d'autrefois, seraient forcés de se rallier, comme on s'incline, sans résistance, devant la vérité démontrée. » (L. Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, op. cit., p. 345) On pourrait de même commenter les termes dans lesquels il parle de la première École nationale d'administration créée sous la Deuxième République, y voyant l'annonce et l'instrument de la constitution d'une science positive du gouvernement.

Sociologiquement, le fond sur lequel se déploie la politique universitaire de Liard, c'est la double faillite (intellectuelle et politique) du spiritualisme éclectique qui régnait en Sorbonne dans les années 1860 et 1870. La politique universitaire de Liard, c'est aussi une alliance d'un philosophe positiviste avec une jeune génération de philosophes de gauche pénétrés d'esprit positif contre l'*establishment* philosophique cousinien et postcousinien.

74. La tradition, longue mais minoritaire et dominée, de critique du style lettré, rhéteur, superficiel de l'enseignement supérieur dans le domaine littéraire, est réveillée par la défaite, le sentiment d'une crise intellectuelle (qui s'alimente de l'admiration pour l'Allemagne ; pour une analyse générale, cf. C. Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959), la conviction de la nécessité de fonder un enseignement primaire efficace et formateur (restaurateur d'un consensus) sur un enseignement supérieur de qualité. Ces thèmes sont présents chez Renan (notamment dans « L'instruction supérieure en France », 1864 et dans la Préface du livre où l'article est recueilli, *Questions contemporaines*, 1868) ; on se souvient sans doute de la façon dont il stigmatise,

NOTES

par l'épithète d'un comédien d'Antibes, « *Saltavit et placuit* », le style lettré et mondain des professeurs plus soucieux de plaire que d'instruire.

Cette humeur se rencontre aussi chez Durkheim, particulièrement dans ses articles sur l'enseignement philosophique (« La philosophie dans les Universités allemandes », 1887, in *Textes*, t. III, p. 437-486 ; « L'enseignement philosophique et l'agrégation de philosophie », 1895, in *Textes*, t. III, p. 403-434) et dans *L'Évolution pédagogique*.

La relation enseignement primaire/supérieur est décisive dans le dessein et les ambitions de la nouvelle Université. Ce dessein permet de comprendre aussi bien certains aspects de la position de moraliste de Durkheim que certaines péripéties des stratégies d'imposition de la sociologie (« l'affaire » de l'introduction par O. Lapie de la sociologie dans les programmes des écoles normales d'instituteurs).

75. Il convient, naturellement, on l'a déjà dit, de ne pas majorer l'importance et l'autonomie du groupe des sociologues, fraction des philosophes. On accuse ici, pour caractériser la position de Durkheim et, plus tard, la position du groupe durkheimien par rapport aux historiens, des divisions ténues dans les années 1880 et 1890. Pour un exemple de cette revendication du rôle de conseil moral par les historiens, voir comment E. Lavisse argumente la nécessité et l'intérêt d'un enseignement de l'histoire rénové dans l'enseignement primaire comme facteur de l'adhésion patriotique et de l'intégration nationale (« L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale », *Revue des Deux Mondes*, XLIX, 1882, p. 870-897 et p. 895-896).

76. Paul Nizan, *Aden Arabie*, Rieder, Paris, 1931 ; première réédition, Paris, F. Maspero, 1960, avec une longue préface de Sartre. (NdÉ)

77. Tel est le modèle que suit Lacroix, accordant une grande place dans les réflexions du jeune Durkheim à la crise politique des débuts de la Troisième République (crise ouverte le 16 mai 1877 et qui se poursuit jusqu'en 1879, querelle scolaire des années 1880-1882 liée au début de la politique scolaire de Ferry, et boulangisme de 1888 à 1889) : il y a, là aussi, un peu d'amalgame. Il y a surtout un modèle du rapport de l'intellectuel à la politique qui paraît devoir beaucoup à une forme historiquement située et très contemporaine, celle de l'intellectuel pétitionnaire (les pétitionnaires de Saint-Germain, après ceux de Saint-Médard). Ce qui est vrai, c'est que la célébration officielle de la fête nationale du 14 juillet, en 1880, est pour Durkheim (jeune Juif assimilé qui s'est refusé au destin de l'enfermement dans sa communauté) l'occasion d'une « communion » civique dont le récit témoigne d'une exaltation liée à une fusion unanimiste et patriotique avec la foule républicaine. Ce « sentiment » de foule est-il une des sources des descriptions phénoménologiques qu'il a pu donner de la présence à la conscience

NOTES

individuelle de la transcendance du groupe dans les « temps forts » de la vie collective ? Sur l'histoire de la découverte de la foule et des états de « fusion » populaire dans la sociologie, cf. Y.-J. Thiec et J.-R. Tréanton, « La foule comme objet de science », *RFS*, XXIV, 1983, p. 119-136. Il y aurait aussi matière à analyse chez Max Weber qui fait une place, dans sa typologie des actions sociales, au chapitre 1 d'*Économie et Société*, aux situations de foule.

78. Mieux vaut parler de « prédéfinition » que de projet, de choix, de définition des intérêts scientifiques de Durkheim : cette précaution d'énoncé a pour seule fonction de garder contre la représentation d'un projet sorti tout armé d'une brève période de maturation (années de jeunesse).

79. Dans le sentiment de « crise » (que les témoignages biographiques, notamment ceux de G. Davy, lient à la vocation de Durkheim), il y a non seulement les péripéties de la conjoncture politique (années 1880) mais aussi la crise de la défaite de Sedan (quel écho a-t-elle pu avoir dans le milieu où vit le jeune Durkheim à Épinal) et la crise sociale qui s'exprime dans le paroxysme révolutionnaire de la Commune (ici aussi, il faudrait éclairer ce que cela a pu représenter localement, et signifier pour le jeune Durkheim). Une crise sert d'écran à l'autre.

80. Il faut remarquer que Durkheim, dans la conceptualisation de la *Division du travail social*, inverse le vocabulaire traditionnel, même si la différence apparente du champ d'application (la réflexion libérale oppose la société moderne à la société d'Ancien Régime ; Durkheim oppose une société archaïque pas vraiment située historiquement à une société industrielle moderne) atténue l'éclat de l'opposition. En effet, dans le discours classique sur la décomposition de l'ordre ancien, l'« organique » est du côté de l'ordre ancien, le « mécanique » du côté de l'arrangement (ou du désordre pour certains) nouveau.

81. Fustel de Coulanges, maître de conférences d'histoire ancienne à l'École normale supérieure à partir de 1870, puis suppléant (puis professeur) d'histoire médiévale à la Sorbonne, ensuite directeur de l'École normale (1880-1883 ; Durkheim entre à l'École en 1879). *La Cité antique* (1864), grand livre et premier livre de sociologie de la société archaïque (grecque et romaine), est l'une des références implicites de la *Division du travail social*. Fustel est souvent présent, explicitement et implicitement, dans les analyses de Durkheim (notamment sur la propriété, la famille, la religion). On peut penser que, outre une influence morale et professionnelle (l'éthique du travail scientifique) qui se retrouve dans l'éthos que Durkheim investit dans son rapport au travail, il a exercé sur Durkheim une influence intellectuelle et politique ; que c'est notamment par lui que sont

NOTES

advenus à Durkheim certains thèmes de la pensée libérale et de la critique de la société moderne.

82. Cette veine intellectuelle et morale de critique de l'infini des désirs romantiques, prolonge ou retraduit, dans l'ordre du discours critique (histoire des idées et histoire de la littérature), la critique de l'individualisme révolutionnaire et rousseauiste. On pourrait chercher le développement de ces thèmes notamment chez Brunetière. Semblable thématique inspire une bonne part de l'anthropologie et de la phénoménologie que Durkheim met en œuvre dans *Le Suicide* pour « nourrir », illustrer ou compliquer ses typologies. Une étude de l'exemplification dans *Le Suicide* serait à cet égard éclairante. Durkheim emprunte à la critique, d'inspiration classique, de l'infini du désir romantique.

83. On sait l'admiration de Durkheim jeune philosophe pour Renouvier. Il a confié s'être formé philosophiquement par la lecture de cette œuvre et la confrontation avec elle. Il y a trouvé notamment le sens du système philosophique, si absent de la philosophie universitaire éclectique professée par les post-cousiniens. Pour avoir une idée de ce que les jeunes philosophes « de gauche » pouvaient reprocher à l'*establishment* philosophique sorbonnard, on peut lire le pamphlet de Taine (*Les Philosophes français du XIX^e siècle*, 1857).

84. Le positivisme, où l'on voit peut-être trop simplement la philosophie optimiste du progrès, est plus divers qu'il ne paraît à premier abord, cette diversité se modulant avec l'histoire. L'optimisme hérité des Lumières est balancé par un pessimisme social (lié à la préoccupation de la reconstruction d'un ordre et s'accroissant sans doute chez certains après 1870-1871).

85. Par exemple, on peut rapprocher le vocabulaire (« guerre des classes »...) et les schèmes analytiques (celui de la sécession de la plèbe, et aussi la métaphore des organes, parade rhétorique et politique à cette sécession) de la *Division du travail social* de ceux de *La Cité antique* de Fustel de Coulanges. Les plus imaginatifs de nos lecteurs se souviendront du tableau de la sécession de la plèbe tracé par Fabius Pictor. Par la médiation de Fustel de Coulanges, notamment mais non exclusivement, advient à Durkheim une tradition d'interprétation de l'évolution sociale par l'effritement des croyances religieuses et morales qui fondent l'ordre social – principe d'une grande responsabilité de l'intellectuel-sociologue et de la fascination-répulsion pour la critique (de l'évolution) sociale.

86. Les sociologues, soucieux de marquer leur terrain et de souligner l'importance et la spécificité des problèmes qu'ils traitent (à distinguer surtout des problèmes sociaux) ont dû forger un adjectif. Un problème sociétal, c'est un problème qui transcende le problème social, un problème qui relève de la société « globale » ;

NOTES

de même une « orientation sociétale » (vocabulaire qui doit quelque chose à T. Parsons), c'est une tendance ou un choix de valeur qui n'est assignable à aucune classe en particulier, mais à la société dans son ensemble. Quand la sociologie vise vraiment haut (et de même, du coup, le sociologue), elle traite du sociétal.

87. La Révolution jouée en habits et discours romains par les robins et juristes formés à la culture latine reconstruite par les jésuites ou les oratoriens. Il faudrait ici relire Marx à la lumière de *L'Évolution pédagogique* de Durkheim, notamment de son analyse de la construction de la culture gréco-latine dans les collèges jésuites comme antiquité *ad usum delphini*, à l'usage de ces dauphins bourgeois et petits bourgeois, à moraliser, qu'étaient les élèves des collèges jésuites. On pourrait voir là-dessus l'introduction de *La Cité antique* (*op. cit.*, p. 1-2).

88. Il faudrait analyser les effets de « réverbération » qui tiennent à la présence de ces diverses scènes historiques comme lieu d'expression de la conscience politique. Pour faire sentir à quel point l'histoire romaine pouvait être, dans les années de formation de Durkheim, un terrain politique, non distancié (distance ethnographique) ou neutralisé (embaumement et momification dans une tradition lettrée), qu'il suffise de rappeler le début de *La Cité antique* où Fustel de Coulanges insiste (dans un souci, lui, d'éviter l'illusion démocratique) sur la nécessité de saisir dans sa particularité et dans sa distance la société antique. La distance anthropologique est une prophylaxie politique : il s'agit justement, pour reprendre l'image théâtrale de Marx, d'éviter que l'on ne se mette à rejouer une antiquité travestie (*Gracchus Babeuf conjuré par Numa Fustel*). Pour en rester aux métaphores, on pourrait comparer ce rapport à l'histoire et ce type de conscience politique à ces cartes feuilletées qui offrent différentes lectures selon le degré d'inclinaison (sur ce statut « enfoui » de la politique, cf. la note 104).

89. Ceci aussi et ceci d'abord, Durkheim peut l'avoir reçu de Fustel de Coulanges (*de auditu vel de lectu*) puisque *La Cité antique* cherche le fondement du lien social dans la religion (saine étymologie latine et, plus encore, saine doctrine politique contre les errements du rousseauisme), mais c'est dans le vocabulaire et la culture humaniste entière (au moins telle que des historiens comme Fustel de Coulanges la restituaient, débarrassée de ses travestissements et restaurée dans sa distance) que Durkheim pouvait trouver des linéaments de cette explication des liens sociaux et de la cohésion sociale. La « découverte » du facteur religieux n'en est donc pas une au sens où Lacroix voudrait nous le faire accroire, non plus qu'au sens où Durkheim l'écrit pour la *Revue néoscholastique*. Ne faudrait-il pas plutôt se demander pourquoi le facteur religieux est à ce point absent de la *Division du travail social* : c'est le moment positiviste et social voire socialiste dans la pensée de Durkheim ; le moment où sa théorie se fonde étroitement sur le

NOTES

droit et analyse le lien social à partir des sanctions juridiques des manquements aux règles de la solidarité et reste peut-être encore marquée par la philosophie du contrat, pourtant son adversaire principal.

90. Il y a dans le vocabulaire latin et grec et, au-delà, dans les textes des historiens (Tite-Live, etc.) ou des philosophes (qui font une part de la culture de Durkheim et fournissent des schèmes de perception et d'explication) des linéaments d'explications psychologiques et morales. Par exemple la représentation de l'infini du désir, de l'insatiabilité, présente dans l'anthropologie du *Suicide*, doit sans doute autant au vocabulaire moral grec (« *pleonexia* » est transposé dans le désir de richesse) qu'à Schopenhauer (une des lectures du jeune Durkheim).

91. Cf. J. Guillaumin, « Le paysage dans le regard d'un psychanalyste, rencontre avec les géographes », Actes du colloque *La géographie du paysage*, Lyon, Université Lyon 2, 1975, pour une analyse qui peut fournir une analogie avec l'idéal de cette perception rassérénée : l'expérience de paysage a quelque continuité avec l'espace visuel maternel premier, espace que l'on saisit en position anaclitique, depuis le giron maternel.

92. Ce n'est pas en vertu d'un simple stratagème que l'histoire est utilisée comme une manière de penser le présent ; et cette technique de pensée n'est pas non plus particulière aux analystes de cette période : on la retrouve aujourd'hui. Ce qui est spécifique, c'est la force de cette habitude et sa forme. On pourrait citer maints exemples mais on peut au moins penser à l'histoire des communes comme réflexion sur l'origine et sur le destin de la bourgeoisie, à l'histoire des invasions et du peuplement de la France comme débat sur la relation entre les classes (noblesse / bourgeoisie / peuple). La censure politique, la tradition d'analyse politique et morale de l'histoire, la construction d'une forme « moralisée » de l'histoire et de la société antiques par la culture humaniste, renforçant peut-être la tendance académique à l'abstraction analytique et à la distanciation du présent, multiplient les médiations (grilles de lecture aussi bien qu'écrans) entre la situation historique contemporaine et la conscience philosophique ou politique d'un jeune universitaire. Durkheim vivant la crise du 16 mai et ses suites ou l'anniversaire de la Révolution, ce n'est pas Sartre prenant position sur la guerre d'Algérie.

93. Mauss a indiqué dans l'introduction au *Socialisme* qu'un chercheur finlandais, Neiglick, connu à Leipzig au laboratoire de Wundt par Durkheim, l'avait familiarisé avec la pensée marxiste lors de son séjour en Allemagne (1886). Rappelons que, dès que Durkheim commence à envisager un travail de thèse (1882 ou 1883 : « Sa pensée s'orientait dès la veille de l'agrégation et, au sortir de l'École, il avait déjà en tête le sujet de sa principale thèse du doctorat, tout un programme

NOTES

sociologique...» – G. Davy, «Durkheim, voie nouvelle ouverte à la science de l'homme», in *L'Homme*, p. 20), à travers le milieu des philosophes de gauche curieux des questions sociales, il a sans doute pu connaître la pensée marxiste.

94. L'Allemagne que découvre et visite Durkheim en 1886, ce n'est pas seulement celle de l'Université, des séminaires, du laboratoire de Wundt, de la science de la morale. C'est aussi l'Allemagne des usines qui, après une phase d'industrialisation extrêmement rapide, connaît une période de dépression économique entre deux crises (celles de 1875-1878 et de 1890-1895). C'est encore le lieu d'une activité sociale et syndicale puissante où se mettent en place syndicats et partis dans un climat d'affrontement et de concurrence entre diverses tendances de philosophie sociale, socialistes et non socialistes (des syndicats chrétiens à la social-démocratie).

95. A. Fouillée, *La Propriété sociale et la démocratie*, Paris, Hachette, 1884, compte rendu dans la *Revue philosophique*, XIX, 1885, p. 446-453 (in SSA, p. 171-183).

96. Cours professé entre 1890 et 1900 à Bordeaux, répété en 1904 puis en 1912 à la Sorbonne (V. Karady, «Bibliographie», in *Textes*, t. III) ; publié en 1950 (PUF).

97. «Introduction à la morale», *Revue philosophique*, LXXXIX, 1920, repris in *Textes*, t. II, p. 313-331 et, pour la présentation de Mauss, p. 313-314.

«Si fragmentaire, si inachevée qu'elle soit, nous pensons que cette publication indiquera dans quel sens et dans quel style Durkheim eût écrit sa *Morale*. Ces pages en sont le début. Il l'avait en effet commencée – dans un dernier acte d'énergie et d'esprit de devoir – alors qu'il savait ne pouvoir l'achever. Nous pourrions probablement la publier sous la forme du cours de *Physique des mœurs* où il la professa pour l'avant-dernière fois – avec son cours de *Morale domestique*. Ces cours sont en effet rédigés complètement.»

98. É. Durkheim, *Leçons de sociologie (1890-1900). Physique des mœurs et du droit*, Paris, PUF, 1950, p. 26 sq.

99. «Les études de science sociale», art. cité ; «Lo stato attuale degli studi sociologici in Francia», *La Riforma sociale*, 2, vol. III, 1895, fasc. 8 et 9, p. 607-622 (version française in *Textes*, t. I, p. 73-108) ; préface dans *L'Année sociologique*, 1, 1898, p. I-VII ; «La sociologie en France au XIX^e siècle», *Revue bleue*, 4^e série, t. XIII, n^o 20, p. 609-613 et n^o 21, p. 647-652 (in SSA, p. 111-136) ; «La sociologia e il suo dominio scientifico», *Rivista italiana di sociologia*, 4, 1901 p. 127-148, in *Textes*, t. I, p. 13-36 ; P. Fauconnet et M. Mauss, «Sociologie», *Grande Encyclopédie*, 1901 (in M. Mauss, *Œuvres*, éd. V. Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 139-177) ; «Sociologie et sciences sociales» (en collab. avec P. Fauconnet), *Revue philosophique*, LV, 1903, p. 465-497, in *Textes*, t. I, p. 121-159 ; «Sociologie et sciences sociales», in *De la méthode dans les sciences*, 1^{re} série,

NOTES

Paris, Alcan, 1909, p. 259-285 (in SSA, p. 137-159); «La sociologie», in *La Science française*, Paris, Larousse, 1915, p. 5-15, in *Textes*, t. I, p. 109-118; ainsi que les *Règles de la méthode sociologique*.

100. *L'Année sociologique*, 1927, 1 (préface et plan); 2 (plan); nouvelle série 2 (M. Mauss, «Divisions et proportions des divisions de la sociologie»).

101. L'économie sociale, par opposition à l'économie libérale (économie des agents économiques singuliers), vise à des analyses et des prescriptions prenant en compte l'ensemble du corps social (économie nationale).

102. La division tripartite nutrition / direction-conscience (cerveau) / régulation (système nerveux) se double, dans le cas particulier des métaphores de la conscience sociale, d'une division bipartite : l'État comme organe (analogue au cerveau) exerce des fonctions de régulation (telles le droit, la morale, la religion) par les règles qu'il édicte. L'analyse détaillée du texte montrerait que Durkheim joue avec ces deux sortes de schèmes métaphoriques.

103. «Lo stato attuale...», cf. note 99.

104. On pourrait analyser la pratique effective (champs couverts, thèmes abordés) à partir de la liste et d'un classement des ouvrages recensés. L'instrument, une compilation de la matière de *L'Année sociologique*, existe : Y. Nandan, *Le Maître, les doctrines, les membres et le magnum opus, une étude critique et analytique de l'école durkheimienne et de L'Année sociologique*, thèse de 3^e cycle, Sorbonne, 1974 (quelques précautions seraient à prendre et quelques vérifications à faire).

105. Certaines questions politiques peuvent être abordées dans la section de sociologie générale et dans celle de sociologie économique (subdivisions sur les « théories sociales » et le « socialisme »).

106. On pourra lire le long thrène de Mauss après la guerre sur les pertes du groupe, sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il promettait : « L'œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs » (*L'Année sociologique*, nouvelle série, t. I, 1925, in M. Mauss, *Œuvres*, t. III, *op. cit.*, p. 473-499).

107. Le sous-titre de ce passage est : « La sociologie de la politique, partie de la sociologie générale ». Mauss poursuit, après la phrase citée dans le texte ci-dessus : « Et cette science des notions politiques nous regarde. Non pas ce que l'on appelle, dans certaines régions, les sciences morales et politiques : la science financière, la science diplomatique, etc. Le plus souvent, ces soi-disant sciences ne sont que de vulgaires mnémotechnies, des recueils des circulaires et des lois, moins bien digérées que les vieux codes. Elles ne sont que des catalogues de préceptes et d'actions, des manuels de formules, des recueils de maximes de la technique

NOTES

sociale. Indispensables certes, elles encombrant le pavé de leurs prétentions et les Écoles de leurs chaires.» On ne peut continuer, quelque plaisir que l'on y prenne, à citer ce texte plus avant. Mais il serait à analyser de près pour qui voudrait étudier le rapport des durkheimiens à l'enseignement du droit et, surtout, à celui des sciences politiques (fondation de l'École libre : 1871) [M. Mauss, *loc. cit.*, p. 235-236]. Une autre indication du statut de l'analyse politique pour Mauss, c'est la présentation de la conclusion de l'ouvrage qu'il préparait sur la révolution russe : «... comme cet ouvrage fait partie d'un ensemble de travaux non pas de sociologie pure, mais de « science politique » ou, si l'on veut, de « sociologie appliquée », cette « appréciation » comporte des conclusions pratiques, comme celles que « la politique attend sans ces retards que peut se permettre impunément la science, mais que l'action ne tolère pas... ».

108. « Il est possible de faire une théorie de l'art politique [...] à l'aide d'une "pragmatique" comme disait Aristote. On peut constituer une science de l'art social. Cette science commence à se constituer. Cette science de l'art social, nous la plaçons dans *L'Année* parmi les disciplines ressortissant à la *sociologie morale et juridique* ou dans la *sociologie générale*. » Mauss poursuit en indiquant les deux perspectives d'étude de l'État, comme « phénomène juridique » mais aussi comme « de l'ordre morphologique » (exemple des frontières). « En particulier dans nos sociétés modernes, les phénomènes économiques et morphologiques (démographiques) entrent sous sa juridiction. Tout spécialement, des choses importantes qui échappent à nos rubriques : la tradition, l'enseignement, l'éducation en sont parties essentielles. Il faut donc rompre le cadre étroit de la théorie juridique de l'État. Il faut étendre la théorie politique à celle de l'action globale de l'État. Il faut aller plus loin, voir les sous-groupes : non seulement analyser l'action du centre, mais aussi celle de tous les groupes secondaires, volontaires ou involontaires, permanents ou temporaires, dont est composée une société » (M. Mauss, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », texte cité, p. 237-238). Ce n'est pas ici le lieu d'analyser dans le détail cette théorie de la sociologie politique, dans la définition de ses objets, dans ses refus, dans ses références et contre-références polémiques (le droit, les « sciences politiques ») mais on voit qu'il y aurait matière et manière.

109. Toute la fin de ce texte programmatique et systématique sur la classification de la matière de *L'Année sociologique* serait à commenter ici (« Sociologie et politique », *ibid.*, p. 239-245). Ce serait une autre question de s'interroger sur les raisons de cette résurgence partielle de préoccupations de politique profondément enfouies dans la sociologie durkheimienne ; et sur la forme de cette réémergence (la « pédagogie » comme traduction politique de la sociologie en politique : voir

NOTES

la citation ci-dessus, note 108 sur « la tradition, l'enseignement, l'éducation » ; cf. ci-dessous, note 152).

110. On se souvient de la lamentable histoire (qui gît dans une scie populaire) de l'homme-tronc qui perdit le torse. Rassurons quand même nos lecteurs qui se seraient laissé troubler par ce Grand Guignol : se seront effrayés seulement ceux qui ignorent que le Procuste en question est armé du couteau de Lichtenberg et qu'il n'est suivi, ici, d'aucun vrai bourreau.

111. Notons une difficulté de plus pour la thèse de la « coupure » épistémologique (qui, en outre et décidément, est d'un humour un peu lourd, s'agissant d'un fils de rabbin) ; B. Lacroix situe celle-ci entre 1893 et 1896. Le texte le plus systématique pour une exposition d'une science politique est dans un cours prononcé en 1890. Ou faut-il dire que Durkheim, après la redécouverte de la religion, abandonne la théorie de la politique.

112. Il faudrait chercher dans Claude Bernard (mais aussi dans le Lalande) le sens de cette métaphore chez Durkheim (le mot est utilisé pour désigner la relation de la conscience à son support physiologique, le cerveau).

113. La scolastique « politiste » prenant son envol à partir du texte des *Leçons de sociologie* appellerait le crayon de Goya (« Le sommeil de la raison enfante des monstres »). Faut-il reconnaître parmi ces volatiles Dahl et Easton ? C'est une question que de plus savants que moi en sociologie politique pourront traiter. Je demande simplement que l'on ne me fasse pas croire que tout oiseau qui s'envole dans l'obscurité est l'oiseau de Minerve et que Dahl, Easton ou Lipset sont chouettes de ce simple fait.

114. *Leçons de sociologie, op. cit.*, p. 54. La conscience collective est diffuse, dirait-on, et déborde la conscience claire étatique. L'État est interprété comme conscience délibérante, conscience éclairée de la société. Il faudrait rapprocher ces analyses des thèses de la *Division du travail social* sur l'extension du rôle de l'État.

115. Hegel mais aussi Kant (*via* Renouvier) ; et sur ses prolongements dans la théorie du droit (Léon Duguit. Cf. P. Birnbaum, « La conception durkheimienne de l'État : l'apolitisme des fonctionnaires », *RFS*, n° spécial *À propos de Durkheim*, 1976, p. 247-258, en particulier p. 254).

116. Voir les ouvrages cités note 57 ; et notamment les deux articles de M. Mauss sur la révolution bolchévique et même le chapitre d'A. Cu villier (*Manuel de sociologie*, Paris, PUF, 1962) sur la sociologie politique.

117. Peut-être de manière plus intéressante que dans la vulgate reaganienne, et dans ses prolongements sociologiques néolibéraux.

NOTES

118. L'État équilibre les pressions des groupes secondaires (le contexte social immédiat des individus) en définissant et garantissant des zones d'affirmation individuelle, en protégeant les droits de l'individu : « [...] la fonction essentielle de l'État est de libérer les personnalités individuelles. Par cela seul qu'il contient les sociétés élémentaires qu'il comprend, il les empêche d'exercer sur l'individu l'influence compressive qu'elles exerceraient autrement » (*Leçons de sociologie*, *op. cit.*, p. 62).

On peut aussi reconnaître là un écho assourdi de la discussion et de la réflexion sur les fonctions de l'assimilation et sur le rapport à la communauté religieuse et culturelle dans le judaïsme français, discussions et débats particulièrement importants dans la communauté israélite française dans ces années-là.

119. La sociologie de Durkheim se fonde sur ce double refus, d'un « naturalisme » des groupes (la société produit de l'agrégation de communautés naturelles) et d'un « artificialisme » (les groupes, spécialement les groupes restreints, produits d'une sorte de démiurgie sociale); ou, selon un autre mode d'analyse, refus d'une théorie « cellulaire » (la société globale produite par l'adjonction de cellules ou de groupes élémentaires) et d'une théorie « molaire » (le tout donne leur existence et leur forme spécifique aux parties).

120. La polarité communauté proche, enveloppante, éventuellement étouffante / société large, État ou conscience collective arrachant aux particularismes est, bien évidemment, en affinité avec la problématique existentielle du jeune Durkheim (entre la maisonnée rabbinique et l'École universaliste, entre le rabbinat et le professorat, entre le Talmud et la foi laïque et républicaine, etc.).

121. Ligne de pensée de Tocqueville et Taine. Le libéralisme ne se sépare pas aussi nettement du traditionalisme que l'on a coutume de le croire, notamment sur la question de l'individu. Pour le dire très schématiquement, la critique libérale de la société postrévolutionnaire dénonce l'avènement d'un individu anonyme (critique de ce que l'on dirait, en termes anachroniques, la « massification » ou, en termes plus neutres mais sans connotations assez précises en ce domaine, « l'individuation ») ou, deuxième aspect, la libération du désir individuel (critique de l'insatiabilité anarchique des « besoins » affranchis de toute règle). En quoi le libéralisme rejoint la critique traditionaliste, tant de l'absolutisme que du jacobinisme, de l'effondrement des ordres anciens, des corps intermédiaires, des groupes où l'individu était « pris » et socialisé.

122. Qui se développe notamment dans la tradition des analyses de C. H. Cooley opposant groupes primaires (« association et coopération intimes et “face-à-face” ») et groupes secondaires, en un sens différent donc de celui qu'a ce terme

NOTES

chez Durkheim (*Social Organization*, 1909). Il faudrait, au prix de plus longues analyses, mieux informées qu'on ne peut le faire ici, s'interroger aussi sur le lien avec les idées de Montesquieu sur les corps intermédiaires (modèle : transfert au « social » d'institutions « politiques »).

123. La microsociété comme vrai lieu de la participation, peut-être aussi comme terrain infrapolitique, asile, idylle, utopie d'une société consensuelle et conviviale ; la vie associative comme vraie politique, la « sociabilité » comme authentique mode de relation entre les classes, etc. L'association a pris le relais du village du XIX^e siècle dans cette idéologie idyllique. Dans les deux cas, c'est le rêve d'une politique sans affrontements politiques, qui permet donc de faire l'économie de la politique.

124. Textes déjà cités ci-dessus, réédités in *Textes*, t. III, p. 189-202 et p. 202-217.

125. « L'individualisme et les intellectuels » (1898), in *SSA*, p. 261-278.

126. Argument envisagé en particulier par S. Ranulf (« Scholarly forerunners of fascism », *Ethics*, 50, 1939). Il y a autour de ces thèmes une correspondance intéressante de M. Mauss avec Ranulf, notamment sur le thème des soviets comme application et perversion de l'idée durkheimienne des groupes professionnels et sur le fascisme comme « retour au primitif », comme émergence « d'états de foule », de situations de « suggestion » radicalement imprévues (in *Études durkheimiennes*, février 1983, n° 8, p. 1-4).

127. Sur le rapport de Durkheim au socialisme, cf. ci-dessus notes 52, 53, 93 et 94 et le compte rendu sur l'ouvrage de S. Merlino, *Formes et essences du socialisme* (1898), *Revue philosophique*, 1899, in *Textes*, t. III, p. 163-172.

128. « Depuis que, *non sans raison*, le siècle dernier a supprimé les anciennes corporations [...] » (*Division, op. cit.*, p. 18).

129. « [...] les syndicats de patrons et les syndicats d'employés sont distincts les uns des autres, *ce qui est légitime et nécessaire* » (*Division, op. cit.*, p. 19) ; « s'il est nécessaire [qu'employés et employeurs] se rencontrent dans les conseils directeurs de la corporation, il n'est pas moins indispensable qu'à la base de l'organisation corporative ils forment des groupes distincts et indépendants, car leurs intérêts sont trop souvent rivaux et antagonistes » (p. 34, note 2). Voir de même, la condamnation de la dépendance de la corporation par rapport à l'État (p. 21).

130. *Division, op. cit.*, p. 46.

131. Plus exactement, Mauss aperçoit une parenté entre la « forme d'organisation » du soviet comme « organe professionnel », à la fois « gérant de propriété nationale » et « noyau » politique élémentaire de toute la vie administrative et législative de l'État, « idée et réalisation qui correspondaient [...] aux deux des rares conclusions

NOTES

morales, politiques et économiques que Durkheim avait toujours préconisées» («Socialisme et bolchévisme», *Le Monde slave*, art. cité, p. 209-210, reproduit in *Études durkheimiennes*, février 1983, n° 8, p. 1).

132. «Pour que l'anomie prenne fin, il faut donc qu'il existe ou qu'il se forme un groupe où se puisse constituer le système de règles qui fait actuellement défaut [...]. L'activité d'une profession ne peut être réglementée efficacement que par un groupe assez proche de cette profession même pour en bien connaître le fonctionnement, pour en sentir tous les besoins et pouvoir suivre toutes leurs variations.» (*Division, op. cit.*, p. 18) «Pour qu'une morale et un droit professionnels puissent s'établir dans les différentes professions économiques, il faut donc que la corporation, au lieu de rester un agrégat confus et sans unité, devienne, ou plutôt redevienne un groupe défini, organisé, en un mot une institution publique.» (*ibid.*, p. 19) Ailleurs encore dans la même préface à la deuxième édition de la *Division*, Durkheim parle de «milieu moral»; de sa fonction de prévenir la loi du plus fort. La querelle du «corporatisme» tient en grande part au mot, que l'on entend avec d'autres connotations que Durkheim l'écrivait : il pensait plus aux corporations romaines (Fustel de Coulanges encore) et aux corporations médiévales (d'où étaient exclus les juifs – l'assimilation encore) qu'aux corporations du fascisme, bien sûr. D'autre part, en ce centième anniversaire de la loi institutionnalisant les syndicats, on peut penser aussi que dans une thèse projetée en 1882-1883 et soutenue en 1893, il théorisait une conception du syndicalisme avec des mots assez décalés de la réalité historique immédiate pour obéir à la norme de réserve académique.

133. «Ce que nous voyons avant tout dans le groupe professionnel, c'est un pouvoir moral capable de contenir les égoïsmes individuels, d'entretenir dans le cœur des travailleurs un plus vif sentiment de leur solidarité commune [...].» (*Division, op. cit.*, p. 22).

134. Ce thème se présente dans la *Division du travail social* et dans les *Leçons de sociologie*. Il faudrait, pour en montrer complètement l'inscription dans le système, rappeler assez longuement la sociologie historique de la famille dessinée par Durkheim.

135. «[...] la famille, en perdant son unité et son indivisibilité d'autrefois, a perdu du même coup une grande partie de son efficacité.» (*Division, op. cit.*, p. 27).

«Tandis que, jadis, elle maintenait la plupart de ses membres dans son orbite depuis leur naissance jusqu'à leur mort et formait une masse compacte, indivisible, douée d'une sorte de pérennité, elle n'a plus aujourd'hui qu'une durée éphémère [...].» (*Le Suicide*, Paris, Alcan, 1897, p. 433).

NOTES

136. « [...] à mesure qu'on avance dans l'histoire, l'organisation qui a pour base des groupements territoriaux (village ou ville, district, province, etc.) va de plus en plus en s'effaçant. » (*Division, op. cit.*, p. 36-37) Cf. pour plus de détails sur le statut de la territorialité chez Durkheim, J.-C. Chamboredon, « Remarques à propos de la territorialité et des usages analogiques de la territorialité en sociologie », *Territoires*, n° 1, 1983, « Territoire et territorialité », p. 59-66 ; rééd. in M. Roncayolo (dir.), *Territoires*, Paris, Rue d'Ulm, 2016, p. 67-74.

137. « [...] développement, inconnu jusque-là, qu'ont pris, depuis deux siècles environ, les fonctions économiques. [...] Nous sommes loin du temps où elles étaient dédaigneusement abandonnées aux classes inférieures. Devant elles, on voit de plus en plus reculer les fonctions militaires, administratives, religieuses » (*Division, op. cit.*, p. 16).

138. On a déjà indiqué qu'il était des auteurs traités dans la première note critique de Durkheim. Dans *Le Socialisme*, Durkheim cite la traduction-adaptation d'un de ses livres par B. Malon (*La Quintessence du socialisme*).

Sur Tönnies, on sait que Durkheim a rendu compte de *Communauté et société* (*Revue philosophique*, 1889, in *Textes*, t. I, p. 383-390).

139. Mauss a revendiqué l'influence durkheimienne sur les idées de Sorel. Pour s'interroger sur la relation de la sociologie durkheimienne au corporatisme, il faudrait étudier Bouglé et son entourage (où se croisaient courants socialistes, planistes, certaines évolutions menant certains, Déat par exemple, de l'antimarxisme au nazisme).

140. Cette opposition s'organise selon la polarité du « communisme » et du « socialisme ». Le premier est analysé comme utopie passéiste, volonté de suppression de la propriété privée, de réduire l'importance de la vie économique plutôt que de l'organiser, protestation contre l'inégalité, exigence de lutte contre la misère ; ses formulations théoriques les plus représentatives sont chez les théoriciens et philosophes du XVIII^e siècle (et ceci explique cela). Le deuxième est défini comme volonté d'organiser et de centraliser la vie économique ; Durkheim en voit les expressions essentielles chez les théoriciens sociaux du XIX^e siècle.

La « question ouvrière », problème spécifique d'une classe, s'exprime dans les revendications de type « communiste » ; la « question sociale » est celle de l'intégration des fonctions de l'organisme social, donc celle de l'autonomisation et de l'affranchissement possibles d'une fonction économique hyperdéveloppée, échappant au contrôle central (*Le Socialisme, op. cit.*, p. 48, p. 57, p. 61, p. 78-79, p. 91-92 et p. 95).

La métaphore organiciste (dissociation des fonctions) permet de penser et de masquer la question sociale (sécession de la classe ouvrière).

NOTES

141. C'est sur ce point que se lient sociologie et anthropologie, sociologie et philosophie sociale. C'est parce qu'il y a une insatiabilité du désir que la « question ouvrière » ne peut être résolue par des « privilèges » (au sens étymologique) mais seulement par l'intériorisation et l'acceptation de limites socialement définies bornant ce désir. Il faut « que les hommes se contentent de leur sort » (*Le Socialisme*, *op. cit.*, p. 291).

Ceci est au principe d'une théorie qui préfigure la théorie structuro-fonctionnaliste de la stratification, mais où la gradation des statuts se marque dans la gradation des interdits et des limites plutôt que dans celle des gratifications.

142. Schopenhauer (dont la pensée a joué un rôle dans la formation intellectuelle de Durkheim) et surtout le romantisme (à travers l'image qu'en donne la critique antiromantique) sont parmi les sources de cette anthropologie. Elle est développée notamment dans le *Suicide*.

143. Une compilation du *Socialisme* serait éclairante ; deux modèles paraissent essentiels, celui des organismes supérieurs (opposés aux colonies de polypes), celui de l'intégration des fonctions dans l'organisme et de leur contrôle par le cerveau ; mais le modèle de l'organisme offre deux registres métaphoriques, métaphores de la circulation de l'information (innervation des tissus) ou métaphores de la coordination par un système nerveux central.

144. C'est à partir de là que l'on pourrait s'interroger sur les évolutions politiques des durkheimiens et du durkheimisme.

145. À la demande de Liard (une science positive fondement de l'art politique), Durkheim a donc répondu, en somme, par le renvoi à l'horizon lointain, la suspension sans fin de la construction d'une politique positive. Il répond en changeant de terrain.

146. Sur la définition durkheimienne de l'« institution », voir P. Fauconnet et M. Mauss, « Sociologie », *Grande Encyclopédie*, 1901 (in M. Mauss, *Œuvres*, éd. V. Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 139-177).

147. On pourrait suivre là-dessus le sens du mot « constitution » chez Durkheim et, avant, Fustel de Coulanges (conformation, composition, structure, beaucoup plus que réunion des règles selon lesquelles fonctionne un gouvernement).

148. Sans choisir ici entre le « non-conscient » et « l'inconscient ». C'est C. Lévi-Strauss qui, dans un chapitre d'un ouvrage collectif (G. Gurvitch et W. E. Moore, *La Sociologie au xx^e siècle*, vol. II, Paris, PUF, 1947), a « tiré » le durkheimisme vers l'idée d'un ordre inconscient de règles, promouvant ainsi, comme il est de bonne méthode généalogique, Durkheim en Baptiste du lévi-straussisme.

NOTES

149. C'est l'une des intentions de l'entreprise d'A. Touraine que de réintroduire dans l'analyse sociologique la dimension de la politique comme négociation/confrontation sur les fins (les orientations normatives). On peut se demander toutefois si elles ne sont pas conçues sur le modèle de la tractation parlementaire, infléchies par un modèle volontariste de l'évolution historique comme création continuée, enfin si l'identification d'acteurs collectifs aussi nettement définis ne revient pas parfois à constituer en entités (hypostases) des résultats de forces diverses, éparses, moins individualisées que ne le suppose la sociologie de l'acteur.

150. C'est une question par où la sociologie de Durkheim répond à la visée de la pensée conservatrice : retrouver un peuple homogène (organisé dans des « corps », des « états » par exemple) sous l'émission des citoyens voteurs-décideurs individuels (*homo politicus* = *homo economicus*) et contre la perversion et l'inversion jacobine de cette réalité, le peuple-masse fondu en une unité dans ses sociétés révolutionnaires, sorte de conscience collective qui « réalise » (sous la forme redoutable de l'hydre révolutionnaire) la fiction philosophique du Peuple et de la volonté générale. Il ne m'échappe pas que ces propos ne sont qu'allusifs et que faire résonner des échos n'est pas raisonner : il y faudrait de plus longues analyses, appuyées notamment sur les analyses du phénomène révolutionnaire et de la société révolutionnaire d'Augustin Cochin (je remercie F. Furet pour une conversation sur ce point) ; on pourrait notamment repartir de la réflexion philosophique sur le suffrage universel (A. Fouillée, et la discussion critique de Durkheim là-dessus).

151. C'est peut-être le lieu de se demander si les prolongements de l'intention durkheimienne sur ce point (explorer une « région » définie par la nouvelle topique du social et du politique construite par Durkheim) ne se trouvent pas dans les tentatives de Bataille, avec Caillois et Leiris (« Pour un collège de sociologie », 1938). La problématique durkheimienne (réponse au lointain ébranlement de la Révolution, prolongé par divers mouvements subséquents, jusqu'en 1880-1890) s'infléchit ici et s'enrichit d'une nouvelle « strate » historique.

152. L'ordre spécifique du sociologue, celui des régulations morales, définit ainsi une « zone » ou, en d'autres métaphores, une instance particulière. À ce domaine correspond un mode d'intervention spécifique, la « pédagogie », en un sens extrêmement large. Quand il envisage ce qu'une sociologie pleinement assurée pourrait faire dans l'ordre de la politique, Mauss, après avoir souhaité l'analyse sociale et l'explication du sens des mouvements sociaux, souhaite et prophétise : « Le jour où [...] quelques théoriciens de la politique ou quelques sociologues eux-mêmes, épris du futur, arriveront à cette fermeté dans le diagnostic et à une certaine sûreté dans la thérapeutique, dans la propédeutique, dans la pédagogie

NOTES

surtout, ce jour-là la cause de la sociologie sera gagnée. L'utilité de la sociologie s'imposera ; elle imprimera une formation expérimentale à l'esprit moral et à l'éducation politique [...]» (M. Mauss, «Divisions et proportions des divisions de la sociologie», texte cité, p. 243-244).

Cette ambition d'une action positive d'inculcation prendra forme dans le fantasme de la pédagogie (avec un jeu sur le sens des mots) comme forme appliquée de la sociologie. On ne comprendrait pas pourquoi la pédagogie et la préoccupation de l'éducation hantent à ce point la sociologie durkheimienne si l'on ne voyait qu'elle est une réponse à cette ambition d'une action pratique et d'une «politique». Le fantasme est partagé par les adversaires. Je remercie V. Isambert-Jamati pour des discussions sur ces thèmes.

153. De remarquer aussi que le modèle de la création scientifique par «hybridation» (J. Ben David) doit être équilibré par un modèle de l'invention par dissimilation (*The Scientist's Role in Society*, Englewoorl Cliffs, Prentice Hall, 1971).

154. L'écartèlement entre la sociographie politique et la scolastique politiste, entre l'empirisme de la sociologie électorale (tâche de Sisyphe) et la prévision ramenée à l'estimation de soirée électorale, etc.

155. Sur le Tocqueville et le Marx oubliés, sur le Durkheim censuré (en grande partie par lui-même, on l'a dit), le Boutmy pullule, pour paraphraser Voltaire.

156. 1893 : *Division* ; 1895 : *Règles* ; 1897 : *Suicide* ; 1898 : *L'Année I* ; 1902 : Préface à la 2^e éd. de la *Division* ; 1912 : *Formes*. On notera que le découpage retenu ici n'est pas une manière d'isoler la dernière partie de l'œuvre. L'émergence des préoccupations pour le phénomène religieux apparaît dès cette époque (1899 : «De la définition des faits religieux»). On a dit d'autre part, à propos du *Socialisme* (cours en 1895), l'importance conférée à la question religieuse. Enfin, tournant pour tournant, redisons la signification et l'importance de la fondation de *L'Année* (spécialisation, organisation d'un atelier collectif).

157. Dans toute la troisième partie de la *Division du travail social*, spécialement le chapitre 2.

158. *Le Socialisme*, *op. cit.*, p. 291. On reconnaît là l'origine des théories structuro-fonctionnalistes de la stratification (Parsons, Merton, Davis et Moore...). Chez Durkheim celle-ci a deux dimensions : la justice et la légitimité des rétributions (qui s'accompagne d'une théorie de la hiérarchie des tâches : «une idée de génie» vaut plus que l'exécution d'une tâche mécanique ; il y a des «fonctions nobles» et des «fonctions et travaux d'ordre inférieur» ; *Leçons de sociologie*, *op. cit.*,

NOTES

p. 152-154); d'autre part, les mécanismes de répression des aspirations : pour paraphraser ses formules, il faut que l'ouvrier sache qu'il ne peut avoir plus qu'il n'a.

159. C'est ici qu'il y a quelque relation entre Durkheim et Freud. On pourrait étudier dans le détail la théorie de la socialisation de Durkheim (construite autour de deux modèles) à partir de la fonction de répression et de la fonction de socialisation ou d'intégration (aménagement de l'investissement du sujet sur le groupe).

160. On a dit ci-dessus (notes 52 et 53) les principales dates repères.

161. On a dit déjà, en commentant les articles taxinomiques et programmatiques de Durkheim (note 99), l'importance de la « statistique morale » dans la constitution de la sociologie.

162. Le modèle du *Suicide*, très schématiquement, est construit autour de deux axes, sur chacun desquels sont définies trois positions (normale, anormale par défaut – « hypo- », anormale par excès – « hyper- »). Le premier axe est celui que l'on pourrait dire de la « sociation », de la relation aux groupes (l'hypo-intégration, c'est l'« égoïsme »; l'hyperintégration, c'est l'« altruisme »); le deuxième axe est celui de la répression du désir, de la régulation (l'hyporégulation, c'est l'anomie; l'hypperrégulation, c'est le « fatalisme »).

163. On se souvient de ce que nous avons indiqué sur le caractère central des divisions professionnelles. Durkheim les pense aussi avec référence à la structure sociale d'Ancien Régime (« ordres », corps, corporations); s'il y est aussi attentif, c'est parce qu'il est curieux de la spécificité de la société industrielle; mais c'est aussi parce qu'il est sensible, par origine et par trajectoire (rappelons la problématique existentielle des jeunes juifs deux générations ou trois après l'émancipation) à la question des différents « états » ouverts, de leur « morale » spécifique, bref qu'il les perçoit comme des « vocations » au sens fort, à la limite avec des connotations comparables à celles d'un système de castes.

164. Il y a dans *Le Suicide* des textes qui « sonnent » comme les analyses de Weber sur le conflit irréductible des valeurs.

165. On est donc passé de la division du travail social à la division du travail moral à l'intérieur de la bourgeoisie, problématique sociale spécifique du *Suicide*. On pourrait voir là l'origine d'une théorie de la stratification pensée sur le modèle des castes. De même il y a là l'origine du modèle « focal » de la stratification que l'on trouve complètement développé chez Halbwachs (la classe ouvrière se définissant par sa distance au foyer des valeurs).

166. Il faudrait affiner ici la chronologie de l'affaire Dreyfus (avant les phases les plus publiques) et du travail de Durkheim sur le suicide.

NOTES

167. Dichotomie qui est plutôt une projection qu'une analyse : Durkheim a réagi, dans sa pensée et son œuvre, à l'affaire Dreyfus avant qu'elle soit constituée en « affaire ».

168. On passe, schématiquement, d'une analyse assez classique de statistique morale à une réflexion sur la question juive.

169. Une compilation et un index des exemples (historiques, littéraires) seraient fort éclairants car ils sont le support de la réflexion et révèlent certaines sources cachées de la problématique. Il faudrait faire un sort, notamment, à la présence-absence de Massada.

170. Je remercie A. Momigliano pour une discussion sur ce problème de la répression de la culture juive (et de sa présence sourde) chez les intellectuels juifs.

171. Puis-je dire le gré que je sais à cet homme d'avoir universalisé et accompli, en une discipline scientifique, une problématique existentielle enfouie (mais non réprimée : ce que l'on nomme un peu vite la censure, c'est peut-être de la discrétion) : on a tant connu, depuis, de plus bavards qui avaient moins à dire.

Références bibliographiques¹

- ALPERT, H., *Émile Durkheim and his Sociology*, New York, Columbia University Press, 1939.
- ARON, R., *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.
- BOUDON, R. et BOURRICAUD, F., *Dictionnaire critique de la sociologie* (articles « anomie », « Durkheim », « Tocqueville »), Paris, PUF, 1983.**
- CUVILLIER, A., *Où va la sociologie française ?*, avec une étude d'Émile Durkheim sur la sociologie formaliste, Paris, Librairie M. Rivière, 1953.
- DAVY, G., *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui* (1931), Paris, PUF, 2^e éd. rev. et augm. 1950.
- , *L'Homme, le fait social et le fait politique*, Paris-La Haye, Mouton, 1973.
- DURKHEIM, É., *Textes* (édition préparée par V. Karady), Paris, Éditions de Minuit, 1975, 3 vol.**
- FILLOUX, J.-C., *Durkheim et le socialisme*, Paris-Genève, Droz, 1977.
- LACROIX, B., *Durkheim et le politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale de sciences politiques, 1981.**
- LINDENBERG, D., *Le Marxisme introuvable*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- LUKES, S., *Émile Durkheim, his Life and Work. A Historical and Critical Study*, New York-Londres, Harper and Row, 1972,
- MERTON, R. K., « Structure sociale, anomie et déviance », in *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, trad. fr. H. Mendras, Paris, Plon, 1965, p. 167-191 (1^{re} parution 1939, *American Sociological Review*).
- NISBET, R. A., *The Sociology of Émile Durkheim*, Oxford, Oxford University Press, 1974.
- PARSONS, T., *The Structure of Social Action*, New York, McGraw-Hill, 1937.
- WOLFF, K. (éd.), *Émile Durkheim, 1858-1917, A Collection of Essays, with Translation and a Bibliography*, Columbus, The Ohio State University Press, 1960.

1. Les références données par Jean-Claude Chamboredon en tête de l'article dans la version originale parue dans *Critique*, 445-446, juin-juillet 1984, sont ici reproduites en gras. Les autres références figuraient au début des notes placées par l'auteur à la suite du texte. (NdE)



Publications de Jean-Claude Chamboredon

Bibliographie établie par Paul Pasquali

La Banque et sa clientèle. Éléments pour une sociologie du crédit (avec Pierre Bourdieu et Luc Boltanski), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1963.

«Art mécanique, art sauvage», in Pierre Bourdieu, Luc Boltanski, Robert Castel et Jean-Claude Chamboredon, *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965, p. 219-244.

«Hommes de métier ou hommes de qualité» (avec Luc Boltanski), *ibid.*, p. 245-284 [repris in Thomas Luckmann et Walter Sprondel (dir.), *Berufssoziologie*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1972, p. 138-147].

«La société française et sa jeunesse», in Darras [Groupe d'Arras], *Le Partage des bénéfiques. Expansion et inégalités en France*, Paris, Minuit, 1966, p. 155-175 [repris in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p. 43-60].

Enquête statistique sur les bibliothèques municipales, Association des maires de France, ronéo., 1967.

«Principes d'analyse et orientations d'une politique d'action culturelle», in Jean Cuisenier (dir.), *L'Animation culturelle des stations touristiques du littoral du Languedoc et du Roussillon*, Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1967, p. 1-30 et p. 65-80 (annexes).

Le Métier de sociologue (avec Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron), La Haye-Paris, Mouton-Bordas, 1968.

L'Intégration et l'encadrement des jeunes (avec Madeleine Lemaire), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1969.

«Vocation artistique et mépris de la technique photographique» (avec Luc Boltanski), in *Image et machine. Coopération technique*, 51-52-53, 1970, p. 105-109.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- «Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement» (avec Madeleine Lemaire), *Revue française de sociologie*, XI (1), 1970, p. 3-33 [repris partiellement in Norbert Bandier, Danielle Dehoux-Fanget et Yves Grafmeyer, *La Ville*, Paris, Hatier, 1979, p. 40-41 ; repris intégralement in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p. 61-86].
- «La délinquance juvénile : essai de construction d'objet», *Revue française de sociologie*, XII (3), 1971, p. 335-377 [repris partiellement in Pierre Birnbaum et François Chazel, *Théorie sociologique*, Paris, Puf, 1975, p. 480-494 ; repris intégralement in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p. 87-129].
- Questionnaire et rhétorique* (avec Olgierd Lewandowski), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1971.
- La Sémiologie graphique et son utilisation dans l'analyse sociologique*, Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1971.
- Les Transformations sociales de la population de Yerres (1954-1968)* (avec François Bonvin), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1972.
- Transmission culturelle familiale et fonctions des écoles maternelles* (avec Jean Prévot), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1973.
- Les Conditions sociales de la diffusion culturelle à Yerres* (avec François Bonvin et Jean Prévot), Paris, Centre de sociologie européenne, ronéo., 1973.
- «Le "métier d'enfant". Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle» (avec Jean Prévot), *Revue française de sociologie*, XIV (3), 1973, p. 295-335.
- «Les sélections de l'école pour tous» (avec François Bonvin), *Dossiers pour notre temps*, n° 108, 1974.
- Classes sociales et changement social* (avec Jean-Michel Chapoulie et Dominique Merllié), Paris, Bordas, 1974.
- Présentation de : Basil Bernstein, *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris, Minuit, 1975 [repris partiellement in Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989, p. 176-177].

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- « Sociologie de la sociologie et intérêts sociaux des sociologues », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2, 1975, p. 2-20.
- « Marché de la littérature et stratégies intellectuelles dans le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 1975, p. 41-43.
- « Changes in the Social Definition of Early Childhood and the New Forms of Symbolic Violence » (avec Jean Prévot), *Theory and Society*, II (3), 1975, p. 331-350 [repris in Boel Berner, Staf Callewaert et Henning Silberbrandt, *Utbildning och arbetsledning*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1979, p. 21-47].
- Le Métier d'enfant : vers une sociologie du spontané* (avec Jean Prévot), Paris, OCDE, 1975 [version anglaise : « Infancy as an Occupation : Towards a Sociology of Spontaneous Behavior », *ibid.* ; repris in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p. 131-174].
- Compte rendu de : Willem Frijhoff et Dominique Julia, *École et société dans la France d'Ancien Régime*, Paris, A. Colin, 1975, in *Annales E.S.C.*, 1, 1976, p. 146-152.
- « Préface » (avec Jean Rémy), in Georges Lienard et Émile Servais, *Le Capital culturel : déterminants sociaux et stratégies de transmission*, Bruxelles, Éditions vie ouvrière, 1976, p. 2-10.
- Présentation de : Edward P. Thompson, « Modes de domination et révolutions en Angleterre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976, p. 133-135.
- « La restauration de la mort. Objets scientifiques et fantasmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976, p. 135-151.
- « Sociologie et histoire sociale de la mort : transformations du mode de traitement de la mort ou crise de civilisation ? », *Revue française de sociologie*, XVII (4), 1976, p. 665-676.
- « Peinture des rapports sociaux et invention de l'éternel paysan : les deux manières de Jean-François Millet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17, 1977, p. 6-28.
- Compte rendu de : Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia, *L'Éducation en France du xv^e au xviii^e siècle*, Paris, SEDES, 1976, in *Annales ESC*, 3, 1977, p. 549-553.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- «Les albums pour enfants. Le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance» (avec Jean-Louis Fabiani), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, p. 60-79 (1^{re} partie) et 14, p. 55-74 (2^e partie), 1977.
- Compte rendu (avec Pierre-Michel Menger) de : Alan T. Peacock et Ronald B. Weir, *The Composer in the Market Place*, in *Revue française de sociologie*, XVIII (2), 1977, p. 344-347.
- Présentation de : Raymond Williams, «Plaisantes perspectives. Invention du paysage et abolition du paysan», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p. 30-31.
- Compte rendu de : Travis Hirschi et Hanan C. Selvin, *Recherches en délinquance : principes de l'analyse quantitative*, Paris-La Haye, Mouton, 1975, in *Revue française de sociologie*, XVIII (3), 1977, p. 531-532.
- Sociologie de la chasse : modes de loisir et modes de consommation de la nature* (avec Michel Bozon et Jean-Louis Fabiani), Paris, École normale supérieure, dactylo., 1978.
- «Modes d'encadrement et systèmes pédagogiques dans l'enseignement secondaire privé catholique en France» (avec François Bonvin), Paris, École normale supérieure, dactylo., 1978 [version allemande in Dietrich Goldschmidt et Peter Roeder (dir.), *Alternative Schulen ?*, Berlin, Klett-Cotta, 1979, p. 393-446].
- Compte rendu de : Thomas W. Laqueur, *Religion and Respectability*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1976, in *Annales E.S.C.*, 6, 1979, p. 1268-1275.
- Éléments d'une sociologie des chasseurs* (avec Michel Bozon), Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure, multigr., 1979.
- «Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation», *Revue française de sociologie*, XXI (1), 1980, p. 97-119.
- «Chasse et chasseurs en France. Évolution récente, sociologie de la pratique» (avec Michel Bozon et Jean-Louis Fabiani), in *Universalis 81*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1980, p. 197-204.
- «Les usages sociaux du cadre naturel : élaboration sociale et conflit des modes de consommation de la campagne (l'exemple de la chasse)» (avec Michel Bozon et Jean-Louis Fabiani), *Revue forestière française*, 1980, p. 273-279.
- «L'organisation sociale de la chasse en France et la signification de la pratique» (avec Michel Bozon), *Ethnologie française*, X (1), 1980, p. 65-88.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- Compte rendu de : Guy Vincent, Hans Waldeyer, Jean Camy, Alain Battegay et Jacques Bonniel, *Études sur la socialisation scolaire*, Paris, CNRS, 1979, in *Revue française de sociologie*, XXI (2), 1980, p. 289-295.
- «La place des sciences sociales dans l'enseignement secondaire» (avec François Chazel), *Revue française de sociologie*, XXI (3), 1980, p. 477-478.
- Compte rendu de : Julio Caro Baroja, *Le Carnaval*, Paris, Gallimard, 1979, in *Annales ESC*, 2, 1981, p. 237-241.
- «Formes et fonctions de la famille», in Jean Ibanès (dir.), *Initiation économique et sociale*, Paris, Bordas, 1981, p. 8-36.
- «Les difficultés de l'évaluation scientifique», *Revue française de sociologie*, XXII (2), 1981, p. 291-295.
- Maurin des Maures de Jean Aicard (1908), de 1851 à 1907. *Mémoire historique républicaine, folklorisation régionaliste, dépolitisation*, Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure, multigr., 1981.
- «De la transmission au contrôle social : la clôture de la thématique et de la problématique de la sociologie de l'éducation en France au cours des années 70», communication au colloque *Éducation et société en France et en Allemagne* (Wolfenbüttel, mars 1982), Paris, École normale supérieure, multigr., 1982.
- «La diffusion de la chasse et la transformation des usages sociaux de l'espace rural», *Études rurales*, 87-88, 1982, p. 233-260.
- «Un cycle de formation à la recherche en sciences sociales (DEA) commun à l'EHESS et à l'ENS» (avec François Furet et Marcel Roncayolo), Paris, École normale supérieure, multigr., 1982.
- «Le temps de la biographie et les temps de l'histoire. Réflexions sur la périodisation à propos de deux études de cas», in Philippe Fritsch (dir.), *Le Sens de l'ordinaire*, Paris, CNRS, p. 17-29.
- «Problemáticas de la transmisión y problemáticas del control social en sociología de la educación en Francia. A propósito de un estudio de caso de la enseñanza privada», in Julia Varela (dir.), *Perspectivas Actuales en Sociología de la Educación*, Madrid, Editorial Cantoblanco, 1983, p. 67-87.
- «À propos de quelques revues en sociologie», *Rencontres sciences sociales*, 7, 1983, p. 3-9.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- « Pierre Clastres et le retour de la question politique en ethnologie. À propos de *Recherches d'anthropologie politique* », *Revue française de sociologie*, XXIV (3), 1983, p. 557-564.
- « Remarques à propos de la territorialité et des usages analogiques de la territorialité en sociologie », *Territoires*, 1, Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure, 1983, p. 59-66 [repris in Marcel Roncayolo (dir.), *Territoires*, préface de Marie-Vic Ozouf-Marignier, Paris, Rue d'Ulm, 2016, « Actes de la recherche à l'ENS » n° 13, p. 67-74].
- Compte rendu de : Dominique Blanc et Daniel Fabre, *Le Brigand de Cavanac. Le fait divers, le roman, l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 1982, in *Annales ESC*, 6, 1983, p. 1284-1289 [repris in Dominique Blanc et Daniel Fabre, *Le Brigand de Cavanac. Le fait divers, le roman, l'histoire*, Paris, Verdier, « Poches », 2015, p. 238-249].
- « De l'idylle champêtre à l'idéalisation du labeur paysan. Essai de sociologie des motifs rustiques dans l'œuvre de J.-F. Millet », communication au colloque *Théories et applications de l'histoire sociale de l'art* (Chartres, déc. 1983), Paris, École normale supérieure, multigr., 1983.
- Compte rendu de : Maurice Agulhon et Maryvonne Bodiguel, *Les Associations au village*, Le Paradou, Actes-Sud, 1981, in *Annales ESC*, 1, 1984, p. 52-58.
- « Émile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ? », *Critique*, 1984, p. 460-531 [traduit partiellement en allemand : « Émile Durkheim : das Soziale als Gegenstand der Wissenschaft. Vom Moralischen zum Politischen ? », *Trivium*, 13, 2013, en ligne : <http://trivium.revues.org/4452>].
- « Réponse à MM. Boudon et Bourricaud, auteurs du Dictionnaire, ou "Comment peut-on être individualiste méthodologique" ? », *Revue française de sociologie*, XXV (2), 1984, p. 332-333.
- « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification » (avec Jean-Philippe Mathy, Annie Méjean et Florence Weber), *Sociologie du Sud-Est*, 41-44, 1984-1985, p. 61-82 [repris in Florence Weber, *Manuel de l'ethnographe*, Paris, Puf, 2009, p. 152-171].
- « Le plaisir du "texticule" : sur les vices impunis des herméneutes », *Études rurales*, 95-96, 1984, p. 137-141 [repris in Dominique Blanc et Daniel Fabre, *Le Brigand de Cavanac. Le fait divers, le roman, l'histoire*, Paris, Verdier, « Poches », 2015, p. 263-271].

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- « Styles de voyage, modes de perception du paysage, stéréotypes régionaux dans les récits de voyage et les guides touristiques : l'exemple de la Provence méditerranéenne (fin XVIII^e-début XX^e siècle). Essai de sociologie de la perception touristique » (avec Annie Méjean), *Territoires*, 2, Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure, 1984, p. 1-105 [repris in Marcel Roncayolo (dir.), *Territoires*, préface de Marie-Vic Ozouf-Marignier, Paris, Rue d'Ulm, 2016, « Actes de la recherche à l'ENS » n° 13, p. 103-191].
- « Adolescence et post-adolescence : la "juvénisation". Remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », in Anne-Marie Alléon, Odile Morvan et Serge Lebovici (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, 1985, p. 13-28 [repris in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p. 175-189].
- « Construction sociale des populations », in Marcel Roncayolo (dir.), *Histoire de la France urbaine*, tome 5, Paris, Le Seuil, 1985, p. 441-471.
- « Nouvelles formes de l'opposition ville/campagne », in Marcel Roncayolo (dir.), *Histoire de la France urbaine*, tome 5, Paris, Le Seuil, 1985, p. 557-573.
- « In memoriam Philippe Ariès », *Revue française de sociologie*, XXVI (1), 1985, p. 150-152.
- « Une sociologie de la petite enfance ? », *Espaces temps*, 31-32, 1985, p. 85-90.
- « Maurin des Maures : roman, histoire, folklorisation », communication au colloque *Le Roman et les sciences sociales* (Marseille, 15 mars 1985), Paris, École normale supérieure, multigr. 1985.
- « La "naturalisation" de la campagne, une nouvelle manière de cultiver les "simples" ? », in Anne Cadoret (dir.), *Protection de la nature : histoire et idéologie. De la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 138-151.
- Mobilité et appartenances locales, la redéfinition de l'appartenance locale dans la société contemporaine, par référence aux transformations des professions (et du rapport au travail professionnel) et à la nouvelle division du travail entre espaces de résidence et lieux d'exercice de l'activité professionnelle* (avec Yves Grafmeyer et Jean-Louis Fabiani), Laboratoire de sciences sociales, Paris, École normale supérieure, multigr., 1985.
- « Production symbolique et formes sociales », *Revue française de sociologie*, XXVII (3), 1986, p. 505-529.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- « Une sociologie des œuvres est-elle possible ? », in Raymonde Moulin (dir.), *Sociologie de l'art*, Paris, La Documentation française, 1986, p. 309-315.
- « *Post festum* ? Remarques sur l'École normale et le socialisme », *Ernest*, 30, 1986, p. 1-2.
- Édition et présentation (avec Pierre-Michel Menger) de : « Sociologie de l'art et de la littérature », numéro spécial de la *Revue française de sociologie*, XXVII (3), 1986, p. 363-367.
- Compte rendu de : Jean Cuisenier et Martine Segalen, *Ethnologie de la France*, Paris, Puf, 1986, in *Revue française de sociologie*, XXVIII (4), 1986, p. 679-685.
- « *Quos vult perdere Confucius dementat*. À propos de : Nayan Chanda, *Les Frères ennemis. La péninsule indochinoise après Saïgon* [Paris, Presses du CNRS, 1987] », in *Ernest*, 7, 1987.
- « La sociologie de la socialisation : famille, école, agents d'encadrement et situations d'apprentissage », *Revue française de pédagogie*, 83, 1987, p. 83-97.
- « Célestin Bouglé ou le maillon manquant : durkheimisme et post-durkheimisme », Laboratoire de sciences sociales, Paris, École normale supérieure, 1988.
- « Homo- ou hétéro-dote ? Réponse à *Hérodote*. Morphologie sociale ou géopolitique, le droit à la théorie, les immigrés et la hiérarchie des objets de recherche », *Hérodote*, 48, 1988, p. 158-169.
- « Villes et campagnes selon Élisée Reclus » (avec Annie Méjean), *Cahiers d'économie et de sociologie rurales*, 8, 1988, 67-74.
- « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les noms de pays selon Lucien Gallois », *Études rurales*, 109, 1988, p. 5-54.
- « *In memoriam* R. Ruffin », *Ernest*, 12, 1988.
- « Marcel Maget et l'ethnographie des sociétés paysannes », *Cahiers d'économie et sociologie rurales*, 11, 1989, p. 47-56.
- Compte rendu de : Marie-Vic Ozouf-Marignier, *La Formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, éditions de l'EHESS, 1989, in *Revue française de sociologie*, XXX (3-4), 1989, p. 651-657.
- Présentation de : Georges Dumézil, « Le crime de Sisyphe », in *L'Homme*, XXX (113), 1989, p. 5-6.

PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- «*In memoriam* Raymond Williams 1921-1987 », *Revue française de sociologie*, XXXI (1), 1990, p. 131.
- « Classes scolaires, classes d'âge, classes sociales : les fonctions de scansion temporelle du système de formation », *Cahiers du CERCOM*, 6, 1991, p. 121-143 [repris in Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Rue d'Ulm, 2015, p.191-205].
- « Le métier de sociologue. Un entretien avec Jean-Claude Chamboredon », *Prise de texte. Le journal de l'Association des étudiants en science politique de la Sorbonne*, 1992, 4, p. 1-6.
- « L'édification de la nation. Naissance, diffusion, circulation de quelques motifs iconographiques », *Ethnologie française*, XXIV (2), 1994, p. 187-197.
- « La sociologie comme théorie des cultures de classe », *Revue européenne des sciences sociales*, XXXIV (103), 1996, p. 109-117.
- « Bastides et cabanons », *Enquête*, 4, 1996, p. 153-158.
- Préparation de l'ouvrage *Raymond Aron, la philosophie de l'histoire des sciences sociales*, Paris, éditions Rue d'Ulm, 1999 (édition revue et augmentée en 2005), dont rédaction d'un avant-propos et publication d'un entretien inédit avec Raymond Aron.
- « Postface. Une rue dans la ville », in Pierre Fournier et Sylvie Mazzella (dir.), *Marseille, entre ville et ports. Le destin de la rue de la République*, Paris, La Découverte, « Recherches », 2004, p. 309-314.
- Jeunesse et classes sociales*, textes édités par Paul Pasquali, préface de Florence Weber, Paris, Rue d'Ulm, 2015, « Sciences sociales ».



Table des matières

Préface de Dominique Schnapper	5
ÉMILE DURKHEIM. LE SOCIAL, OBJET DE SCIENCE	
Du moral au politique ?	
<i>Science sociale et art politique (21) • Herméneutique ou sociologie des œuvres (27) • Le choix de l'objet : taxinomies et stratégies (37) • Crise politique, crise sociale, crise morale (48) • Question sociale et question juive (55)</i>	
Notes	59
Références bibliographiques	101
Publications de Jean-Claude Chamboredon	103



La collection « Sciences sociales », dirigée par Florence Weber, explore les liens entre la sociologie, l'anthropologie, l'histoire à travers des ouvrages pionniers en termes de méthode ou d'objets. Elle privilégie les travaux qui mettent en œuvre une démarche réflexive pour répondre à la difficulté propre des sciences de l'homme. Sans rien lâcher de l'esprit scientifique – cohérence du raisonnement, construction de faits empiriques, production cumulative de connaissances soumises à la critique des pairs –, celles-ci doivent sans cesse réaffirmer la *commune humanité* entre les savants et leurs objets, des hommes qui vivent en société, dotés de la même réflexivité individuelle et collective que ceux qui les observent. Elles ont développé des compétences propres pour tenir compte de la double appartenance des savants au monde social et à la communauté scientifique. Ce sont ces compétences que la collection veut mettre en pleine lumière. Elle publie des monographies, des ouvrages de synthèse et des ouvrages collectifs, y compris en traduction, qui permettent de comprendre les transformations des sociétés, au-delà des partages traditionnels entre périodes historiques et aires culturelles.

Dans la même collection :

Emily Martin, *Voyage en terres bipolaires. Manie et dépression dans la culture américaine*, préface d'Anne M. Lovell, 2013, 416 p.

Florence Weber, *Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien*, 2013, 264 p.

Florence Weber, Loïc Trabut et Solène Billaud (dir.), *Le Salaire de la confiance. L'aide à domicile aujourd'hui*, photographies de Jean-Robert Dantou, 2014, 368 p.

Julien Clément, *Cultures physiques. Le rugby de Samoa*, préface d'Alain Berthoz, 2014, 248 p.

Jean-Claude Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, édition de Paul Pasquali, préface de Florence Weber, 2015, 264 p.

Solène Billaud, Sibylle Gollac, Alexandra Oeser et Julie Pagis (dir.), *Histoires de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, 2015, 208 p.

Michel Anteby, *L'École des patrons. Silence et morales d'entreprise à la Business School de Harvard*, 2015, 264 p.

Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, postface de Florence Weber, 2017, 270 p.

Simeng Wang, *Illusions et souffrances. Les migrants chinois à Paris*, 2017, à paraître.

Imprimerie Maury
N° d'impression :
Dépôt légal : mai 2017